À ceux qui ressentent encore
de grands frissons
à l'écoute
de l'hymne national tunisien

1re édition — Dépôt légal : D/2021/9945/1

ISBN 978-2-930403-01-4

© Khémaïs GHARBI

© Éditions Mémoires d'Hommes

1050 Bruxelles

E-mail : editions.memoires.dhommes@gmail.com

Ce roman a été écrit à partir de faits réels, survenus la fameuse journée du 14 janvier 2011, à Tunis, auxquels ont pris part l'auteur et son fils. Tous les personnages sont réels, bien que l'écriture soit romancée. Certains noms de personnes ont été remplacés par des noms d'emprunt afin de préserver leur anonymat. Pour tous les autres personnages toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

DU MÊME AUTEUR
VOICI LA CLEF DU MONDE ARABE
VERSION NÉERLANDAISE
SLEUTEL VOOR DE ARABISCHE WERELD
ÉDITÉ PAR SWISSAIR

FENÊTRE SUR LA BELGIQUE
VERSION NÉERLANDAISE
BELGIE IN DE KIJKER
ÉDITÉ À COMPTE D'AUTEUR

ALICE ET LE PRINCE DES TÉNÈBRES
NOUVELLE — ATELIER D'ÉCRITURE

UNE PARCELLE DE LUMIÈRE
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

LIBERTÉ & SOLITUDE
TENIR BON, TENIR TÊTE,
TENIR SON RANG
SES « POST-IT » ÉTAIENT SON HÉRITAGE
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

DANS L'ŒIL DU CYCLONE
À L'OCCASION DU 10e ANNIVERSAIRE
DU « PRINTEMPS ARABE »
ÉDITIONS MÉMOIRES D'HOMMES

La loi belge du 22 mars 1886 sur la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par la loi.

Khémaïs Gharbi

Dans l'œil du cyclone

RÉCIT ROMANCÉ
DE LA JOURNÉE DU 14 JANVIER 2011
À TUNIS

La politique ce n'est qu'une certaine façon
d'agiter le peuple avant de s'en servir.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord.

« Le courage est le juste milieu
entre la peur et l'audace »
Aristote

- 1 -

Je suis assis dans mon bureau en train de vaquer à mes travaux habituels, profitant des deux derniers jours qui nous restent en Tunisie pour avancer dans la rédaction d'une autobiographie captivante. Elle m'a été confiée par un ancien officier de l'armée belge, à la retraite, lequel a vécu l'occupation de la Belgique par l'armée allemande en 1940, alors en mission commandée.

— Papa, je voudrais aller à la manifestation d'aujourd'hui devant le ministère de l'Intérieur. Je viens de la voir sur une chaîne de télévision qui la diffuse en direct.

Karim se tient toujours debout devant moi et montre son impatience.

Que lui répondre ? Les minutes passent trop vite pour celui qui doit sortir de son indécision et réfléchir à une solution urgente.

Quels mots pourraient le convaincre de renoncer à son projet ? Comment lui rappeler qu'on était venu en Tunisie pour participer aux journées musicales de Carthage, et pour nous ressourcer, par la même occasion, et non pas pour faire de la politique ? Pour moi, cela aurait été facile de répondre positivement à sa demande s'il n'y avait pas eu toutes ces violences

qui se déroulent continuellement depuis plusieurs semaines, partout dans le pays, et surtout si elles n'avaient pas cet effet malsain sur l'état psychologique de notre fils.

En effet, Moune et moi étions déjà au lit hier quand on a entendu l'arrivée de Karim, vers une heure du matin. Il nous avait informés dans l'après-midi qu'il allait rencontrer au centre-ville de Tunis des artistes et une journaliste, Noura Guerrnati, laquelle lui avait consacré une bonne critique dans un grand quotidien pour sa prestation à la salle Ibn Rachik. Il nous avait aussi prévenus qu'il allait rentrer tard à La Marsa.

En l'entendant monter les escaliers pour regagner sa chambre je me suis dit : « Ouf, il est à la maison ». Je réagissais comme le faisait jadis Ommi quand mon frère aîné, Othman, rentrait tard pendant les troubles qui avaient précédé l'indépendance de la Tunisie, en 1956. Comme elle, je suis incapable de dormir tant que tout le monde n'est pas rentré à la maison et qu'il se déroule des événements graves dans le pays.

J'étais donc rassuré par son retour, dans ces jours d'instabilité inquiétante. J'ai ôté mes lunettes, déposé mon livre et éteint la lumière pour apprivoiser le sommeil. En tirant le drap sur moi je m'étais dit : « Plus que quarante-huit heures à tenir avant de rentrer à Bruxelles et nous éloigner de cette poudrière ! » Mais quelques instants plus tard, juste au moment où le sommeil commençait à venir, j'ai entendu des petits coups discrets sur la porte de notre chambre, suivis de la voix de Karim, qui appelait :

— Papa, tu dors ?

J'ai aussitôt rallumé la lampe de chevet, tout en répondant à sa question par la négative. Je me suis ensuite levé, suivi de Moune qui s'était entre-temps réveillée en entendant ce court échange. Comme moi, elle avait compris à la voix de Karim que quelque chose n'allait pas. Après cet appel inquiétant, elle avait

mis sa robe de chambre pour aller aux nouvelles. En ouvrant la porte, je constatai que le visage de mon fils était bouleversé. Les battements de mon cœur s'accélérèrent et je m'empressai de lui demander la cause de cette agitation.

— Papa, me dit Karim en éclatant en sanglots, nous sommes des lâches. Pendant qu'on dort paisiblement dans nos lits douillets, il y a des gens qui meurent, partout en Tunisie. C'est plus grave que tu ne le crois. Tout le pays est en train de se soulever contre la dictature ! Personne ne doit rester indifférent pendant qu'on torture, qu'on tue et qu'on massacre.

Mesurant ce qu'il venait de nous dire, Moune et moi l'avions invité à descendre au salon pour en parler plus calmement. Assis face à nous, Karim avait exprimé ce qu'il ressentait au plus profond de lui-même et qui le mettait dans cet état. Karim avait d'abord comprimé ses émotions, reprit petit à petit son souffle, puis il nous avait relaté sa rencontre au centre-ville.

— Nous nous sommes donné rendez-vous, la journaliste et moi, dans le hall d'un l'hôtel de l'avenue Bourguiba, à Tunis. Dès son arrivée elle m'a demandé d'extraire la puce de mon téléphone portable pour une question de sécurité, ce qui d'emblée m'a mis mal à l'aise. On est ensuite monté au dixième étage pour retrouver des artistes et d'autres personnes que je ne connaissais pas. Là, dans une atmosphère de plomb, ils nous ont donné des informations sur les dizaines de manifestants morts dans tout le pays.

— Cela ne peut pas continuer, papa. Il y a des fortunes qui se sont construites sur le dos de NOTRE peuple !

Moune et moi l'avions écouté, avec empathie, en évitant de le contrarier. Cependant nous avions pris soin de lui préciser que nous allions rentrer le surlendemain à Bruxelles et qu'il serait imprudent de notre part de nous exposer dans cette révolte. « Nous sommes tous pour la démocratie et les

droits de l'homme, mais il nous faut agir différemment », lui avions-nous expliqué.

— Souviens-toi, lui avais-je dit, que malgré l'interdiction des autorités tu as quand même chanté les chansons que tu voulais. C'est déjà un acte de courage de ta part. Tu ne peux pas te traiter de lâche car tu as fait, dans ton domaine, ce que tu as estimé devoir faire, et c'est audacieux ! Tu es un chanteur et c'est par tes chansons que tu peux participer à l'évolution des choses, pas en te lançant tête baissée vers l'inconnu. Une simple confiscation de ton passeport et ta carrière sera brisée net.

— Je suis belge aussi, et ils ne pourront pas m'empêcher de rentrer chez moi !

— Une dictature ne recule devant rien, surtout quand elle est aux abois, lui avais-je rétorqué.

— Je comprends que tu penses à ma sécurité, mais oublies-tu ton conseil, tout le long de notre éducation ?

— Non, je ne vois pas, lui avais-je répondu, après avoir essayé en vain de me rappeler quel pouvait être le conseil adapté à cette situation.

— On ne construit rien sur la peur.

— Libre en Belgique, Karim, tu peux accomplir mille et une choses pour la Tunisie. Bloqué ici, tu seras réduit à manifester et à ressasser ta rancœur. Ce régime me semble en fin de parcours. En effet, ses chefs ne vont plus tarder à sortir leurs dernières cartouches et à s'en servir. Veillons plutôt à ne pas devenir des cibles.

Pendant plus d'une heure nous avions continué, Karim et moi, à confronter nos analyses et nos commentaires sur la situation, alors que Moune s'était éloignée pour allumer son ordinateur et nous donner, en temps réel, les dernières informations qui tombaient sur les réseaux sociaux ou les chaînes de télévision.

— Défoule-toi, lui avait dit Moune, en nous écrivant des chansons engagées qui feront vibrer des milliers de personnes ! Et elle s'était levée pour joindre les gestes à ses paroles en entonnant l'Internationale.

— Chut ! lui avais-je dit, tu as vu l'heure qu'il est ?

— Oh, pardon ! me répondit-elle en prenant la direction de la chambre pour retourner dans son lit. Il était en effet 3 heures passées ce 14 janvier 2011.

***

C'était cette nuit. Pour l'heure, Karim est toujours debout, arpentant le salon en attendant ma réponse alors que je suis absorbé par mon manuscrit.

Bien que j'aie compris sa détermination je continue à me pencher sur le texte que j'étais en train d'écrire, pour ne pas perdre ma concentration. Je ne parviens toujours pas, en effet, à ressentir la peur de la famille de mon héros, cette nuit du 10 mai 1940 ; lorsqu'il a quitté la caserne de Bourg-Léopold, dans le Limbourg, pour accomplir sa mission.

— Papa, tu m'écoutes ? Je VEUX aller à cette manif ! Est-ce que tu voudrais y participer ?

Cette fois sa détermination me met dans l'embarras. Alors je me résous à sortir de ce dilemme, dans lequel Karim essaie de m'enfermer : aller à la manif et passer pour un « héros » ou rester à l'écart et être considéré comme un « lâche » ? Je connais les foudres de ce régime, survenues dans des circonstances moins dramatiques que celles d'aujourd'hui. Nombreux sont ceux qui se sont retrouvés derrière les barreaux pour avoir sous-estimé la volonté du pouvoir en place de s'y maintenir à tout prix.

Karim, lui, a déjà bravé la censure et a chanté deux chansons qui lui avaient été interdites il y a moins de trois semaines. Sans l'ombre d'un doute, son nom est déjà sur la liste des

personnes fichées. Son passeport belge ne lui garantira qu'une protection relative. Ma décision est donc prise. Je ne veux pas qu'il m'impose cette alternative et, en tant que père, je me dois de trouver l'argument qui parvient à son entendement.

- 2 -

Pour le moment, gagnons du temps en attendant la fin de la manif. Cela rendra sa demande sans objet.

Je me détache donc de mes pensées, non pas pour répondre à mon fils, mais pour me plonger dans le grand malheur qui allait s'abattre sur Liège, ma ville de cœur, en cette nuit du 10 mai 1940, lorsque les parachutistes allemands sauteront sur la cité ardente. J'entends pratiquement le vrombissement des bombardiers de la Luftwaffe dans le ciel belge, quand ils foncent en piqué vers les aérodromes militaires. L'écho des explosions des avions cloués au sol se mélange dans ma tête aux cris de douleur des personnes touchées, des hurlements suivis des sirènes de camions de pompiers civils et militaires, qui roulent à toute allure pour éteindre les incendies. L'armée belge se met en ordre de bataille, mais le combat est inégal. Je distingue déjà nettement, dans mes pensées, les silhouettes des prisonniers civils et militaires marchant deux par deux, les mains sur la tête, à la merci de soldats lourdement armés.

Je peux visualiser en détail toute la scène de la prise de Liège, mais je ne ressens pas encore les peurs de ses habitants. Pourtant, là aussi, il me faudrait trouver comment exprimer toutes les émotions humaines ressenties dans une telle situation. Les pleurs quand la population sera réveillée en pleine

nuit par le grondement des Stukas, le sifflement des balles, le bruit des déflagrations, le désarroi des enfants, les gémissements insoutenables des blessés, le râle des mourants et le désespoir infini des gens.

Laquelle de toutes ses angoisses récoltera le fruit de mon imagination ? Celle de la famille de mon héros, originaire de la commune de Gemappe-sur-Meuse qui, rassemblée au grand complet, prie maintenant à genoux devant le crucifix dans la petite pièce centrale de son logement, implorant une intervention divine ? Ou celle du roi Léopold III, dont l'armée sera bientôt débordée par les divisions blindées de la Wehrmacht et qui doit prendre une décision lourde de conséquences pour la Belgique et pour son trône.

Karim me rappelle à la réalité :

— Papa, il n'y a plus de place pour la neutralité lorsque tu sais qu'on tue des innocents ! Tu connais la citation :

« Quand ils sont venus arrêter un communiste, je n'ai pas réagi parce que je ne suis pas communiste, quand ils sont venus arrêter un… »

— Oui, je la connais, bien sûr.

— Alors, papa ! Au lieu d'écrire la vie des autres et de rester neutre, viens te joindre à ceux qui veulent « écrire » l'Histoire, celle qui se déroule sous tes yeux !

À ces mots : « Viens te joindre à ceux qui veulent écrire l'Histoire », je ressens un frisson qui parcourt tout mon corps. Je lève la tête et dépose mon stylo. Le visage de Karim est ferme et décidé. Je comprends aussitôt qu'il ira à cette manifestation, quel que soit mon avis. En y allant seul, il sera exposé à tous les dangers et, en plus, il ne parle pas arabe. Comment s'en sortira-t-il en cas de pépin ? Le père en moi décide sur-le-champ d'accompagner son fils, plus pour le protéger que pour la conviction de vivre un moment historique.

Me voyant sur le point de partir, Moune tente d'argumenter contre notre participation à cette manifestation en insistant sur les dangers auxquels nous allions nous exposer. Elle nous rappelle que nous sommes un vendredi et qu'à la sortie des mosquées, les gens seront surexcités, ayant peut-être été échauffés par certains imams extrémistes.

— La manifestation a été autorisée devant le siège du syndicat seulement, et jusqu'à 13 heures. Or, il est midi passé et une chaîne satellitaire nous montre une foule agitée rassemblée devant le ministère de l'Intérieur. C'est déjà une violation des règles ! nous dit-elle.

Enfin, Moune fait une ultime tentative de dissuasion :

— Il vous faut quarante-cinq minutes de trajet pour vous rendre jusqu'à Tunis, vous arriverez quand la manif sera terminée. Renoncez, je vous en conjure ! Réfléchissez aux conséquences, si ça tourne mal. Khémaïs, dis à ton fils que c'est insensé ! Nous ne sommes pas en Belgique, Karim, les policiers ont les pleins pouvoirs, ici. Si le gouvernement décide de les lancer contre les manifestants, ils tireront à balles réelles. Je ne veux pas que vous preniez de tels risques. Faites appel à votre raison et non à votre passion. N'y allez pas, soyez sage ! Je vous en prie !

Karim tient fermement sa position :

— Je dois y aller, je sens que ma place est parmi ceux qui se révoltent. Même si je n'y allais que pour quelques minutes, plus tard je n'aurai pas le regret d'avoir été absent un jour comme celui-ci. Je ne me le pardonnerais jamais.

— Je comprends, lui répond Moune, mais ton père te l'a dit : tu as la possibilité d'écrire, de chanter, de faire passer des émotions, des vérités. Tu peux concevoir une chanson sur ces événements, un texte qui dénonce la dictature. C'est

ça, le devoir d'un artiste ! C'est en cela que tu es le plus utile à des gens qui veulent plus de liberté et moins de corruption.

— Un artiste s'exprime par ses chansons, certes, mais aussi par sa présence. Cela réconforte et soutient. Il faut qu'on soit les plus nombreux possible, aujourd'hui. Il y aura des journalistes du monde entier ! Le pouvoir n'osera pas tirer sur la foule devant les caméras et les appareils photo, encore moins en plein centre de Tunis. Ne t'inquiète pas. Et, de toute façon, j'ai décidé d'y aller, avec ou sans papa, avec ou sans votre accord. C'est mon dernier mot.

À court d'arguments, je m'incline, comprenant que Karim ne changera pas d'avis. J'accompagnerai mon fils, par mesure de précaution, au cas où ça dégénérerait. Moi, je connais les rues et les avenues de ma ville natale et je parle arabe, contrairement à Karim qui, lui, se trouvera quasiment en terrain inconnu.

Moune se prend la tête entre les mains en protestant :

— Vous êtes fous tous les deux !

— Ne t'en fais pas, lui dis-je, au moindre grabuge, on rentre. Nous profiterons d'ailleurs de ce déplacement pour confirmer notre billet de retour auprès de l'agence de Tunisair, située dans la même avenue.

- 3 -

Nous quittons la maison, très enthousiastes à l'idée d'aller vivre un après-midi qui s'annonce riche en sensations. Mais dès notre sortie dans la rue, nous constatons avec étonnement que la ville de La Marsa est complètement déserte. Les magasins sont tous fermés et un blindé bloque même la porte des galeries Zéphyr. Comme la journée est ensoleillée, Karim me dit :

— En plus, le temps est magnifique, papa. Regarde ce beau soleil d'automne !

— C'est le soleil d'Austerlitz, lui dis-je, visiblement à la recherche d'un bon présage, en essayant de me souvenir de la saison où Napoléon Bonaparte avait remporté sa grande victoire. En tout cas, ma mémoire ne m'a secouru que pour me rappeler la fameuse harangue de l'empereur des Français, après la retraite des armées russes et autrichiennes : « Soldats, mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz » pour que l'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

Il n'y a bien entendu aucune similitude entre ces deux événements, mais mon imagination se force à trouver des raisons d'espérer, dans cette dernière phrase de Napoléon, adressée à ses soldats victorieux. Nous traversons la rue pour entrer dans la gare et prendre le train qui relie La Marsa à Tunis, le

fameux TGM. Juste avant d'embarquer, nous rencontrons une connaissance, Imed, un employé de Tunisair, qui est là, avec son trolley de voyage caractéristique du personnel des compagnies aériennes.

— Ah, tiens ! qu'est-ce que tu fais là ?

— Mon avion pour Paris a été annulé. Je rentre chez moi, à Tunis, et vous ?

— Nous allons à la manif sur l'avenue Bourguiba. Tu veux nous accompagner ? Il y a peut-être une révolution en cours, qui sait ?

— Il en faudra une, en effet, et pour de bon maintenant. De toute façon, je descends aussi à Tunis, et on verra si la manifestation ne s'est pas disloquée d'ici notre arrivée.

En montant les marches de l'escalier donnant accès aux quais, je m'aperçois que le guichet est fermé. Aucun passager en vue. On entendrait une mouche voler. Visiblement, nous sommes les seuls à oser aller à Tunis, en ce jour de bravade contre le régime de Ben Ali. Le train est à l'arrêt, toutes portes ouvertes, attendant des voyageurs téméraires. Mon regard balaie d'un mouvement circulaire les lieux étrangement désertés, ce qui leur confère un air de fin du monde. Mes oreilles enregistrent un silence pesant. À l'exception d'un homme, assis sur un banc, il n'y a pas âme qui vive. Cela fait naître en moi un sentiment palpable d'insécurité. Au même moment, une image me vient à l'esprit avec une grande précision : celle de la scène inaugurale du film *Dans la chaleur de la nuit* de Norman Jewison, avec Sidney Poitier comme acteur principal.

Dès le début, le metteur en scène nous plonge dans le hall complètement désert de la gare d'une petite ville du Missouri, dans le sud profond des États-Unis. La peur du spectateur monte de plusieurs degrés au fur et à mesure que le regard se déplace et que l'on découvre l'ampleur de la solitude de ce coin perdu et peu rassurant. Soudain la caméra s'arrête et on distingue

le visage d'un homme assis sur un banc, seul dans cette gare de nulle part, observant des rails déserts. L'angoisse du spectateur s'accroît encore et fait place à la certitude inquiétante que quelque chose de grave va survenir.

Karim me prend la main pour monter dans le wagon, comme s'il voulait m'encourager à dépasser mon manque d'empressement à participer à cette manifestation. Presque aussitôt, nous entendons le sifflet du chef de gare, qui donne le signal de départ. Le TGM s'ébranle vers Tunis, une ville en pleine effervescence où personne ne nous attend. Hormis, peut-être, notre destin…

La rame est vide, toutes les places sont à notre disposition. Drôle d'impression de se trouver seuls dans un wagon habituellement bondé, après avoir longé des rues désertes, et trouvé sur notre chemin des magasins fermés, une galerie gardée par un blindé et une gare abandonnée. Dire qu'il y a seulement quelques minutes, j'étais plongé dans mes travaux d'écriture, en plein dans l'action, entouré d'une innombrable compagnie… Quel changement !

De ma fenêtre, je vois le paysage familier de La Marsa, que je connais, mais enveloppé cette fois d'un silence troublant. Les voitures se font rares et les piétons également. On dirait que quelque chose de grave est en train de se tramer. En tout cas, d'inhabituel. J'essaie de « saisir » cette impression, mais replonge, malgré moi, dans la scène que je venais de quitter, au moment où j'avais abandonné la famille de mon héros dans la détresse et la panique.

J'éprouve même un sentiment de culpabilité d'avoir laissé tous les membres de cette famille, seuls, face à leurs peurs. Leur sort était pourtant suspendu à ma plume et je pouvais, avant de partir, au moins atténuer leur souffrance par quelques lignes ! Au lieu de cela, je quitte mon rôle d'acteur pour celui

de simple figurant. Le bruit du mouvement du train qui commence à s'élancer, me sort de ce songe et j'entre de plain-pied dans la réalité du moment.

Trois voyageurs solitaires dans un wagon vide.

***

À travers la fenêtre, nous apercevons parfois de rares passants pressés. À chaque station, les quais sont vides, personne ne monte et personne ne descend. Nous restons tous trois les seuls passagers de ce wagon. Une petite appréhension me rend visite, comme pour m'avertir que nous allions nous jeter dans une fournaise en commettant cette imprudence à la veille de notre retour en Belgique.

Tout le long du trajet, ponctué par les « tacatac » des roulements des wagons, nous remarquons la présence de chars et de blindés légers, disposés un peu partout sur la route, à partir de Sidi Bou Saïd jusqu'au port de La Goulette. Cela donne le sentiment que le régime se trouve sur la défensive, contraint de protéger le palais de Carthage contre une éventuelle montée des manifestants jusqu'à la résidence présidentielle.

Nous observons aussi la présence de check-points, que je vois pour la toute première fois de ma vie. Les personnes désireuses de rejoindre la banlieue nord doivent montrer patte blanche et expliquer les raisons de leur déplacement. Par contre, les rares résidents qui souhaitent regagner leur domicile sont obligés de montrer leur carte d'identité pour passer. Les autres sont refoulés sans ménagement.

Quel spectacle ! Suis-je bien en Tunisie ? Et surtout, ai-je pris une bonne décision ?

Le train reprend de la vitesse dès la sortie de La Goulette, il fonce à présent vers Tunis et accélère davantage, droit devant lui. La rame me semble fuir en avant, en nous emportant avec

elle. Je repense à Moune et à son dernier regard, lorsque je me suis penché pour l'embrasser. Il n'était pas du tout habituel, il y avait une crainte dans ses yeux, une sorte de mauvais pressentiment.

Je regarde le paysage pour essayer de chasser ce mauvais présage, qui tente d'entrer dans mes pensées.

Nous nous rapprochons de Tunis, mais je voudrais que ce train ne s'y arrête pas et qu'il nous conduise plutôt loin, très loin de la Tunisie et de Ben Ali. Je renonce toutefois à souhaiter ce miracle, car Moune n'est pas avec nous. Je songe à un autre vœu, plus aisé à exaucer : qu'à l'arrivée à la gare de Tunis, la police interdise le débarquement des passagers et contraigne le train à retourner à La Marsa. Ainsi, tout le monde serait sauf, y compris l'honneur de mon fils ! Oui, c'est un vœu raisonnable, mais avant que j'aie le temps de le formuler clairement, si j'ose dire, le train s'arrête… et nous descendons.

Je constate avec étonnement que nous étions les seuls passagers de tout le train.

Trois personnes qui vont affronter le pire, au cours de la journée la plus sanglante qu'ait connu Tunis de toute son histoire. Mais pour l'heure, tout le monde l'ignore et nous aussi.

Dès notre descente de train, nous remarquons la présence d'une foule immense. La gare du TGM n'est pas très éloignée du ministère de l'Intérieur, à peine quelques centaines de mètres. Déjà on entend la clameur qui monte, dans une atmosphère de révolte.

Karim me demande : « Papa, est-ce que tu entends ce qu'ils disent ? » Au début, je ne parviens pas à distinguer de propos cohérents dans tout ce tumulte, mais à un moment donné, je saisis clairement le slogan, en français :

« Dégage ! Dégage ! »

- 4 -

Nous parcourons la petite distance qui nous sépare du gros des manifestants, avec le sentiment de satisfaction de ne pas avoir fait ce trajet de 20 kilomètres en vain, puisque la manifestation est toujours là et pleine de vigueur. Instinctivement, je vérifie que j'ai bien apporté mon appareil photo pour garder le souvenir de notre présence, le père et le fils, à un événement de cette nature au pays des ancêtres. Nous sommes à mille années-lumière de penser que nous vivons un moment des plus historiques, qui déclenchera le début de grands événements, lesquels, de fil en aiguille, embraseront plusieurs pays arabes. Les morts se compteront par centaines de milliers, les réfugiés et les déplacés par millions, dans cette région qui perdra sa stabilité. Certains pays sombreront dans le chaos pour de longues années.

Pour l'heure, personne ne le sait ni même ne le soupçonne ; il ne s'agit encore que d'un mouvement de protestation, populaire certes, mais local.

Notre compagnon, Imed, jette autour de lui des coups d'œil mi-inquiets, mi-curieux. Nous sommes tous les trois au cœur de l'avenue Habib-Bourguiba, devant le ministère de l'Intérieur, un lieu de sinistre réputation pour tous les opposants au régime de Ben Ali. Mon regard est tout d'abord attiré

par les rangs serrés formés par des avocats habillés en robes noires et cols blancs, qui se tiennent par la main. Beaucoup de drapeaux, plusieurs pancartes, calicots et banderoles flottent au-dessus des têtes, parfois même un simple carton sur lequel on aperçoit quelques inscriptions plus ou moins distinctes.

Un de ces calicots attire particulièrement mon attention, car il fait référence au dernier discours du président Ben Ali, relatif au problème endémique du chômage en Tunisie. Il a eu l'imprudence, cette semaine, de déclarer à la télévision : « Nous allons créer 300 000 emplois ». La pancarte indique sous mes yeux : « Abracadabra, abracadabra, voici 300 000 emplois ». Je trouve ce slogan juste et amusant. D'ailleurs, lorsque j'ai entendu cette promesse du Président, formulée sans aucune explication sur la nature de ces emplois ou leur financement, je n'y ai pas cru une seule seconde, comme la majorité de la population.

Comment un problème de cette importance, irrésolu depuis belle lurette, pourrait-il être réglé, d'un coup de baguette magique ? Je remarque aussi l'existence de calicots et de slogans en anglais, ce que nous n'avions jamais vu jusqu'ici en Tunisie : *Freedom, Yes we can*. Je passe mon appareil à Imed pour qu'il prenne quelques photos ou clips vidéo, en souvenir de notre participation à cette manif. Désireux d'avoir les mains libres il me confie à son tour le sien ainsi que son trolley avec lequel il aurait dû aller à Paris s'il n'avait pas raté son avion. Je prends la valisette en main et dès qu'il me fait signe qu'il est prêt, je me lance, en improvisant :

— Ceci est une valise, mais c'est aussi aujourd'hui un symbole, celui d'un prochain voyage vers la liberté !

On se relaie alors pour prendre d'autres prises et plusieurs photos, sans se rendre compte qu'on risquait alors de préparer les preuves d'un engagement actif à cette manifestation.

Ces vidéos et ces photos pourraient aller grossir les fichiers des renseignements généraux et étoffer un dossier de pièces à conviction si les choses devaient mal tourner et nous amener devant un tribunal. À Dieu ne plaise !

En levant la tête, je constate que sur la terrasse du ministère il y a beaucoup de monde et de nombreuses caméras, mais aucun uniforme et aucune arme en vue. Sans doute des hauts responsables de ce département qui évaluent l'importance de l'événement. Je comprends que nous sommes déjà photographiés, filmés et que plus tard nous serons sans doute identifiés et fichés. Je m'abstiens de le dire à mes deux compagnons.

Une pancarte, en français, tenue par un jeune manifestant au visage grave, active mon système d'alerte et me met en garde : « Ben Ali dehors ». Ce genre de slogan est inhabituel, et même inexistant dans nos contrées. Il représente en lui-même une sorte de ligne rouge. Déjà, manifester ressort de l'incivisme, se mettre en grève est considéré comme un sabotage, mais réclamer le départ du président de la République, cela relève carrément de la rébellion et de la subversion ! Je ressens une petite contrariété, comme si je constatais que je me plaçais dans ces catégories. Prudemment, je m'écarte doucement de cet individu et de sa pancarte et tente de me fondre dans la foule pour m'éloigner de lui, d'autant plus que les portables crépitent sans arrêt et que tout le monde prend des photos. Karim et Imed me suivent dans ces lents déplacements. Nous sommes convenus de bien rester ensemble, pour ne pas nous perdre dans un mouvement de masse. Malheureusement pour nous, le jeune manifestant à la pancarte compromettante se déplace aussi, en même temps que nous, et dans la même direction. À un moment donné, il se trouve juste derrière nous. Imed, qui a gardé en main mon appareil photo, se détache brusquement de notre rangée, fait quelques pas en avant puis se retourne et nous prend en photo. Ni Karim ni moi ne nous doutons que

ce cliché devant cette pancarte pourrait aussi servir de « pièce à conviction », en cas d'arrestation.

À ce moment précis, l'ambiance générale n'est pas alarmante, elle est même plutôt bon enfant. Il s'agit d'une importante manifestation, certes, mais visiblement pacifique, bien qu'elle n'ait pas été autorisée à cet endroit, mais uniquement devant le siège du syndicat soit deux à trois kilomètres plus loin. Cependant, des irréductibles ont décidé de braver les interdits. Ils sont venus narguer le régime devant le lieu symbolique de son pouvoir répressif, et en dehors de la limite horaire imposée pour le premier rassemblement.

Mon regard se promène pour évaluer l'ampleur des débordements et je remarque que des jeunes commencent à grimper aux fenêtres du ministère de l'Intérieur. Nouvelle poussée d'adrénaline de mon système d'autodéfense : que veulent-ils faire ? Au même moment, le slogan « Dégage », accompagné du geste approprié de la main, est remplacé par un autre : « Libérez Hammami ». Il s'agit d'un leader de l'opposition de gauche, emprisonné depuis plusieurs années. Sa femme, murmure-t-on, serait présente parmi nous et réclamerait sa libération immédiate comme gage du régime dans sa volonté d'ouverture.

C'est à ce moment-là que je prends vraiment la mesure de la gravité de la situation. Des jeunes qui escaladent la façade du ministère le plus redouté du pays, la rue qui exige des décisions majeures, lesquelles relèvent des prérogatives des plus hautes autorités… tout cela n'annonce rien de bon. D'autant qu'à ma montre, je constate que l'heure fixée par la police pour la fin de la manifestation, là où elle a été autorisée, est maintenant largement dépassée. Or, la foule semble décidée à occuper le terrain et à rester sur place jusqu'à la satisfaction de ces revendications, désormais scandées par des milliers de manifestants.

Une foule déchaînée et visiblement déterminée à aller jusqu'au bout.

Soudain, une clameur monte crescendo et me donne la chair de poule. Je tourne mon regard vers son origine et je vois une sorte de petit autobus de couleur blanche sur le toit duquel plusieurs jeunes sont juchés, autour d'un cercueil enveloppé du drapeau national maintenu en place par l'un d'entre eux. Ce véhicule, roulant au pas, s'apprête à défiler devant nous. À peine est-il passé que plusieurs individus s'accrochent à la portière arrière restée ouverte, en criant tous : « Allahou akbar, Allahou akbar ».

Ils passent devant nous, mais surtout devant le ministère de l'Intérieur. Mon stress monte brusquement d'un cran, car j'ai vite fait d'effectuer l'inventaire de toutes les matières explosives réunies : manifestation qui ne respecte ni le lieu ni le temps qui lui est imparti ; slogans et pancartes dépassant la ligne rouge ; exigence de libération immédiate d'un opposant politique d'envergure ; il ne manquait plus que le détonateur. Le voici, et de forte puissance : les cris de « Allahou akbar » et le défilé du corbillard.

C'est le seul slogan à ne pas prononcer, ni ici ni même à 10 000 kilomètres à la ronde. Pour n'importe quel autre cri, la police sort les matraques ou les menottes, mais pour celui-ci, c'est directement la Grosse Bertha. Les analystes politiques, aussi bien nationaux qu'internationaux, s'accordent tous à dire que les partisans de ce slogan sont déjà aux portes du pouvoir dans plusieurs pays arabes. On chuchote même que certaines puissances occidentales, qui abritent les leaders de cette tendance, se préparent à ce genre de changement dans le but de l'accompagner pour ne pas avoir à le subir.

Désireux de retarder cette fatalité, Ben Ali, comme d'autres dirigeants dans notre région, a fait le vide autour

de lui en bâillonnant toute opposition, afin que le peuple n'ait plus à choisir qu'entre lui et un régime « aux Talibans ». Soutenir la dictature est devenu incontournable pour tous ceux qui redoutent un régime extrémiste. Si d'aventure le pouvoir venait à perdre la face aujourd'hui, il irait droit dans le mur.

Ce slogan est par conséquent craint, à cause de sa force de mobilisation et de sa charge irrationnelle. Transformé en cri de guerre ou de contestation, il peut devenir dévastateur parce qu'il fait appel à la fibre religieuse de la population. Je me dis alors que si ce cri supplantait celui de « Dégage », la manifestation échapperait à tout contrôle et ce serait l'explosion.

Je suis certain de bien comprendre la situation et je n'ai plus aucun doute sur le fait qu'un carnage est en perspective. Je suis intimement persuadé, désormais, que cette manifestation vient de prendre une mauvaise tournure et qu'elle sera réprimée dans le sang. Il nous faut donc quitter ce lieu le plus rapidement possible, car le pire ne va pas tarder à arriver.

- 5 -

Je cherche aussitôt mon fils et Imed, pour les en informer. Visiblement, je ne suis pas le seul à avoir subitement pris peur. Je constate que plusieurs personnes commencent à se rabattre en arrière. Les cris incessants ne m'ont pas permis de détecter à temps les premières salves. Brusquement, je m'en rends compte. Je regarde Karim : il se précipite aussitôt vers moi, saisit ma main et accélère le pas. Seulement la vitesse des projectiles est plus rapide que notre élan. Nous réalisons qu'il s'agit de gaz lacrymogènes, lancés en très grande quantité. Afin de forcer les récalcitrants à quitter les lieux, les tirs sont projetés de façon très rapprochée, l'atmosphère est très vite saturée. Quasiment tout le monde tousse autour de nous, y compris, bien sûr, nous trois. Ma respiration devient problématique, je suis cardiaque. Je sens poindre en moi un début de panique au vu de la pertinence de mon analyse, qui se concrétise sous mes yeux.

Le visage de Moune et son dernier regard m'apparaissent furtivement et, amplifiée par ma peur, cette vision prend la signification d'un adieu prémonitoire.

Ces mauvaises pensées provoquent des peurs excessives et finissent par perturber un raisonnement qui se veut serein. Une sorte de visiteur indésirable s'insère en vous, dans ces

moments de fragilité et vous devez souvent livrer un vrai combat intérieur pour ne pas le laisser vous affaiblir et prendre le pouvoir sur vos décisions. C'est ainsi que « Monsieur Froussard » me rend sa première visite :

« Alors, tu voulais jouer au brave ? Tu vas être servi mon vieux, c'est moi qui te le dis ! Tu vas apprendre dans ta chair comment se déroulent les manifestations populaires, grandeur nature, pas comme dans tes récits. C'est trop facile d'être assis sur une chaise et s'amuser à décrire la souffrance des autres, en sirotant une limonade bien fraîche. Quand tu te trompais, il te suffisait de barrer quelques mots pour te corriger ! Ici, tu n'as pas droit à la moindre erreur. Si tu t'arrêtes, tu seras piétiné, si tu ralentis, tu seras poussé, si tu trébuches, tu passeras l'arme à gauche ».

Je chasse ces idées noires et nous commençons à courir, pressés par la foule, derrière nous. Je réalise, en effet, qu'il ne ferait pas bon tomber au sol en cet instant, nous serions sûrement écrasés à mort. L'instinct de survie pousse ces milliers de gens à courir d'un même élan, spontané, irréfléchi et primaire.

Qui l'eût cru ? J'étais loin de penser que seulement deux heures après avoir arrêté d'écrire, faute d'inspiration, je n'aurais plus à puiser dans mon imagination pour ressentir les peurs et les angoisses des autres. Les miennes et celles de mon fils Karim suffisent largement.

Nous entendons maintenant, dans une réalité dramatique, le sifflement des balles et les explosions des bombes lacrymogènes, le cri insoutenable des blessés, le râle des mourants, la détresse des femmes et des jeunes filles qui nous entourent, d'un grand nombre d'hommes aussi. La peur au ventre, nous fuyons tous la brutalité d'une police déchaînée, à la vitesse qu'imposent mon âge et ma condition physique. À l'instar des Liégeois de mon récit s'apprêtant à fuir les bombardements de

1940, nous courons à toutes jambes et dans un désordre comparable à celui que j'imaginais pour mes personnages.

Un homme plus âgé que moi trébuche à mes côtés et me tend aussitôt sa main pour le secourir. Karim ralentit ses pas pour me permettre d'attraper la main du vieil homme et l'aider à se remettre debout. Nos regards se croisent : cet homme sait que si je ne le relève pas immédiatement, il risque de mourir. Je lis sur son visage une détresse infinie, accompagnée de la lueur d'espoir de s'être trouvé précisément à côté d'un compatriote qui lui tend la main, juste à la seconde où il avait vacillé.

— Merci, mon frère, murmure le vieil homme. L'expression de sa gratitude se télescope dans ma tête avec celle d'un autre personnage de mon roman en cours de rédaction. Sous ma plume, ce personnage s'adressait, il y a à peine quelques instants, à un passant plus alerte que lui qui l'avait aidé à fuir plus rapidement pour se mettre à l'abri des Stukas de la Wehrmacht.

Un compatriote parmi tant d'autres, certes, mais la scène est pleine de signification pour l'émigré que je suis. Ayant quitté mon pays un demi-siècle plus tôt afin de me forger un avenir meilleur, me voilà partageant avec lui le pire, au moment même où mon fils et moi venons pour nous ressourcer. Des destins se réunissent et se fondent dans la souffrance d'une ville livrée aux derniers sursauts d'une dictature aux abois. Le simple fait de toucher cette main qui cherche fébrilement la mienne envoie dans tout mon corps une charge d'émotions qui me submerge. On dirait que ma main, qui voulait secourir autrui, a plutôt puisé dans ce contact la force de mon propre salut !

Ma main s'agrippe et ne tremble pas, elle est ferme et résolue, elle prend le temps qu'il faut, elle s'attarde et s'assure, réajuste sa prise, serre celle qui se présente à elle, comme la main d'une mère saisit celle de son enfant avant de traverser une rue dangereuse. Un toucher salvateur pour une rédemption

miraculeuse. Une main divine qui remet à l'heure les pendules de ma vie. Un courant électrique de mille volts qui produit un choc émotionnel bienfaisant. Il rétablit le rythme cardiaque normal d'un cœur que l'éloignement géographique avait perturbé. Une main paternelle qui serre celle d'un fils qui revient au bercail ? Ou bien celle d'une mère qui enlace son enfant pour lui exprimer son infinie tendresse ? En quelques secondes seulement, cinquante ans de séparation se sont évaporés. Un terme définitif vient d'être mis à une longue solitude et à autant d'années d'errance.

Il y a une heure à peine, dans le TGM, nous étions seuls dans un wagon vide, isolés du monde extérieur. Cet isolement avait fait naître et croître en nous un fort sentiment d'inquiétude, lancinante, sourde et diffuse, amplifiée à notre arrivée à Tunis en constatant que nous étions seuls aussi à descendre du train. Mais maintenant, ces deux mains qui se retrouvent, se tâtent et s'agrippent l'une à l'autre, dans un sursaut de survie pour l'un et de quasi-renaissance pour l'autre, modifient complètement le décor et la scène. Nous étions la solitude dans tout ce qu'elle a d'existentiel, d'égoïste et d'inhumanité. Nous sommes maintenant la multitude dans tout ce qu'elle a de solidaire, de généreux et d'altruiste. Avant, chacun était seul, livré à ses pensées et à lui-même, nous sommes désormais unis dans la détresse, mais aussi dans l'espérance.

Nous sommes venus pour participer à une manifestation, voire peut-être, pour assister à l'Histoire en marche sous nos yeux. Nous sommes maintenant l'Histoire elle-même, dans ce qu'elle a à la fois de glorieux et de tragique. Nous sommes l'arbre et son terreau, l'olivier et son rameau, la sève et ses racines, l'épée et son bouclier. Un fort sentiment d'amour pour mon pays m'envahit, et dans ce bonheur intérieur qui m'inonde j'ai envie que mille mains surgissent de mon corps pour porter secours à autrui. Dans cet élan instinctif et sans l'avoir

vraiment recherché, je participe avec mon fils, à la communion d'un homme avec ses propres racines, à l'automne de sa vie.

Dans le regard reconnaissant de l'homme qui se relève ; dans ce bonheur que je ressens de retrouver ma terre tunisienne en pleine régénérescence ; dans la solidarité qui rythme notre course effrénée ; dans la présence de mon fils à mes côtés, sur une terre qui n'a jamais cessé d'être la nôtre et à un moment qu'à présent, nous devinons historique, même si nous n'en percevons toujours pas les futures implications, je retrouve le second souffle dont j'ai besoin pour continuer ma fuite, cette fois vers un destin accepté. Poursuivi par des centaines de policiers armés, lâchés comme des chiens enragés contre des manifestants pacifiques, au milieu de mes compatriotes, je me sens réconcilié avec mon passé. Cette course mémorable efface d'un seul trait un demi-siècle de séparation.

Bénie soit cette main qui m'a rendu à ma terre natale, au pays qui m'a vu naître et grandir, à son soleil qui m'a réchauffé et à moi-même qui avait cru, à tort, l'avoir quitté à jamais. Comment peut-on quitter son pays alors qu'il vous a façonné à son image pour toujours ? Je me sens multiple, à présent, métamorphosé, et tous ceux qui courent prennent le visage des membres de ma famille retrouvée. C'est mon frère et ma sœur qui sont à mes côtés, c'est mon neveu qui gémit, c'est mon père qui me demande de l'aide, c'est ma mère qui ne parvient pas à nous rattraper. Alors, mille mains imaginaires jaillissent de mon corps pour leur porter secours et partager en leur compagnie ce moment de « notre » histoire. C'est dans ce genre d'épreuves que se tissent souvent, et malgré nous, les liens qui font naître les grands peuples.

***

Les balles sifflent de plus en plus intensément au-dessus de nos têtes… et pas seulement au-dessus ! Elles atteignent parfois leurs cibles, blessent, mutilent, tuent. Des victimes

tombent autour de nous. Karim s'arrête pour aider une jeune fille qui boite en pleurant.

Nous n'avons même pas le temps de nous enquérir de son état que la foule en mouvement nous sépare déjà. Je ralentis mes pas pour attendre mon fils et reprendre ma respiration. La masse humaine me pousse dans le dos, sous la charge appuyée des assaillants armés. Un certain nombre d'entre nous sont bousculés par ceux qui les suivent de trop près. Tout le monde veut quitter au plus vite la zone à découvert offerte aux tireurs, et court vers les rues latérales, à la recherche d'un abri de fortune. On entend les premières plaintes, les premières suffocations et les premiers gémissements. Karim me serre fortement la main et me lance, mais sur un ton dramatique, le fameux « rester groupir ! » de Jean Lefebvre, dans le film *On a retrouvé la 7e compagnie*, de Robert Lamoureux.

Autour de nous, c'est la débandade. La foule apeurée fuit maintenant dans toutes les directions, au fur et à mesure que nous croisons des rues perpendiculaires. Les tirs de gaz lacrymogène redoublent, en cadence et en intensité. Ceux qui n'en peuvent plus sont contraints de ralentir leur course, pour se protéger les yeux et les poumons. La respiration devient plus difficile et les chutes plus fréquentes. Certains titubent en se frottant les yeux, beaucoup pleurent à cause du gaz qui les irrite. Ceux qui sont plus gravement atteints s'écartent vite de la foule et se laissent tomber au sol, tout en continuant à ramper pour s'adosser au premier mur venu.

D'autres, blessés, mais encore capables de marcher, cherchent du regard un endroit à l'abri, pour s'arrêter et examiner leur blessure. Personne ne pense à personne, c'est du chacun pour soi, un sauve-qui-peut général dans le désordre le plus total et les attitudes les plus déshumanisantes.

Je suffoque à mon tour. Karim a les yeux rougis par les gaz. Il s'inquiète pour ma santé. Son visage me semble blême. Il a peur pour moi. Je le rassure comme je peux, en lui précisant toutefois qu'il nous faut rejoindre sans tarder, et coûte que coûte, l'avenue Jean-Jaurès pour creuser davantage l'écart entre nous et les tirs des brigades de l'ordre public (BOP). Nous devons regagner au plus vite la station du TGM. Je devine que Karim comprend mieux maintenant mes hésitations de ce matin, lorsque nous discutions, à la maison, de l'utilité de notre présence à cette manifestation à haut risque.

Nous parvenons enfin à l'autre extrémité de l'avenue. Derrière nous, les tirs résonnent de plus forts qu'avant. Encore quelques enjambées pour arriver à l'avenue Jean-Jaurès. Les battements de mon cœur sont toujours aussi forts, mais la peur s'estompe un peu. Pas pour longtemps, malheureusement. Dans notre champ de vision apparaissent les sinistres uniformes noirs, en ordre de bataille et l'arme au poing. Ils avancent vers nous, stimulés par les instructions de leur chef, que nous distinguons au loin. Malgré la gêne oculaire provoquée par le gaz lacrymogène, je les vois charger leurs lance-grenades et nous viser directement, sans aucun état d'âme. Sans réfléchir, nous calquons notre conduite sur celle des manifestants qui courent devant nous et bifurquons à gauche pour échapper aux tirs. Paniqués, nous entrons dans le premier bâtiment qui se présente, pour chercher un refuge et tenter de sauver notre peau.

Dans le couloir de l'immeuble où nous venons d'entrer bruyamment, des blessés sont adossés au mur, pleurant, suffoquant, demandant de l'eau et des soins. Quelques-uns d'entre nous se portent spontanément volontaires pour leur venir en aide. Je vérifie que Karim est toujours à mes côtés. Nous nous engouffrons par dizaines dans un couloir étroit, où l'oxygène se raréfie brutalement à cause du nombre des

entrants. Un homme d'âge mûr se tourne vers nous et nous supplie de rebrousser chemin : « Les derniers arrivés, qui ne sont pas blessés, doivent sortir et aller chercher refuge ailleurs ». Implore-t-il, la voix nouée par l'émotion. Karim réagit au quart de tour et me tire par la main pour quitter les lieux.

Dehors, les tirs nous accueillent à nouveau et la foule, nombreuse, nous impose son allure et sa direction, visiblement menée par un homme de grande taille, robuste et chauve, que je vois de loin, à côté d'un autre manifestant portant une casquette rouge. Nous sommes détournés vers une avenue adjacente. Je perds mes points de repère pour regagner la station du TGM et surtout, je perds ma capacité à analyser la situation et concevoir un itinéraire salutaire. Tout va trop vite. J'aurais besoin d'une pause, d'un temps de réflexion que, hélas, il n'est aucunement concevable de m'accorder. Nous sommes en grand danger. Il ne nous reste plus qu'à courir, comme tout le monde. Nous sommes désorientés, animés simplement par un instinct grégaire, et ne sachant plus vraiment où nous allons, ni où nous réfugier. Nous faisons comme les autres et suivons le mouvement, sans chercher à examiner la situation.

Dans la détresse ultime, l'être humain pense d'instinct qu'il lui faut à tout prix éviter l'isolement et que son salut réside dans le « rester groupir ». J'ai beau savoir que nous commettons une erreur, je ne trouve pas d'autre stratégie, pour l'instant. L'urgence absolue consiste à fuir les balles et les gaz. Dans cette fuite éperdue, nous passons devant le siège de la banque centrale. Là, plusieurs dizaines de jeunes font face aux brigades de l'ordre public. Ils leur jettent tout ce qui leur tombe sous la main et tentent de briser la charge de la police. Le sol est jonché de douilles de bombes lacrymogènes et de tessons de terre cuite provenant des jardineries qui ornaient la devanture de la banque.

Apparemment, les jeunes, organisés spontanément sur le tas, se sont réparti les tâches. Un groupe ramasse les bombes lacrymogènes non encore explosées pour les renvoyer immédiatement à leur point de départ, un autre utilise les morceaux de terre cuite comme projectiles aux côtés tranchants redoutables. Par réflexe, malgré la peur et le temps qui presse, je sors mon appareil photo et je filme brièvement le champ de bataille, tout en restant soucieux de le déserter au plus vite. Mais comment faire ? Je prends l'initiative de tirer Karim vers l'arrière et nous tournons les talons en entraînant d'autres manifestants en déroute, certains nous suivent quelque temps, mais d'autres bifurquent très vite dans d'autres directions indiquées par le grand chauve.

C'est le sauve-qui-peut, pour la plupart, excepté pour quelques jeunes qui restent sur place pour prêter main-forte à ceux qui tiennent la barricade. Certains surgissent d'on ne sait où, et transportent à bras-le-corps des blessés qui viennent de tomber. Ils les déposent à l'écart du front, dont la ligne bouge à peine. À chaque avancée de la police, précédée du lancement des bombes, les jeunes répliquent immédiatement, avec des lance-pierres ou bien en jetant des projectiles à mains nues. La loi du nombre équilibre rapidement les forces en présence. La police recule, mais pour revenir à la charge aussitôt. Les jeunes cèdent parfois un peu de terrain, le temps de s'abriter un moment, puis reprennent leur place. Le fait qu'ils stabilisent nos poursuivants à la gâchette facile nous laisse une petite chance de nous échapper et de regagner au plus vite la station du TGM.

Un jeune m'interpelle :

— Un mouchoir, vite !

Ma main glisse dans ma poche pour répondre à sa demande, mais je constate avec satisfaction que Karim a

été plus rapide que moi et qu'il lui présente déjà un paquet de Kleenex. Le jeune le saisit au vol et reprend sa course. Je le vois courir vers une jeune fille assise par terre, adossée à un mur et qui suffoque. Le premier mouchoir est employé à boucher le nez pour réduire l'inhalation des gaz ou sert d'expédient de fortune pour arrêter un saignement. Le spectacle qui se déroule sous mes yeux est absolument inouï, mais je chasse de mon esprit l'idée de ressortir mon appareil photo, le danger est trop grand. Sauf que… je me ravise et prends quand même quelques clichés. Ils servent aujourd'hui de support à ma mémoire pour livrer mon témoignage.

Me croyant journaliste, des gens se ruent sur moi, qui pour me montrer la poitrine ensanglantée de l'un d'entre eux, qui pour me montrer l'impact d'un projectile sur son corps. Pour ne pas les décevoir, je joue le jeu et je prends quelques photos avant de tenter de reprendre notre course, qui semble, hélas, nous faire tourner en rond.

Cette fois, nous sommes très vite stoppés par une multitude de personnes qui refluent vers nous, sous la pression d'une nouvelle charge d'hommes armés de matraques, appartenant à la milice civile qui prête main-forte aux forces de l'ordre.

Dans une grande confusion, nous rebroussons brutalement chemin, mais grâce à la présence d'esprit du monsieur au crâne rasé, il semble que nous prenions une direction moins dangereuse.

De nouveau, des manifestants tombent, se chevauchent, se piétinent et cherchent à évaluer la gravité de leur propre sort dans les regards furtifs échangés avec leurs semblables. Résignés, nous nous rabattons une nouvelle fois vers la gauche, toujours à la recherche de couloirs d'immeubles où nous espérons trouver de la place pour nous abriter.

Karim m'avertit :

— Papa, j'ai l'impression que le grand chauve nous fait tourner en rond.

— T'inquiète, il est tout devant et il voit ce que nous ne voyons pas.

- 6 -

La surprise est de taille lorsque je m'aperçois que nous sommes revenus en face du ministère de l'Intérieur ! Le comble… Dans notre fuite éperdue pour échapper au pire, nous avons complètement oublié que nous avons affaire à une administration sécuritaire, bien organisée, et à un État policier bien rodé pour « contrôler » les manifestants. Ils avaient tout prévu, tout quadrillé à l'avance pour ne laisser aucune issue possible aux « insurgés », hormis celle de tomber entre leurs mains ou de prendre l'avenue Jean-Jaurès, dans la direction sud-nord. C'est-à-dire celle qui conduit à l'extérieur de la ville, vers la station du TGM. C'est justement là que j'avais prévu de nous diriger en cas de problèmes, mais la fuite désordonnée de la foule nous a contraints à faire le tour du bloc pour revenir finalement nous jeter dans la fosse aux loups.

Que faire maintenant ? C'est M. Froussard qui saute sur l'occasion pour me répondre :

— Rien ! Tu ne peux plus rien faire, tu es déjà dans le piège. Tu sais ce que c'est un piège ? C'est une sorte de souricière que tend le plus malin pour attraper le moins futé… et devine qui est ce dernier, je vais te mettre sur une piste : c'est un père qui accompagne son fils pour se ressourcer avec lui dans son pays natal, et il est sexagénaire !

Je commence à sérieusement m'essouffler, et à suffoquer. Les battements de mon cœur s'accélèrent et mon infarctus se rappelle à moi. Je demande à Karim d'entrer dans le premier refuge qui se présentera, car j'ai besoin d'un répit. À son regard, je vois qu'il pensait à la même chose. Il prend immédiatement la bonne décision et me tire d'une main ferme vers une porte grillagée. Celle-ci ouvre sur un couloir où une vingtaine de personnes se sont déjà abritées. Nous les imitons et les rejoignons. Le passage débouche, hélas, sur un cul-de-sac. Le salut ne viendra pas de là, apparemment, mais cela nous permet de souffler un peu.

De jeunes filles sortent leur téléphone portable pour donner des nouvelles à leurs parents. Certaines d'entre elles pleurent en racontant à leur correspondant les scènes que nous venons de vivre. D'autres sont saisies de spasmes du sanglot, lorsqu'elles ont enfin en ligne un membre de leur famille. Des gens, jeunes et moins jeunes, sont déjà assis ou se laissent glisser par terre, épuisés. Certains sont blessés et saignent. Un mouchoir ou un morceau de tissu leur sert de pansement. Un homme est visiblement mal en point, il tousse sans arrêt et éprouve même des difficultés respiratoires.

Un garçon et une fille, se présentant comme étudiants, en médecine pour l'un, en pharmacie pour l'autre, se proposent pour examiner les blessures des victimes et leur prodiguer des soins rudimentaires. Tarek, le candidat médecin, est de taille moyenne, cheveux noirs et visage arrondi, il est constamment attentif aux blessés. Houda, la future pharmacienne, est tout le temps auprès de lui et joue le rôle d'assistante. Serviable et dynamique je la vois réconforter les uns et soigner les autres, avec compétence et dévouement.

Les réfugiés les plus téméraires du couloir s'aventurent en longeant les murs, pour voir ce qu'il se passe sur l'avenue Bourguiba, puis ils reviennent nous informer de la progression

des affrontements. Le bruit assourdissant des tirs de bombes lacrymogènes accompagne leurs commentaires et confirme la gravité de notre situation. Parfois, certains d'entre eux refluent vers nous, le doigt posé sur la bouche, pour nous faire signe de ne plus parler ni effectuer le moindre mouvement, afin de ne pas trahir notre présence. Les BOP sont en train de patrouiller tout près de notre cachette, sans soupçonner que, sous la mitraille, des gens peuvent oser squatter un bâtiment situé juste en face du ministère de l'Intérieur ! Tout le monde comprend le message et on n'entend plus que notre respiration. La mort aux trousses, les explorateurs regagnent leur place tout doucement, comme s'ils marchaient sur des œufs, pour ne pas se faire repérer. À les voir ainsi, je pense qu'au moindre bruit, nous serions perdus. À mon tour, je porte instinctivement mon doigt sur la bouche, pour passer le message.

Nous sommes désormais, physiquement, bel et bien dans la gueule du loup.

Mon cœur m'envoie quelques discrets signaux de douleurs thoraciques, mais aucun médicament n'est à ma portée pour prévenir l'apparition d'un malaise, que ce stress favoriserait assurément. Un sentiment de grand mal-être m'envahit, peur, anxiété, angoisse, peut-être les trois, face au réel danger auquel nous sommes maintenant exposés, Karim et moi. Arrestation, interrogatoire, voire torture, et puis probablement les lourdes portes d'une prison qui se refermeraient sur un père et son fils venus en Tunisie, en principe, pour participer aux Journées musicales de Carthage. Lui, en tant que chanteur et moi, en qualité de « Papasario ». Si Ben Ali l'emportait en cette journée décisive, nous serions perdus, à moins d'un miracle, ô combien improbable dans un pays qu'une poigne de fer tient fermement sous son contrôle, avec le soutien actif de la plupart des pays occidentaux « démocratiques !» Karim et moi sommes dans une impasse, au sens propre comme au sens

figuré. Je ne suis pas très optimiste pour l'avenir. Et je n'ai pas besoin d'être un médium pour deviner que la plupart des personnes présentes autour de nous partagent notre inquiétude quant à la suite des événements. Les BOP, ou d'autres unités, vont bien finir par nous trouver et il n'y a aucune issue pour nous enfuir avant que cela ne se produise.

Cet état d'appréhension et de détresse, plus ou moins perceptible, commence à s'intensifier dans notre groupe, à mesure que chacun comprend la fin inéluctable de notre aventure. À chacun son M. Froussard attitré. Les yeux deviennent hagards, la peur est visible, les visages sont pâles, la tête est ailleurs. Chacun s'interroge sur son sort, pense probablement à son avenir, à celui de sa famille, à l'injustice du destin qui s'abat toujours sur les innocents et maintient les tyrans en place. On économise la parole et même la respiration.

Je mesure pleinement la gravité de la situation. Mon esprit s'emballe et j'envisage plusieurs hypothèses en même temps. Toutes sont catastrophiques pour Karim et pour moi. Mes facultés d'analyse sont en état d'alerte maximum, mais ne produisent rien de concrètement utile, ni aucun raisonnement rationnel. Walid, le plus jeune de mes enfants, me manque pour combler cette absence de discernement. Il est à Bruxelles et suit sans doute ces événements avec beaucoup de fébrilité. Tout comme Hédi, à Lausanne. Ils doivent beaucoup s'inquiéter pour nous en ce moment. S'ils savaient que Karim et moi sommes parmi les manifestants, au cœur des événements, ils se feraient vraiment du souci. Si les choses devaient mal tourner, j'espère que Moune les informerait le plus tard possible. Je me demande aussi dans quel état d'esprit elle se trouve, à présent, par rapport à notre refus d'écouter son conseil de ne pas participer à cette manifestation.

En pensant aux miens, des sueurs froides se propagent partout, jusqu'à mon visage. J'ai les mains moites. Je sors mon

mouchoir pour éponger mon front et voilà que mes jambes vacillent à leur tour. Un grand frisson parcourt mon corps. Karim le remarque, il vient vers moi.

— Papa, est-ce que ça va ?

Il met sa main sur mon épaule droite et me secoue légèrement.

— Papa ?

Pendant quelques secondes, Karim s'est vraiment inquiété pour moi, à cause de mon absence de réaction. En fait, je m'étais complètement déconnecté de la situation pendant ces brefs instants. Je me ressaisis et le rassure sur mon état physique et mental. Je lui explique que je voudrais juste m'évader un peu du réel. Tout en me surveillant du coin de l'œil, il s'éloigne un peu pour aller donner un coup de main à un blessé, auprès duquel un petit attroupement vient de se former. Il reste attentif à mon comportement et à mes propos. En réalité, pour relâcher un peu ma tension nerveuse, je venais de replonger dans mon imagination, mise de côté tout à l'heure, à La Marsa. Je réalise enfin, au plus profond de mon être, ce que sont la peur et l'angoisse. Il faut que je me souvienne de toutes ces impressions pour pouvoir les décrire ensuite, aussi bien pour moi que pour mes personnages, inventés ou réels. On n'a pas le droit de tricher avec le lecteur. Il le ressent.

J'essaie déjà de capter toutes les sensations et je commence à observer mon environnement différemment, pour bien noter les réactions des manifestants qui font face au même danger : des regards perdus ou au contraire acérés, des visages apeurés, des traits tirés, des frayeurs visibles, des tics sporadiques, la peur qui fait tourner en rond ou paralyse, les sueurs froides et les gestes qui trahissent l'affolement intérieur.

L'homme assis à ma gauche est un quadragénaire. Du sang, désormais séché, a coulé de son nez et de son oreille

droite. Il semble complètement éteint, presque insensible à ce qui l'entoure, hébété. Sans doute en état de choc. À ma droite se trouve un jeune couple, dans les 25 ans. Lui est assis, elle, accroupie. Il tente de la réconforter, malgré sa coupure au front et sa propre peur. Elle pleure en silence, tournant la tête de droite à gauche, en cet instant où je le fixe, comme pour dire « non » et refuser la réalité. Ceux qui nous entourent sont dans le même état physique et psychique, abasourdis, fatigués. Un des blessés se tient le bras gauche avec la main droite et, vu l'angle de son articulation, il s'est sans doute fait une fracture. Il est livide.

Je me demande à quoi pensent tous ces malheureux. À leurs proches, leurs parents, leurs enfants ? Ou plutôt à eux-mêmes, à ce qui les attend ? Combien de projets seront stoppés net à partir d'aujourd'hui ? Combien de destins auront changé de trajectoire ? Combien de familles seront brisées, juste pour avoir protesté et appelé à plus de démocratie ? Indubitablement, ce 14 janvier 2011 agira sur nos vies comme l'action du conducteur d'un autorail qui modifie les aiguillages pour changer la direction de la locomotive. Dans ce train fou, combien de passagers n'arriveront jamais à leur destination initiale ? Combien ne verront plus leurs proches, leur environnement, leurs points de repère ? Les questions affluent et je n'ai pas de réponse, nous sommes tous face à l'inconnu. Me souvenant de ma première intention, je remets mes interrogations à plus tard et concentre mon attention sur mes compagnons d'infortune, pour être certain de pouvoir me souvenir de tous ces sentiments quand le moment viendra de les décrire.

Je regarde, je scrute, je mémorise.

- 7 -

Mes yeux se transforment en stylo et ma mémoire en carnet de notes. Mes idées s'éclaircissent peu à peu, l'observation est nette, mais aucune concentration n'est possible, étant donné les gémissements des uns et les interrogations des autres sur l'incertitude de ce qui adviendra prochainement de nous. Autant mon imagination peut développer des hypothèses pour les autres, autant je constate qu'elle devient stérile dès que je la sollicite pour Karim ou pour moi. C'est le brouillard total. Peut-être parce que je n'ai pas envie de penser au pire, alors que c'est justement lui qui rôde, autour de nous, dans la rue et dans nos esprits.

Alors je m'interroge mentalement : qui pourrait dire où et quand je reprendrai l'écriture de mon manuscrit en cours ? Dans une cellule de prison, à Tunis ou à Bizerte ? Dans un camp, en plein désert, transformé en Guantánamo tunisien, où ce régime est capable d'embastiller ses opposants pour les vingt années à venir ? Ou chez moi, à La Marsa ou à Bruxelles, dans le confort d'une liberté retrouvée, si cette révolte devait triompher et aboutir à un changement concret ?

Dieu seul le sait.

Pour l'heure, le milieu ambiant transformé en jungle ne prête vraiment pas à l'optimisme. Les tirs que nous entendons sont de plus en plus rapprochés. L'atmosphère devient pratiquement irrespirable. La concentration de gaz lacrymogène dans l'air absorbe une grande partie de l'oxygène dont nous avons besoin et ma cage thoracique le ressent. Je suffoque. Je ne suis pas le seul à souffrir de la sorte, mais ma pathologie cardiaque empire le phénomène.

Le bruit des détonations proches est absolument assourdissant. Cela donne l'impression d'être en état de guerre ! Notre peur redouble d'intensité. Les visages deviennent pâles, les traits sont tirés. Par geste, je recommande à tous ceux qui toussent de faire l'impossible pour réduire au maximum la réaction de leur corps aux gaz ambiants. Heureusement que l'environnement sonore nous aide à ne pas révéler notre présence et que le vacarme couvre nos voix et nos toux ! Cependant, nous voyons tous que cette situation deviendra bientôt intenable.

Il est clair que la police a reçu l'instruction de « nettoyer » l'avenue Bourguiba de ses manifestants, après avoir réussi à empêcher que le bâtiment du ministère ne soit pris d'assaut. L'ordre doit être rétabli à tout prix. Qui pourrait en douter ? Dans quelques minutes, combien d'entre nous sortiront les mains en l'air ou… les pieds devant ? Il n'y a pas de troisième terme à l'alternative. Les ambulances sont interdites à la circulation et nous n'avons pas entendu une seule sirène depuis le début de la manifestation. Une lutte à mort est engagée, pas de quartier pour les vaincus ! Combien de victimes tomberont aujourd'hui ? Combien de handicapés à vie ? D'estropiés, de blessés graves et de familles endeuillées à jamais ? Sans parler des séquelles psychologiques qui vont partout faire des ravages !

Plus tard, beaucoup plus tard, toute la Tunisie apprendra par la bouche du colonel Tarhouni que les premiers ordres donnés aux BOP étaient de mettre « la balle au canon », ce qui signifie que le « petit Napoléon » de service voulait mater cette manifestation dans le sang dans l'unique but de stopper l'écroulement du régime. À la dernière minute, le même colonel prend l'initiative, selon ses dires, de faire remplacer les balles réelles par des bombes lacrymogènes.

Considérant ceux qui venaient de tomber parmi nous, dont certains étaient très sérieusement touchés, et observant la gravité des blessures de celles et ceux qui sont à nos côtés, je repense à la promesse de Ben Ali faite la veille à la télévision, lorsqu'il avait prétendu qu'il n'y aurait plus d'usage des cartouches. Il avait prononcé ces mots en arabe dialectal. Mensonge et duperie ou lutte féroce au sommet de l'État ? Les cartes politiques sont brouillées et la population civile va en payer le prix fort. Cloîtré dans notre réduit, j'en suis intimement persuadé.

De fait, on dénombrera près de deux cents morts à Tunis, cette nuit-là, et plus de cinq cents blessés !

Il existe sûrement une divergence de point de vue, en haut lieu, quant à la méthode à utiliser pour garder la rue sous contrôle. Pourvu que la sagesse l'emporte sur les apprentis sorciers !

Je me rends compte que notre situation est complètement désespérée. L'air est quasiment irrespirable, nous ne tiendrons plus longtemps et les blessés que je vois parmi nous sont livrés à eux-mêmes. Pour certaines victimes, plus ou moins grièvement touchées, la situation empire, elles perdent du sang et des forces. Le manque d'oxygène les affecte encore plus que les personnes indemnes. Je cherche désespérément une issue possible. Ce cul-de-sac n'a qu'une seule sortie : celle

qui donne sur l'avenue Bourguiba. Rien d'autre. Les murs sont hauts et monter sur les toits, juste en face du ministère de l'Intérieur, reviendrait à s'exposer à une mort certaine. À part une fenêtre protégée par une grille en fer forgé, solidement fixée dans le mur, il n'y a rien, aucune échappatoire. Je la regarde avec intérêt en me demandant si elle est vraiment aussi robuste qu'elle en a l'air.

Brusquement, je décide de bouger, d'essayer d'agir plutôt que de subir. J'avance dans la direction de cette grille, sans aucun plan précis, juste pour vérifier sa solidité, pour jauger cette possibilité de planque si peu probable. Je me penche et jette un œil à l'intérieur. Je vois qu'elle donne sur un sous-sol, que j'évalue à 1,5 mètre en contrebas. Je pose mes deux mains de part et d'autre des grillages, comme un prisonnier qui se sent enfermé et qui, de rage, secoue la grille de la fenêtre de sa cellule. Je pousse, je tire… rien, aucun jeu, cela ne bouge pas du moindre millimètre. Déçu, je regagne ma place, désormais résigné à mon sort.

En me rasseyant, je me retourne et je constate que quatre jeunes m'ayant observé m'ont à présent remplacé pour aller inspecter cette fenêtre. Voyant cet attroupement, d'autres les rejoignent et sans qu'il n'y ait eu aucune concertation, des dizaines de mains s'agrippent et commencent à éprouver la résistance de la structure métallique, dans cette volonté commune de trouver un abri.

— C'est du fer forgé, lance une voix désespérée. C'est costaud.

— Il faut le démonter, lui répond une autre.

— Avec quoi ? intervient un troisième.

— À la force du poignet, si vous vous mettez à plusieurs, dis-je, en reprenant un peu d'espoir grâce à cette nouvelle chance qui s'offre à nous.

Ma phrase est presque sortie toute seule, je l'ai prononcée sans réfléchir et n'en mesure pas toutes les conséquences. Cela n'est pas dans mes habitudes. Mais face à une situation désespérée, a-t-on le temps de réfléchir, de peser le pour et le contre, et de trancher en toute connaissance de cause ?

Je suis âgé et de santé fragile. Ma respiration est devenue difficile à cause des gaz lacrymogènes. Nous sommes acculés, au pied du mur et nos vies sont en jeu. Il nous faut à tout prix un abri. Il y a beaucoup de blessés et tout le monde est désemparé. La police ne va pas tarder à être maîtresse de la rue et viendra alors nous cueillir comme des lapins. Le temps joue contre nous. Nous n'avons pas le choix. Cet abri est le seul à notre portée. Une grille en métal nous sépare de lui. Nous n'avons que nos mains pour supprimer cet obstacle. Cela paraît fou, impossible, irréalisable. En temps normal ce serait le cas, mais, pour l'heure, c'est notre unique planche de salut, alors tous nous voulons croire que oui, c'est possible.

Des mains agrippent fermement les barreaux qui nous empêchent d'atteindre notre objectif. Toute une équipe bien déterminée se met à l'ouvrage et essaie de démonter ce quadrillage métallique, mais sans succès malgré l'effort fourni. Je surveille la manœuvre avec une impatience atténuée par un si grand espoir. Constatant leur découragement et avant même de les voir lâcher prise, je cherche du regard un objet quelconque qui pourrait nous servir de levier. Une barre de fer attire mon attention. Il s'agit des pieds en métal d'une chaise jetée sur des détritus. Un jeune, qui a suivi mon regard, court la saisir, se faufile parmi les membres de l'équipe improvisée et se met alors au travail.

Quelques instants après, d'autres paires de mains viennent à la rescousse. De mon poste d'observation, j'inspecte les points d'ancrage du métal dans le mur, et reste attentif à toute vibration. D'abord, rien… puis un tout petit morceau

de plâtre se détache de la surface et tombe sur le sol. Ce simple fragment de poussière provoque un formidable élan d'espoir ! La confiance renaît aussitôt.

Encouragées par ce résultat, d'autres mains viennent remplacer celles qui étaient à bout de forces. Les mouvements de la grille scellée dans le mur sont imperceptibles et les éclats de peinture et d'enduit sont rares ou insignifiants. Il semble qu'il nous sera difficile d'arriver à faire céder 300 kg de fer forgé fixés dans du béton, surtout dans un délai assez bref. Les jeunes ont besoin de souffler un peu.

Une nouvelle équipe propose aussitôt de prendre le relais et suggère l'usage de deux leviers plutôt qu'un seul, afin de doubler la pression. La chaise métallique abandonnée servira de réserve. On y retourne pour s'approvisionner. La barre est abîmée, mais un jeune la prend quand même. On lui suggère de bander sa main pour ne pas être blessé par le métal.

À présent, tous les yeux sont braqués sur les points de fixation du grillage dans le mur, guettant la surface blanche avec l'espoir de voir quelques éclats de gypse vibrer ou tomber par terre. Les tirs dans l'avenue Bourguiba n'ont pas baissé d'intensité, bien au contraire. On dirait qu'il y a une volonté d'en découdre vite, une décision prise en haut lieu. C'est un état quasi insurrectionnel qui s'installe dans tout le pays, et je ne doute pas un instant que les apprentis sorciers se bousculent au portillon.

Nous avons engagé une course contre la montre, le moment approche où les forces de l'ordre nous découvriront. Cette idée démultiplie la force de nos sapeurs, qui continuent de se relayer : dès que l'un arrête pour se reposer, un autre lui succède, sans même échanger un mot. Chacun a compris l'enjeu de cette manœuvre. Le stress m'envahit et la peur

provoque l'arrivée, au pas de charge, de M. Froussard, qui intervient sans crier gare :

« Vous êtes pris comme des rats. Il vous reste à ronger les filets pour quitter une cage en plein air et la troquer contre une autre, sous terre. Quelle contre-performance ! Vous me rappelez Averell, dans les dessins animés de Lucky Luke. Lui aussi a creusé un tunnel pour entrer en prison, et non pour s'évader ! »

***

Trois nouveaux réfugiés nous rejoignent. L'un d'eux, soutenu par les deux autres, a la jambe gauche en sang et se déplace sur la jambe droite, en sautillant. Ont-ils été repérés ? L'instinct de survie nous guide et, miraculeusement, chacun retient son souffle. Les jeunes arrêtent leur travail de creusement au moment précis où une casquette d'uniforme se profile. Tout le monde se plaque au sol ou contre le mur, dans un silence de sépulture. Par chance, un angle mort et la relative pénombre empêchent l'homme de nous voir, tandis que nous, nous l'avons immédiatement repéré grâce au contre-jour et à l'ombre portée. Il n'insiste pas, se disant sans doute que, quand même, c'est un bâtiment en face du ministère… alors, qui oserait s'y jeter de lui-même ? Mais notre angoisse a été brusquement quintuplée par cette sérieuse alerte, le danger se rapproche. Il faut faire vite, le temps s'étire. Comme le soulignait Einstein dans sa théorie de la relativité, chaque minute devient une éternité… Les jeunes se sont remis à l'œuvre : alternativement, ils poussent avec les pieds, tirent les barreaux avec les mains et raclent le tour de chaque orifice.

Sans faiblir, les bras se détendent et se contractent avant de se remettre à l'ouvrage. Le résultat est bien médiocre. Les jeunes calent à nouveau leur pied sur le mur, afin de rassembler leurs forces dans une ultime tentative pour arracher la grille métallique à son socle. Une jeune fille observe la manœuvre

et prie, sa voisine l'imite. J'en fais de même tout en souhaitant que Dieu donne la force d'Hercule à chacun de ces hommes qui tentent l'impossible pour nous trouver un abri. Par association d'idées, mon esprit vagabonde et je m'imagine escaladant le mont sacré d'Olympe pour déposer une offrande.

Un bruit fracassant me fait descendre de mon ascension imaginaire et je vois les tiges de fer sortir brutalement de leur socle, au milieu d'un jet de morceaux de ciment qui jonchent maintenant le sol. Les dieux de l'Olympe m'ont entendu, ils sont donc descendus de leur mont sacré pour nous venir en aide !

Les bras et les pieds qui sont parvenus à ce résultat prometteur demandent à être relevés, en raison de leur grande fatigue, l'effort exigé est exténuant. La solidarité des hommes dans l'épreuve est extraordinaire. Sans que personne n'ait demandé quoi que ce soit, d'autres bras et d'autres pieds les remplacent aussitôt, encouragés par cette dernière vision du métal qui bouge dans son emplacement.

Lentement, méthodiquement, les nouvelles mains s'agrippent aux barres métalliques, des pieds se calent contre le mur, on reprend son souffle en même temps qu'on reprend espoir.

Archimède avait raison lorsqu'il disait : « Donnez-moi un point d'appui et un levier et je soulèverai la terre entière ». Dans un fracas heureusement couvert par les sifflements des balles et les cris de la foule qui continue à affronter le danger dans les rues adjacentes, la fenêtre cède face à la volonté des hommes, grâce à leur détermination, à leur courage. Alors, l'espoir surgit de la désespérance.

Cela vaut pour nous, mais aussi pour le pays tout entier. Suite au sacrifice d'un petit vendeur opprimé, la manifestation pacifique est devenue une révolte et celle-ci s'est transformée

en révolution. Ben Ali, qui a rapidement oublié ses promesses, vient de décréter l'état d'urgence sur l'ensemble du territoire tunisien. Il limoge tout le gouvernement et demande à son Premier ministre de former une nouvelle équipe. Dans la foulée, il annonce des élections législatives anticipées, dans six mois. Il donne un blanc-seing à ses sbires pour restaurer l'ordre, à tout prix, et ramène le couvre-feu à 17 heures, or il est 17 h 05.

Nous sommes donc coincés dans ce cul-de-sac, impossible de sortir au grand jour. Les GSM résonnent, vibrent, crépitent. Nous sommes informés, en temps réel, même au fond de notre petit réduit. Privilège du début du IIIe millénaire. Je songe que si les révolutionnaires de 1789 avaient disposé de GSM, l'histoire aurait été tout autre ! Et cela vaut pour nombre d'événements passés. De grandes batailles remportées par les uns l'auraient été par d'autres, qui auraient pu demander des renforts ou être avertis de leur arrivée, alors qu'ils s'apprêtaient à se rendre. De tous les progrès réalisés par l'homme au cours des derniers siècles, les communications et les moyens de transport sont sans doute les plus incroyables.

J'en suis là de mes pensées quand mon esprit revient à la réalité du moment. Nous sommes désormais dans l'œil du cyclone, des hors-la-loi condamnés à aller au bout de leur instinct de survie, en entrant par effraction dans un bien appartenant à autrui et pendant le couvre-feu.

- 8 -

Aussitôt le grillage déposé à terre, des jeunes se précipitent pour accéder à l'abri, en sous-sol. Un homme de grande taille, surgit je ne sais d'où, prend alors les choses en main. Il s'adresse à l'ensemble du groupe formé des candidats réfugiés et nous dit sur un ton aimable, mais ferme :

— D'abord les personnes âgées, s'il vous plaît. Il y a un homme mal en point avec nous.

Karim l'avait mis au courant, visiblement. En effet, l'homme se tourne vers moi et me dit gentiment :

— Je vous en prie, Papy, passez en premier.

J'apprendrai bientôt qu'il s'agit du célèbre chanteur tunisien, Slah Mosbah. Il me tend la main pour m'aider à descendre vers le sous-sol. Je cherche en vain à poser un pied sur un quelconque appui qui me permettrait d'éviter de chuter un mètre et demi plus bas. Voyant mon hésitation, Slah évalue le risque puis se penche pour me donner davantage de confiance en moi et me permettre de toucher le sol sans encombre.

— Doucement, Ya Hadj, conseille-t-il en m'aidant à descendre au sous-sol, ne lâche surtout pas ma main tant que ton pied droit n'aura pas trouvé un nouvel appui, en bas.

« Papy », « Ya Hadj », « les personnes âgées d'abord… », ces dénominations, bien que respectueuses à mon égard, me frappent de plein fouet et me font découvrir ma nouvelle condition humaine. Un Papy livré aux décisions d'autrui, puisqu'un autre décide pour moi.

« Papy, Ya Hadj, les personnes âgées d'abord… ». Ces mots tournent et retournent dans ma tête. Le poids des années s'est brutalement posé sur mes épaules. Un vieil homme, c'est ainsi que l'on me perçoit maintenant. Mon ressenti est tout autre, même si je sais que je n'ai plus 20 ans et que mon cœur donne des signes de fatigue. Grand frère, senior… soit, mais « Papy », c'est comme une gifle. Mon prénom, Khémaïs, ou mon surnom, « Kim » pour la famille et les intimes, appartiennent visiblement à un passé révolu. À une époque où j'étais maître du temps et de mes actes, avec ma plume pour arme redoutable. Dans mon fief, à La Marsa ou à Bruxelles, je décidais de beaucoup de choses : du moment où les escadrilles allemandes pouvaient décoller de leur base pour perpétrer leurs crimes ; de la direction qu'une population affolée devait prendre pour fuir les bombardements ; des personnes que je tenais à sauver, à ma guise… J'étais à la manœuvre dans tout. C'était moi, alors, qui décidais de faire descendre qui je voulais dans une cachette. C'était moi, et pas un autre, qui prenait la main des aînés pour les aider à disposer d'un appui avant de leur désigner un abri de fortune. C'était moi qui avais l'habitude de juger quand il était nécessaire de mettre en sécurité ceux que je voulais soustraire au danger ou tout simplement faire sortir de scène, pour conclure un paragraphe ou un chapitre suffisamment traité.

C'était moi qui pouvais intervenir, à tout moment, pour modifier le destin de ceux que je voulais couvrir de gloire ou envoyer dans l'abîme. J'étais aussi maître des scénarios. Quelle que soit la scène et quel que soit le moment, mon pouvoir

était sans limites. Aussi, lorsque j'étais lancé dans mes récits et que des armées entières étaient déjà en mouvement, que des généraux avaient arrêté leur plan de bataille ou que la Luftwaffe avait préparé ses missions de bombardements, je pouvais encore intervenir, à tout moment, pour modifier ou briser leur élan. J'avais toujours la haute main sur tout ce qui existe, bouge ou respire.

Même en plein mois de juin 1940, in extremis, je pouvais déclencher de quelques traits de plume un orage d'été subit et contraindre les escadrilles de Stukas allemands à rebrousser chemin avant qu'elles n'aient pu larguer leurs bombes meurtrières. J'étais en mesure d'annuler l'attaque des blindés du général Guderian, lancés à toute allure vers les Ardennes françaises pour contourner la ligne Maginot. Il me suffisait de provoquer un malaise chez n'importe quel commandant militaire ou politique avant qu'il ne prononce son ultime ordre d'attaque, pour rester maître du temps. Un petit grain de sable était toujours à ma portée pour être placé là où je le voulais et quand je le décidais, même après avoir ficelé mon synopsis dans les moindres détails.

Je pouvais… Je pouvais… Je pouvais…

***

Mais maintenant, que suis-je devenu ? un vieil homme déboussolé ? un prisonnier en sursis ? un insurgé pris dans un guet-apens ? un fugitif aux abois ? Mon Dieu, qu'est-ce qui m'est arrivé ? Que s'est-il passé pour que ma place confortable, dans un fauteuil à La Marsa, au milieu du chant d'oiseaux, ait été échangée contre le sol en béton d'une cave humide et délabrée, au milieu des pleurs et des angoisses ? Comment ai-je pu perdre tout ce pouvoir, en quelques heures ? Au profit de qui ? Quel est cet usurpateur qui écrit désormais mon histoire selon une distribution dans laquelle j'ignore mon propre rôle ?

Et quelle sortie de scène me prépare-t-il, dans ce théâtre de tragédie ?

En cet instant, des centaines de milliers de compatriotes se demandent pourquoi les dirigeants de ce pays tiennent tant au pouvoir, malgré le prix fort à payer. Des centaines de millions d'hommes, de par le monde, se posent la même question, sur leurs pays respectifs et aimeraient comprendre les causes des guerres et des faits marquants de l'histoire de l'humanité. Le Papy qui s'apprête à descendre dans sa cachette forcée a peut-être une partie de réponse à cette éternelle question…

« Doucement, Papy », « Ya Hadj, ne lâche surtout pas ma main tant que ton pied n'aura pas trouvé un support quelconque ».

Ces propos me semblent résonner entre les murs alors qu'ils ne rebondissent que dans mon crâne… Mon pied droit tâte toujours le vide à la recherche d'un point d'appui, pendant que Slah me tient fermement la main pour m'aider à garder l'équilibre. Lorsque nos regards se croisent, son visage sympathique, son amabilité et sa forte carrure me rassurent instantanément sur sa capacité à assurer mon atterrissage dans de bonnes conditions.

À peine ai-je posé le pied à terre que je tends déjà la main au suivant pour l'aider à descendre en douceur, à son tour. Je le quitte aussitôt après, afin qu'il assure la relève pour le suivant. Nous nous engouffrons ainsi, un à un, comme des voleurs, pour commettre l'acte le plus grave qui soit, en entrant par effraction dans une propriété privée, en face même d'un ministère représentant le dernier pilier d'un régime en péril. Nous sommes en pleine insurrection populaire, sous couvre-feu, quelques instants seulement après l'instauration de l'état d'urgence. Désormais, il est légal de tirer à vue, sans sommation, sur les pillards. Je visualise déjà les caciques du régime,

qui se frottent les mains et se réjouissent d'avoir les coudées franches pour « parler » aux opposants de-Ben Ali, pris dans le piège comme nous, le seul langage qu'ils comprennent : celui de « la balle au canon ».

Au moment de descendre dans l'abri, après un rapide coup d'œil pour évaluer la hauteur à sauter, certains jeunes déclinent l'aide de Slah, ne voulant pas être pris pour des « Papys », par fierté sans doute. Vu d'en bas il est vrai que cela est facile et je vois que la plupart le font aisément. Cependant, l'un d'entre eux, moins agile ou par simple précipitation, rate son saut et chute sur le sol. J'entends son cri dans mon dos. Je me retourne et je le vois se relever aussitôt, en boitant un peu. Il me dit alors, pour me tranquilliser :

— Il n'y a rien de grave, Papy, j'ai raté mon atterrissage, un point c'est tout.

Un autre jeune, qui semble bien le connaître, lui dit en souriant :

— Tu as voulu jouer à Tarzan, tu vois le résultat !

***

Cette fois, nous ne sommes même plus dans la gueule du loup, nous sommes carrément dans le couloir de l'enfer. Les chaudrons sont en pleine ébullition sur l'avenue Habib-Bourguiba, en cette fin d'après-midi du désormais historique 14 janvier 2011. Avec nos compagnons d'infortune, Karim et moi formons en cet instant un groupe cible pour les partisans de la ligne dure du régime, un régime défié jusque sous les fenêtres de sa forteresse. Heureusement, nous l'ignorons pour le moment, et nous ne le saurons que trop tard pour faire marche arrière. Pour l'heure, le reste du groupe continue à descendre doucement, en file indienne, dans l'ordre et le silence, ce qui contraste avec le vacarme qui règne à l'extérieur. Chacun effectue ses premiers pas dans cette fuite en avant que

nous impose notre instinct de survie. Impatients de savoir ce que le destin nous réserve, nous allons bientôt côtoyer la mort de plus près, car le pire est encore à venir.

Une fois tous à l'abri, je demande que l'on remette le grillage en place. Une grille déposée à même le sol révélerait trop visiblement notre présence. Nous désignons les personnes qui nous semblent physiquement capables d'assumer cette tâche délicate. Je surveille la manœuvre avec confiance. Hélas, malgré la bonne volonté des jeunes gens, il s'avère très vite impossible de soulever les trois cents kilos de métal. Pourtant, j'ai vu avec espoir cette masse de fer monter presque à la bonne hauteur, mais les derniers centimètres exigeaient davantage de force et le courage n'a pas suffi, tant la tâche était surhumaine. Nous finissons par abandonner le projet, il ne faut pas traîner en ce lieu. N'importe quelle patrouille verrait désormais qu'il y a eu effraction et destruction de matériel, et nous pourrions être pêchés comme des sardines.

Résignés, nous regagnons nos places à l'intérieur et commençons à nous organiser. Un jeune s'adresse à moi pour me prier de prendre la direction du groupe :

— Monsieur, vous êtes le plus âgé d'entre nous. Vous serez obéi et respecté. S'il vous plaît, acceptez cette charge. Sans un minimum d'ordre et de discipline, nous sommes perdus. S'il vous plaît…

Je veux bien, mais comment faire ? Les jeunes sont déjà dispersés partout, dans les bureaux, dans les couloirs et je vois même deux adultes qui tentent de remonter à la surface. Instinctivement, je me précipite d'abord vers ces deux-là, je m'interpose entre eux et la fenêtre et les empêche, physiquement, de sortir.

— Pourquoi ? me demande l'un d'entre eux. Personne n'a le droit de m'interdire de partir !

— Moi, si ! lui dis-je, avec une voix qui se voulait forte et puissante, et c'est un ordre !

Mon cri, volontairement fort, l'a visiblement impressionné. De mes lectures sur l'épopée napoléonienne, j'ai retenu que pour être obéi, un ordre ne doit pas être prononcé avec force, ni même crié, mais littéralement « gueulé », en lui donnant une intonation qui ne laisse guère d'espace à la discussion et encore moins à la contestation. Dans ce local fermé, la résonance de ma voix est quintuplée et les vibrations lui ont donné une ampleur démesurée. Un grand silence s'ensuit et des jeunes accourent de partout pour voir ce qu'il se passe. Très vite, un attroupement se forme autour de nous, et un homme vêtu d'un pantalon gris et d'un sweat bleu à capuche, au regard intelligent, vient à ma rescousse. De petite taille, il se hisse souplement sur une chaise pour prendre un peu de hauteur et s'adresse aux deux candidats à la sortie, en même temps qu'aux autres personnes qui nous entourent :

— Ici, nous sommes tous dans la même galère. Si vous partez, vous allez révéler notre présence aux BOP et ils viendront nous arrêter. Pire, ils pourraient lancer des bombes lacrymogènes à l'intérieur de notre cachette. Le bon sens nous commande de rester tous ensemble dans cet abri. Notre sort est lié, que vous le vouliez ou non.

Pendant qu'en parallèle je raisonne les deux hommes prêts à sortir, un autre jeune, à la forte carrure, aux cheveux noirs et au teint clair, s'approche de nous et me demande d'une voix insistante et assurée :

— Papy, as-tu besoin d'aide ?

— Oui, lui dis-je. Comment t'appelles-tu ?

— Mobtagha.

— Mobtagha, place-toi devant cette fenêtre et empêche quiconque de sortir. Il y va de notre sécurité à tous.

À peine ai-je tourné les talons qu'une jeune fille vient me chuchoter à l'oreille qu'un autre jeune est en train d'utiliser un ordinateur, comme si c'était le sien. Je cours derrière elle et dès mon entrée dans la pièce, je trouve un homme au comportement fébrile, assis derrière un bureau et effectivement occupé à rédiger un texte. Appelons-le Sofiane. Son visage osseux, ses yeux cernés et son teint pâle ne l'avantagent guère dans cet affrontement. Il panique en nous voyant arriver. Mon regard cherche instantanément le câble électrique et remonte jusqu'à la prise. Une fois repérée, je la débranche brusquement, sans aucune hésitation.

— Monsieur, monsieur ! me dit un autre jeune portant un jean bleu et un tee-shirt blanc, et qui observait la scène de près. Nous allons tous être pris pour des pilleurs, au regard de la loi !

— Absolument ! confirme un autre intervenant, nous le sommes déjà, à moitié, en squattant cette propriété privée.

Monsieur Froussard me souffle aussitôt à l'oreille :

« Oui, pilleurs agissant pendant le couvre-feu, dans un pays en état d'urgence et surtout en toute connaissance de cause. Vu ton âge tu n'auras pas droit aux circonstances atténuantes, cela se paie en années de prison et non en mois, c'est moi qui te le dis ! »

Un grand gaillard arrive alors en courant et m'annonce à voix haute :

— Il y a des traîtres parmi nous ! Une des deux personnes que vous avez empêchées de sortir tout à l'heure est entrée dans les toilettes et s'y est enfermée.

— Quel est le problème, au juste ? Il a peut-être eu un besoin naturel à satisfaire ?

— Le problème, c'est qu'il y est depuis un quart d'heure, avec un téléphone portable, et qu'on l'a clairement entendu

indiquer à son correspondant l'itinéraire pour parvenir à notre position. On l'a vu aussi allumer et éteindre la lampe du couloir, tout à l'heure, sans doute pour signaler notre présence à ceux qui tuent nos frères dehors. On va lui faire la peau à ce fumier !

L'accusation est grave. La menace aussi. Il faut que j'essaie de calmer un peu le jeu. Avant même que j'aie eu le temps de réagir, un jeune bondit de sa place et court vers les toilettes. Je me précipite à sa poursuite pour éviter que les choses ne dégénèrent, en priant Karim de prendre ma place pour interdire l'usage des ordinateurs. Je demande aussi, à haute voix, d'éteindre immédiatement toutes les lumières si on ne veut pas dormir en prison, et que les vrais patriotes, qui s'époumonaient tout à l'heure pour la liberté, viennent m'aider à protéger la nôtre « maintenant ».

— Attendez-moi, je vous accompagne ! me lance le jeune en jean bleu.

Puis il ajoute à voix basse :

— Il suffit d'un seul traître parmi nous et… adieu notre liberté pour plusieurs années !

— Il faut agir vite, Papy ! ajoute un autre garçon au look d'étudiant. S'il vous plaît, soyez ferme et vous trouverez beaucoup d'entre nous pour vous soutenir.

Sur ces entrefaites, nous arrivons en face des toilettes. Une dame, visiblement impatiente, se trouve debout devant la porte. Elle nous explique qu'elle attend depuis plusieurs minutes et que, malgré son insistance, celui qui est à l'intérieur refuse de sortir et essaie visiblement d'avoir une connexion avec l'extérieur.

— Comment le savez-vous ?

— Il n'arrête pas de crier « Allô, allô ! Écoutez plutôt !

Après avoir eu confirmation de ses accusations, je frappe fort sur la porte et menace de l'enfoncer s'il n'ouvre pas immédiatement.

— Confisquez-lui son portable et vérifiez les derniers numéros qu'il vient d'appeler, suggère une voix derrière moi.

À l'air de l'homme au regard fuyant qui ouvre la porte, je me rends compte qu'il n'est pas vraiment à l'aise. Il est même plutôt dans ses petits souliers. Jeune, de taille moyenne, les yeux injectés de sang, il donne l'impression d'avoir été pris en flagrant délit de trahison.

— Mettons-le aux arrêts ! propose un homme à la voix rauque, mais forte et puissante, et qui semble sortir tout droit du service militaire.

— Du calme, monsieur ! du calme ! lui dis-je, en cherchant à gagner du temps pour mieux réfléchir.

L'homme qui vient d'intervenir, appelons-le Brahim, est un adulte, il a un visage angulaire et imberbe. On dirait qu'il a été bâti dans le roc. Il est de grande taille, très musclé, la boule à zéro. Ses épaules larges, ses grandes et fortes mains lui donnent de l'assurance. Je reconnais tout de suite en lui le grand chauve qui était à la tête de notre groupe de fuyards et grâce auquel nous avions échappé au pire, lors de notre course folle à la recherche d'un abri.

Il m'inspire confiance, malgré une froideur visible dans l'expression et un regard impénétrable. Je l'observe discrètement pour essayer de mémoriser les traits de son visage et pouvoir m'en souvenir plus tard. D'un regard je lui exprime ma sympathie. Des ondes positives circulent entre nous. Il pourrait nous être utile.

J'apprécie beaucoup ce genre de personnes, qui se portent constamment solidaires de ceux qui sont en difficulté. On aimerait bien les rencontrer en ville, ou à la campagne, lorsqu'une

panne de voiture ou un problème vous surprend et que vous êtes désemparé, hésitant à demander de l'aide. Leur spontanéité et leur désintéressement tombent toujours à point.

Pour l'heure, il me faut éviter que cette accusation de traîtrise, lancée avec imprudence, ne se transforme en un défoulement contre un homme cristallisant sur sa personne tous les méfaits du régime. De tels propos, assénés dans une situation pareille, entre jeunes survoltés dont l'amour-propre est à fleur de peau, équivalent à un appel au lynchage.

Une réflexion aussi blessante que celle-là a surtout le pouvoir de briser l'image qu'un homme a de lui-même et pourrait lui faire perdre son estime de soi. Sa réaction risque d'être violente s'il a le sentiment d'avoir été méprisé. Je ne dispose que de quelques instants pour désamorcer cette grenade déjà dégoupillée. La nervosité des uns et la rancœur des autres pourraient s'additionner, et provoquer une escalade dangereuse et difficile à gérer dans notre situation.

Maintenu fermement par au moins quatre autres jeunes, le malheureux tient jalousement son portable dans la poche de son veston. Il refuse de se laisser déposséder de son téléphone, lequel pourrait être inspecté par ces accusateurs et leur servir de preuve de sa traîtrise. Il faut sur-le-champ le réhabiliter vis-à-vis du groupe, et surtout vis-à-vis de lui-même, afin de nous prémunir contre d'éventuelles réactions impulsives. L'histoire suivante me vient à l'esprit, comme pour m'aider à m'en sortir…

Un jour un ancien étudiant, devenu adulte, croise dans un jardin public un vieil homme en qui il reconnaît son ancien professeur.

— Est-ce que vous vous souvenez de moi ? lui demande-t-il, j'étais votre élève il y a plus de trente ans. Je m'appelle Untel.

— Non, lui répond le vieil homme. À mon âge on se souvient de moins en moins des noms et des dates.

— C'est pourtant grâce à vous que je suis, à mon tour, devenu enseignant ! reprend l'ancien étudiant, et je vais vous expliquer la raison de mon choix. Autrefois, un de mes camarades s'est plaint à vous qu'on venait de lui voler sa montre en classe. Vous avez demandé qu'on la lui rende. Comme personne n'avait réagi, vous avez fermé la porte de la pièce et vous nous avez ordonné de fermer les yeux pour vérifier nos poches. Vous avez trouvé la montre dans la mienne, mais vous avez pourtant continué à fouiller les autres avant de la rendre à son propriétaire. Vous ne m'avez pas dénoncé, ni même réprimandé. Ce jour-là vous avez sauvé ma dignité et fait de moi un futur pédagogue. Vous vous souvenez de moi à présent ?

De cet incident je me souviens très bien, mais pas de vous, parce que moi aussi j'avais fermé les yeux pour ne pas altérer mon jugement sur mes étudiants.

***

Des voix s'élèvent déjà pour demander de vérifier les derniers numéros appelés. Le fait qu'il se défende comme un lion ne laisse aucun doute sur l'identité de ses correspondants. Ce portable représente pour lui une sorte d'assurance-vie et nous sommes au moins deux à le savoir, lui et moi. Il me faut jouer serré. Avant d'intervenir, je fais un clin d'œil à Brahim pour le « neutraliser », il comprend tout de suite l'objectif de ce discret message. Une complicité instantanée vient de naître entre nous, et ces clins d'œil deviendront par la ensuite un de nos moyens de communication.

Rassuré de ce côté, je prends la parole en choisissant un ton de voix qui se veut paternel, calme, mais ferme :

— Nous sommes tous ici, contraints et forcés, pour éviter d'être blessés ou d'aller croupir en prison, non pour

transformer cet abri en maison d'arrêt et nous entredéchirer. Tout à l'heure, sur l'avenue Bourguiba, on criait tous ensemble pour réclamer la liberté et la justice. Maintenant, alors que nous sommes privés de nos mouvements, la première chose qui vous semble urgente est d'entraver la liberté d'un des nôtres, sur une suspicion ? Il n'y a même pas une heure nous subissions la violence de la police et maintenant nous allons nous-mêmes devenir des policiers inquisiteurs ? Même si les apparences ne plaident pas en sa faveur, nous savons tous que bien des d'innocents ont été condamnés sur un simple soupçon ! Qui sommes-nous pour le juger ? Eh bien, je vais vous dire ce que je pense, moi, de ce compatriote.

L'homme en question est blême, il tremble presque, mais il reprend visiblement confiance en lui et paraît un peu rassuré sur son sort immédiat. Il continue cependant à maintenir fermement son portable dans sa poche et semble plus que jamais décidé à ne pas s'en dessaisir, et encore moins à permettre une inspection des numéros composés.

— C'est un traître ! crie une voix.
— C'est un salaud ! assène une autre.

Des regards appuyés se tournent vers Brahim, lequel avait demandé de le mettre aux arrêts, comme pour chercher son soutien ou l'inciter à intervenir. Mais Brahim reste silencieux et attentif à mes propos. Il demeure sans aucune réaction, affichant une discipline exemplaire. Mon clin d'œil a rempli son objectif. Sans me laisser désarçonner par les cris, je poursuis en poussant le bouchon un peu plus loin :

— Cet homme n'est pas un traître et je vais vous expliquer ce que c'est, un traître !

Un silence complet s'installe dans la pièce et d'autres jeunes rejoignent notre attroupement. Brahim me regarde droit dans les yeux, d'une façon qui me semble impatiente.

— Un traître est celui qui trahit son pays au profit d'un pays étranger. Mais un homme qui travaille dans un service de sécurité, dans son propre pays, et qui a pour mission d'informer ses supérieurs des mouvements de masses, surtout un jour comme aujourd'hui, c'est un fonctionnaire qui fait correctement son travail. Mais comme nous contestons ce régime, nous devons nous considérer, tous, comme les victimes de ce système. Lui aussi. Or, jusqu'ici rien ne nous prouve qu'il est membre des forces de l'ordre. Quant à aller fouiller dans son portable, c'est de l'inquisition gratuite. Cependant, pour calmer les esprits, on va seulement lui retirer sa batterie.

Le visage de Brahim reprend alors des couleurs et il m'envoie un clin d'œil d'approbation, ce qui remet les pendules à l'heure à son égard. Je me dirige vers l'homme en question, le prends par l'épaule, le libérant ainsi de son escorte, et lui demande de m'accompagner dans un coin, loin du regard des curieux. À l'écart de tous, ce jeune semble retrouver sa dignité, rudement éprouvée, mais il reste inquiet sur mes intentions et continue à protéger son portable.

Je m'adresse à lui, comme un père qui voudrait raisonner un fils :

— Comment désires-tu que je t'appelle, jeune homme ? Et je te précise que tu n'es pas obligé de me donner ton vrai prénom, c'est juste pour pouvoir communiquer avec toi !

— Slim.

— Je voudrais que tu saches, Slim, que je crois à tout ce que je viens de dire. Je sais personnellement ce que signifient le mot « patriote » et le mot « traître », et les usages qu'on en fait à tort et à travers depuis plus de cinquante ans ; que ce soit sous le protectorat français ou après l'indépendance ; que ce soit sous le régime beylical ou après la proclamation de la République ; que ce soit au temps de Bourguiba ou après lui. Ici, nous sommes tous tunisiens et patriotes, chacun à notre

façon. Tu es un compatriote, comme nous tous, et tu aimes ton pays puisque tu le sers peut-être de la manière que tu as jugée la plus utile pour lui. Je te demande seulement de te mettre en congé de portable pendant toute la durée de notre présence ici. Tu peux donc garder ton téléphone, nous allons juste enlever la batterie.

Puis, sans lui laisser le temps de négocier ma demande, j'ajoute :

— Retire-la toi-même et remets-la à Brahim, s'il te plaît. Tu es libre de tes mouvements.

Slim hésite, puis, comme si quelqu'un derrière moi lui a donné un feu vert, sort son portable de sa poche, sans crainte, exécute la manœuvre et confie sa batterie aux mains impatientes de Brahim. La face est sauvée pour tout le monde. La susceptibilité est un élément à prendre en considération, ici peut-être plus qu'ailleurs.

Le jeune homme repère un coin et va ensuite s'accroupir par terre. Une seule personne le rejoint et s'assoit à ses côtés. Machinalement, je tourne la tête dans sa direction pour mieux me souvenir de son visage. Le jeune homme porte une casquette rouge, c'est le seul signe distinctif que je réussis à capter sans attirer son regard. Il est peut-être celui qui était aux côtés de Brahim à la tête du groupe pendant notre fuite désordonnée, à moins que ce soit un autre ?

En principe, personne ne voudrait être vu aux côtés d'un « traître », aussi le fait que quelqu'un bondisse pour aller lui tenir compagnie retient mon attention, presque par réflexe, et ma mémoire l'enregistre.

Sans nous concerter, nous nous sommes répandus dans les deux grandes pièces, une devant et une autre derrière. Ces deux pièces disposent de fenêtres. Les volets sont baissés, mais il reste quelques centimètres pour suivre les événements se

déroulant à l'extérieur. La pièce de l'arrière nous offre plus d'espace et surtout elle nous permet d'avoir un poste d'observation pour surveiller ce qu'il se passe du côté de la banque centrale. On voit d'ailleurs la police charger des manifestants à la matraque, après les avoir isolés de leur groupe pour les faire monter dans les paniers à salade. La vue du sang sur les visages et les scènes de grande violence conduisent Brahim à nous proposer un autre local, plus discret. Mais des voix s'élèvent pour réclamer, au contraire, le droit de sortir pour prêter main-forte aux autres manifestants.

— Vous avez vu avec quelle brutalité sont frappés nos camarades ! Vous savez pourquoi, parce qu'ils sont seuls, isolés. Si on était à leurs côtés, on rétablirait au moins l'équilibre !

Les coups de matraque, de plus en plus violents, ramènent le calme parmi nous et permettent à la raison de l'emporter. Nous quittons tous cette pièce pour le local proposé par Brahim. Ce nouveau refuge, situé un peu plus en contrebas par rapport au niveau de la chaussée ne nous laisse qu'une vue limitée, réduite à une dizaine de centimètres, au maximum. L'avantage sur le plan psychologique et sécuritaire est certain, car personne ne pourra soupçonner notre présence. L'inconvénient c'est que nous ne verrons de l'extérieur que les bottines des policiers… Nous avons décidé de privilégier notre sécurité, sur les conseils avisés de Brahim.

Avec l'aide de quatre volontaires, Karim, Slah, Brahim et Mobtagha, je parviens tant bien que mal à maintenir une certaine discipline dans le groupe. Je prends conscience tout de même que Karim et moi risquons d'être confondus avec des pilleurs, notre position risque de devenir indéfendable. Je fais signe à mon fils de me rejoindre dans un couloir. Seul avec lui, je sors rapidement mon portable. Attentif à mon geste, Karim me demande qui je vais appeler :

— D'abord Moune, pour la mettre au courant de notre situation.

Aussitôt en ligne, elle nous demande si on a reçu ses nombreux messages, qui réclamaient de nos nouvelles. Elle nous dit qu'elle est morte d'inquiétude ; que nous n'avons pas tenu compte de ses conseils et que nous nous sommes entêtés à partir. Des reproches largement justifiés par la tournure des événements. Par conséquent je la laisse se défouler un peu, puis je parviens à lui dire que je comprends sa colère, mais que je dois être attentif à la charge de la batterie de mon portable puisque je n'ai pas de câble. C'est d'ailleurs pour cette raison, lui dis-je, que Karim et moi avions éteint nos téléphones dès que nous sommes descendus dans ce trou à rats, dans le seul but d'économiser l'énergie.

Je donne à Moune le maximum de détails, en style télégraphique et lui demande d'informer l'ambassade de Belgique de notre situation. Je lui dis de ne pas oublier de préciser que nous étions les invités du gouvernement tunisien, par le biais de son ministre de la Culture, pour participer aux Journées musicales de Carthage. Je lui suggère de justifier notre présence sur l'avenue Bourguiba par l'obligation de nous rendre à Tunis pour confirmer notre retour auprès de la compagnie d'aviation, il faudra expliquer que nous avons été pris de court, dépassés par la tournure des événements. Leur dire aussi que je suis privé des médicaments qui me sont indispensables et qu'il y a lieu de prévoir leur acheminement si, par malheur, nous sommes arrêtés.

Je l'embrasse et lui passe Karim, puis on raccroche. Juste après avoir terminé ma conversation, j'hésite à former un nouveau numéro.

— Qui penses-tu appeler maintenant, papa ?

— Daniel Soil, le délégué de Wallonie-Bruxelles à Tunis. Nous allons lui demander conseil. Il est, pour le moment, une des rares personnes joignables qui puisse avoir un raisonnement rationnel sur la situation.

Puis, sur un ton ferme et décidé :

— Nous devons sans délai nous extirper de ce piège, Karim. Cet endroit est un baril de poudre, lui dis-je.

Et je ne croyais pas si bien dire en le qualifiant ainsi…

— Je suis de ton avis, Papa. Appelons Daniel.

Je réfléchis pourtant un moment avant de composer le numéro. Daniel est un diplomate belge qui a la fonction de chef de délégation. Est-ce qu'il décrochera son portable dans de telles circonstances ? Il s'agit d'événements sanglants, susceptibles de déstabiliser un régime ami de l'occident et rempart contre l'islamisme. De plus, on ne distingue guère de leadership derrière ce mouvement populaire, qui semble spontané. Toutes les chancelleries étrangères craignent, par-dessus tout, les contestations de masses non encadrées. Elles doivent se demander qui est derrière tout cela. Quel courant politique tire les ficelles et pour le compte de qui ou, du moins, avec le soutien de quelle puissance étrangère ? En politique, tout le monde a peur du vide, de l'inconnu. Les diplomates accrédités, à Tunis, doivent être à cette heure en pleine incertitude quant à la suite de l'insurrection. Livrés à leur propre analyse, ils doivent se poser la question centrale sur le régime de Ben Ali : tiendra-t-il face à ce tremblement de terre ? Les lignes téléphoniques des ambassades doivent être saturées… et surveillées, à cet instant. Ces institutions ont d'autres priorités, telles que la protection de leurs ressortissants, ou même leur éventuelle évacuation, si la situation devait empirer.

Si j'ajoute à tout cela la susceptibilité de nos dirigeants politiques, je peux logiquement déduire qu'aucun diplomate

ne décrochera son téléphone pour voler au secours de deux Belgo-Tunisiens cachés dans un sous-sol auquel ils ont accédé par effraction.

De surcroît, Daniel n'a aucune obligation de répondre à mon appel. Pour Karim et moi, la situation relève plutôt des attributions du consulat, mais certainement pas de la représentation de l'entité fédérée de Wallonie-Bruxelles en Tunisie. On risque donc de frapper à la mauvaise porte et au mauvais moment.

— Papa, pourquoi tu hésites. Tu réfléchis trop.

— Je ne veux pas le mettre dans l'embarras. Il y a des usages à respecter et je les connais par cœur pour avoir travaillé dans une ambassade pendant six ans. Je suis en train de les évaluer pour ne pas aggraver notre situation.

— Papa, derrière le diplomate il y a l'homme, n'oublie pas.

Daniel est un diplomate, certes, mais aussi un homme de lettres. Le monde de la culture et des arts lui est très familier. Notre première rencontre avec lui, au siège de sa délégation, à Tunis, nous a laissés une très bonne et sympathique impression. Nous nous sommes très vite liés d'amitié et avons échangé nos numéros de portables puis, des visites familiales à la résidence ou chez nous, à La Marsa. C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de son épouse Françoise Lalande, écrivaine belge bien connue dans le monde de la littérature francophone. Parcourant un jour la longue liste de ses œuvres, sur internet, j'ai eu l'idée de lui confectionner un poème inspiré par les titres de ses livres et la rime des deux dernières syllabes de son nom. Elle était ravie et amusée de cette initiative. L'atmosphère de nos rencontres s'en est trouvée imprégnée. Depuis, nous nous tutoyons comme de vieux amis.

Pourquoi ne pas tenter cette chance ? Une bouteille à la mer, comme on dit ?

Je compose donc le numéro de Daniel, en priant le Seigneur pour qu'il décroche. En mon for intérieur, je me demande ce que je ferais, moi, dans un moment pareil. En ces temps de révolte, maintenir le contact avec un citoyen tunisien pourrait lui être reproché. À sa place, est-ce que je courrais le risque d'un incident diplomatique ? En tout cas, je suis décidé à lui dire toute la vérité, sans rien lui cacher. La première chose à lui confier c'est notre entrée par effraction dans le bâtiment que nous occupons.

Winston Churchill professait : « Quand on a un fossé à franchir, il vaut mieux le faire en une seule fois ».

J'entends maintenant la sonnerie de son portable à l'autre bout de la ligne. Décrochera ? Ne décrochera pas ? Les secondes s'écoulent et deviennent longues, pour moi qui appelle. En revanche, lui doit ignorer l'état d'esprit dans lequel nous sommes, Karim et moi.

C'est dans l'épreuve qu'on reconnaît les hommes de courage et Daniel est de cette trempe. Il décroche immédiatement son portable et abrège ainsi notre angoisse. Il écoute attentivement les indications que je lui donne sur notre position. Il prête une oreille bienveillante au compte rendu que je lui fais de la manifestation et de l'intensité des tirs qui nous ont conduits à entrer par effraction dans ce bâtiment. Je lui parle aussi de la présence de blessés parmi nous. Il en prend note, puis répond calmement point par point à toutes mes interrogations. Il nous fait ensuite une description précise de ce qu'il se passe en surface, avec une extrême neutralité. Ensemble, nous envisageons toutes les solutions possibles pour nous sortir de ce guêpier. Il nous apprend enfin que les autorités diffusent, en ce moment même, un appel aux manifestants surpris par la tournure des événements, leur enjoignant de ne plus se déplacer que deux par deux. Tout attroupement sera considéré comme un acte hostile et traité comme tel. Il me

laisse enfin maître de mes décisions et me prodigue les conseils généraux de prudence et de patience.

Karim me demande de lui passer mon portable pour parler directement à Daniel. Dans le même geste, il me tend le sien qui vient tout juste de sonner. C'est un nouveau message de Moune. Elle écrit : « Vous êtes seuls ? Y a-t-il encore des tirs dehors ? Sinon, sortir prudemment les mains en l'air. Je ne sais plus quoi vous dire mais soyez prudents ».

Je lui réponds par SMS, en lui demandant d'établir un contact permanent avec Daniel, via Facebook, afin de nous permettre de faire circuler les informations plus vite, pour éviter les doublons, réduire l'usure des batteries et mieux gérer le stress lié au drame que nous vivons.

À peine Karim a-t-il terminé sa conversation avec Daniel qu'on entend l'arrivée d'un nouveau message, cette fois, sur mon portable. C'est toujours Moune, qui ne parvient plus à me parler de vive voix. Elle se rabat donc sur les SMS pour communiquer avec nous : « Ne pas bouger, restez là où vous êtes. On voit à la télé les policiers qui courent derrière les manifestants. Soyez calmes et silencieux. Bisous ».

Karim et moi lisons ensemble ces lignes quand un troisième message tombe sur mon portable, émanant cette fois de Daniel : « Restez à l'abri le plus tard possible pour ne pas être confrontés à des policiers trop nerveux ».

Puis, coup sur coup, trois autres messages, plus ou moins contradictoires, de Moune :

« Il faut évacuer les lieux à la tombée de la nuit, je crois. Non ? Mettez vos portables sur silencieux. Tout le monde est encore avec vous ? N'oubliez pas de sortir deux par deux, sans courir, les mains en l'air ou sur la tête. C'est l'état d'urgence. Je répète : sans courir. Bisous ».

Ma sœur Latifa m'a envoyé un texto me demandant : « Quoi de neuf ? » Je décide de parcourir tous les messages et de faire un tri, pour ne réagir qu'une seule fois à chacun des correspondants, afin d'économiser ma batterie. Jamila, ma sœur aînée, m'a appelé à plusieurs reprises, mais j'étais trop occupé pour lui répondre. Je constate qu'elle m'a aussi envoyé plusieurs messages. D'autres viennent d'amis, en Belgique et en France. Je décide de ne réagir qu'à l'essentiel. Ils comprendront que l'heure n'est pas à la tenue de mon courrier.

À cette occasion j'apprends aussi qu'en Tunisie, les utilisateurs de téléphones peuvent transférer leurs unités, de portable à portable. Celui qui possède davantage de crédit peut en partager une partie avec le correspondant de son choix. Toujours est-il que plusieurs des jeunes bloqués dans cet abri obtiennent des unités de la part de leurs amis ou de leurs parents, ce qui leur permet de continuer à donner de leurs nouvelles. Ainsi, tout le monde reste connecté et échange les messages.

Nous ne sommes pas les seuls à recevoir des textos ou à en envoyer. La plupart des portables n'arrêtent pas de sonner ou de crépiter. Je pense qu'à ce rythme-là nous allons épuiser nos batteries. Je demande à Mobtagha de faire passer à tout le monde la consigne d'utiliser judicieusement cette énergie. On en aura besoin si on doit rester là jusqu'à 5 heures du matin, à la levée du couvre-feu. Je demande à Karim d'adresser des messages de détresse à des personnes sûres, parmi ses amis à Bruxelles et à Paris, et de les prier, surtout, de relayer auprès du plus grand nombre l'annonce de notre situation désespérée. Leur dire aussi que nous sommes vingt-sept personnes, au total, coincées dans un bâtiment du centre-ville. Je fais immédiatement de même auprès de mes amis et collègues, en Belgique. Aussitôt, je reçois de MM. Hantout et Zakaria l'assurance que tout a déjà été fait. Ils ajoutent que le monde entier nous regarde avec admiration. Un autre message, non

signé, mais émanant d'un troisième collègue informé de notre situation par les deux premiers, nous dit : « Persévérez, tenez bon, vous êtes déjà les héros d'un peuple qui vient d'entrer dans l'Histoire par la grande porte ».

Je songe un instant à prévenir mes trois autres enfants, Hédi à Lausanne, Walid et Sonia à Bruxelles, pour qu'ils fassent le maximum de leur côté et rameutent toutes les associations de défense des droits de l'homme, ainsi qu'Amnesty International et tout ce que l'Europe compte de défenseurs de la liberté. Mais je me ravise et remets cela à plus tard, car je ne veux pas les inquiéter pour le moment. Je n'ai même pas le temps de me réjouir d'avoir des amis sur qui compter à l'étranger qu'on m'annonce que le blessé qui a des difficultés respiratoires crache maintenant du sang et semble être arrivé au stade des râles. On me demande, en tant qu'aîné, de venir le réconforter en lui récitant une prière de circonstance.

— Si vous n'en connaissez aucune, quelques versets du Coran suffiront, me propose le messager.

— Pardon ? lui dis-je. Vous avez perdu la raison ! Vous voulez l'achever ?

Je cours vers le blessé, mais j'éprouve des difficultés à le repérer dans le noir. Une dizaine de jeunes sont attroupés autour de lui. Il est allongé sur un matelas de fortune, en plein milieu du couloir. L'un des jeunes, croyant lui remonter le moral, lui dit qu'il va devenir un héros et rejoindre directement le paradis.

— Tu en as de la chance ! lui commente un autre.

Je prends à part le dernier qui a parlé, l'éloigne un peu du souffrant en le sermonnant du regard et, surtout, j'exerce une pression si forte sur son épaule qu'il en a senti la douleur et compris le sens. Je me faufile pour revenir près du mal en

point. Cette fois, je suis décidé à évaluer moi-même, et très sérieusement, la gravité de sa situation. Je lui parle directement :

— Est-ce que tu m'entends ?

— Il ne répond plus, Monsieur, me dit une voix.

Je repose ma question en faisant signe à la personne qui est intervenue de se taire.

— Est-ce que tu m'entends ? Si tu m'entends et que tu ne peux pas répondre, fais-moi un signe de la tête ou serre-moi la main.

Il secoue la tête sans aucune difficulté. De plus, je sens qu'il serre ma main, mais faiblement. Mes deux « assistants » retiennent leur souffle et l'espoir renaît.

— Bravo, jeune homme. Bientôt tu seras évacué dans un hôpital et des médecins prendront soin de toi. Est-ce que tu as mal quelque part ?

Il soulève sa main et l'amène presque au niveau de ses poumons. On comprend tous, aussitôt, que sa respiration saccadée est due à l'inhalation des gaz. Ceux qui l'ont veillé avaient pris cela pour des râles.

Encouragé par ce résultat, j'utilise la lumière de mon portable pour me faire une idée plus précise de son état. Je dirige le faisceau lumineux vers sa tête, son corps, ses mains, ses jambes, ses vêtements. Il n'y a aucune trace de saignement, nulle part. Mon inquiétude à son sujet s'estompe un peu.

— Tu as juste un problème de respiration, tes crachats sont dus à l'inhalation de gaz lacrymogènes. Si tu étais à l'air libre, tu serais déjà sur pied. Ici ce n'est pas l'idéal, mais c'est mieux qu'en surface, où les gaz sont encore trop présents dans l'atmosphère. On va demander à la jeune fille qui te tient compagnie de te ventiler en permanence. Tu vas te sentir mieux.

J'appelle ma nièce, Arwa, médecin généraliste. Elle me donne quelques conseils pour le confort du blessé, rien de plus, car aucun diagnostic ne peut être posé à distance et dans de telles circonstances. Avant de raccrocher, je tente de glaner quelques infos, au passage :

— Vous avez beaucoup de travail pour le moment, je présume ?

— Énormément ! L'hôpital a réquisitionné tout le personnel médical. Il y a beaucoup de blessés et les blocs opératoires fonctionnent à plein régime.

Je prends congé rapidement, pour ne pas la compromettre. J'appelle ensuite ma sœur Jamila, qui continue à m'inonder de ses SMS et qui m'a relancé plusieurs fois sans obtenir de réponse de ma part, et pour cause, j'avais d'autres préoccupations ! Je lui demande si des ambulanciers privés et téméraires pourraient se déplacer pendant le couvre-feu, moyennant une rémunération exceptionnelle, adaptée à l'événement. Elle enregistre ma demande et raccroche aussitôt. Quelques minutes après, elle me répond par SMS que l'ambulancier contacté lui a dit que deux de ses collègues ayant essayé de transporter des cas d'extrême urgence médicale ont été refoulés par des tirs de sommation qui les ont obligés à rebrousser chemin. Tunis, m'écrit-elle, est à feu et à sang et le couvre-feu est tenu d'une main de fer. L'armée quadrille la ville, la garde nationale est sur le qui-vive, en renfort de la police nationale qui sillonne les rues, arme au poing.

Il n'y a donc plus aucun espoir de sauver notre blessé grave, à moins d'implorer la providence divine.

Sur ces entrefaites, Mobtagha vient me dire que quelqu'un qui prétend être claustrophobe demande l'autorisation de sortir du sous-sol. Il promet de rester dans un coin, sans faire le

moindre pas vers l'avenue. Juste quelques minutes pour pouvoir respirer à l'air libre et atténuer sa crise, qui devient grave.

— Place-le à côté d'une fenêtre où il y a un filet d'air qui passe.

— Il y est déjà. En plus, il n'y a qu'une seule fenêtre qui pourrait convenir, les autres ont les volets baissés.

— Appelle-moi Brahim.

— Il est justement à côté du claustrophobe, pour l'empêcher de sortir. Ils ont un très bon contact ensemble.

— Prends la relève et envoie-moi Brahim quand même.

Dès qu'il arrive, Brahim s'assoit près de moi. Je lui demande de m'expliquer ce qu'il se passe et de me dire quelle solution il entrevoit.

— Je voudrais justement connaître ton avis avant de te répondre.

— Pour moi, c'est simple. Si on le laissait partir, nous créerions un précédent et tout l'encadrement que nous avons mis en place volerait en éclats. Donc, c'est non.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi, mais pour une autre raison.

— Laquelle ?

— C'est un faux claustrophobe.

— Comment le sais-tu ?

— Quand j'étais à l'armée, il y avait un vrai claustrophobe qui partageait ma chambrée, et je connais tous les signes avant-coureurs de ce genre de crise. Je ne vais pas te les détailler, mais il n'en a présenté aucun. Il ment.

— Tu peux me le décrire ?

— C'est l'homme à la casquette rouge, c'est l'ami inséparable de Slim, l'indic. Tu connais l'adage : Dis-moi qui tu fréquentes je te dirai qui tu es…

— Je l'aurai parié, figure-toi, quand je l'ai vu le rejoindre après l'affaire de la batterie du portable ! Ils sont donc collègues. Tu as deux suspects à tenir à l'œil, et non plus un.

— J'ai déposé une porte abandonnée sur le radiateur qui donne accès à la fenêtre en question. Cela prive tout candidat à l'évasion du seul point d'appui existant.

— Tu peux garder cette situation sous contrôle ?

— Ne t'inquiète pas, Papy.

— Fais gaffe, quand même.

Rejoignant ma place habituelle, pour me reposer, je trouve Karim qui m'attend.

— Papa, Tarzan a la cheville droite tout enflée depuis son mauvais atterrissage et il ne peut plus marcher. Il a besoin d'un bandage. As-tu une idée ?

— Non, mais on peut en avoir une vingtaine.

On expose le problème à l'ensemble de la communauté et on recueille une idée facile à concrétiser. Le tricot de corps en coton de l'intéressé sera amputé de ses deux manches longues. Il suffit ensuite de les découper dans la longueur pour disposer de bandes de 8 à 10 centimètres. Un volontaire est chargé de cette opération.

Je songe à m'allonger un peu, mais je n'ai pas le temps de le faire, car mon portable sonne. Un nouveau message de Daniel me parvient :

« Vous pourrez bientôt sortir, puisque B s'est envolé », suivi d'un autre texto m'apprenant qu'il a prévenu l'ambassadeur de Belgique en personne de notre situation. Puis, suivent trois autres messages identiques comportant deux numéros de téléphone différents, sans aucun commentaire. Nous comprenons que ce sont ceux à utiliser en cas d'arrestation.

Cette nouvelle du départ de Ben Ali, qui nous parvient d'une source sérieuse, modifie radicalement tous nos calculs.

Pour les fugitifs que nous sommes, elle tombe comme une bouée de sauvetage lancée à des naufragés perdus en haute mer. Tous nos portables, ou presque, sonnent en même temps pour confirmer la bonne nouvelle. Nous sommes tout d'abord incrédules, puis nous comprenons que l'annonce est officielle et relayée par les médias tunisiens et étrangers. Nous commençons à reprendre espoir, pour nous, et surtout pour notre pays, qui vient de payer le prix fort pour chasser la dictature.

Karim choisit ce moment-là, lorsque la plupart d'entre nous sommes occupés, pour nous surprendre en entamant notre hymne national dont il connaît la mélodie. Slah lui vient en appui, avec sa belle voix de chanteur confirmé. Les deux artistes encadrent ce chant et lui donnent toute sa charge émotionnelle.

En quelques secondes, pratiquement toutes les personnes dispersées se joignent à nous spontanément. Ce chant patriotique, fredonné à voix basse, à l'unisson, en pleine nuit par des fugitifs, cachés dans un sous-sol où nous courons un grand danger remplit nos cœurs d'un amour infini pour notre patrie.

Il me rappelle les camps scouts de mon adolescence. Autour d'un feu de camp dans la forêt de Bir El Bey, la veille de la séparation et du retour dans nos familles, on se réunissait pour se faire nos adieux. Dans le silence de la nuit, bercés par un vent léger et plongés, déjà, dans la nostalgie des moments vécus ensemble, nous entonnions la fameuse chanson : *Ce n'est qu'un au revoir, mon frère, ce n'est qu'un au revoir*. Rares étaient ceux qui parvenaient à terminer ce chant sans avoir la gorge nouée par un sanglot retenu.

Pendant que je chante avec eux, mes pensées se portent vers tous ceux qui n'auront pas eu la chance de connaître ce moment. Ceux qui sont tombés depuis le début de cette révolte, à Tunis où dans les autres villes de l'intérieur du pays ;

les blessés, les mutilés. Tout à coup je pense à notre blessé grave. Dès la fin de notre hymne national, je demande à Karim, Slah et Mobtagha de m'accompagner pour aller lui porter la bonne nouvelle. Arrivant à son niveau, je me penche sur lui et m'aventure à lui poser cette question qui trottait dans ma tête en écoutant l'hymne national.

— Mon frère, est-ce que tu veux qu'on te mette au courant de ce qu'il se passe dehors, et qu'on te donne les toutes dernières informations ?

Tous nos regards se fixent sur sa main droite, pour détecter le moindre signe. Il bouge d'abord doucement ses doigts pour tenter de fermer sa main puis, il parvient à lever son pouce pendant que des larmes inondent son visage. Je me dis que l'écho de notre chant lui est sans doute parvenu. Je m'agenouille aussitôt, pour être à sa hauteur, et je prends sa main dans les miennes, plus que jamais décidé à lui annoncer les bonnes nouvelles qui viennent de nous parvenir :

— Mon frère, mon ami, mon camarade, la révolution a réussi. Le dictateur a quitté le pays, avec sa femme. Les Trabelsi sont en fuite. La Tunisie est libre, désormais, grâce à tous ceux qui, comme toi, sont venus aujourd'hui pour exprimer leur ras-le-bol. Une aube merveilleuse nous attend, dès demain, pour une nouvelle vie et nous serons ensemble pour la célébrer. On est tous libres maintenant, on pourra dire et écrire ce qu'on voudra, plus de censure, plus de harcèlement, plus de chantage, plus de torture, plus de viol de nos consciences. La Tunisie n'appartiendra plus à une seule famille, mais elle sera notre famille à tous. Dorénavant, personne n'aura plus peur, ni de la police, ni de qui que ce soit.

Nous aurons tous droit à la liberté, au travail et à la dignité. Personne ne quittera plus ce pays sur des embarcations de fortune au péril de sa vie.

Tout autour de moi des sanglots éclatent en voyant cette main se détacher doucement des miennes puis libérer son pouce qui essaie de se lever le plus haut possible. Tous les regards se brouillent à la vue de la scène et les cœurs cognent fortement dans les poitrines. Mobtagha, Karim et Slah, serrent les poings en silence.

Je me redresse, reprends mon rôle de Papy encore plus déterminé à tenter de me surpasser. Je veux qu'il vive pour voir la nouvelle Tunisie dont je viens de lui annoncer la naissance. En mon for intérieur, je prie Le Seigneur tout-puissant, pour qu'il exauce au moins ce vœu formulé du plus profond de mon être. Je prie pour ce blessé que je ne connais pas, mais qui devient, pour moi, le représentant de tous ceux qui sont morts depuis le début des événements et qui ne verront pas, eux, cette nouvelle Tunisie.

Sur mon chemin je croise un homme barbu qui circule parmi les jeunes et s'attarde à parler avec chacun d'entre eux. Je prête l'oreille et j'entends qu'il tente de les convaincre de se joindre à lui pour faire une prière collective afin de rendre grâce à Dieu d'avoir chassé le dictateur. Je le vois ensuite utiliser la boussole de son portable pour chercher la direction de La Mecque, entouré de deux ou trois personnes seulement.

- 9 -

Adossés à un mur, les jambes repliées et les mains entourant les genoux, Slim et l'homme à la casquette rouge, appelons-le Slimane, sont silencieux. Assis côte à côte ils observent l'agitation générale, sans la commenter. Ils donnent l'impression d'être des joueurs obligés de rester sur la touche, victimes d'un arbitrage illégitime et partial.

Slimane, le plus âgé, dégage une certaine force avec ses épaules carrées et ses mains musclées. Il rompt le silence en premier et s'adresse à son cadet, d'une voix basse qui n'est audible par personne d'autre.

— Tu as eu de la chance, tantôt. Je croyais qu'ils allaient te faire violence. Heureusement que le Papy est intervenu sinon je m'apprêtais à te porter secours.

— Comment aurais-tu pu le faire ? L'affrontement aurait été inégal… et perdu d'avance.

— Il faut des solutions extrêmes parfois… mais ce n'est pas le moment d'en parler puisque le pire n'est pas survenu.

— Si, c'est le moment, j'aimerais savoir. À quelle solution, as-tu pensé ?

— Une prise d'otage de la fille qui t'a dénoncé, pour obtenir et protéger ta sortie et la mienne.

— Tu es armé ?

— Non, mais j'ai un cran d'arrêt à portée de main, camouflé dans le revers de ma veste. Et toi ?

— C'est contraire au règlement. Moi, je n'ai rien et je tiens à respecter les instructions. Je ne suis qu'un simple agent de renseignements.

— À situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles, mon ami. Connais-tu le nombre des nôtres qui ont été blessés ou qui ont perdu la vie depuis le début de cette révolte ?

— Oui, quelle horreur ! Quand je pense à tous ceux qui ont été brûlés vifs dans leur poste et à ceux qui ont dû le fuir, en troquant leur uniforme contre des vêtements civils ! Certains policiers ont été dépossédés de leur téléphone portable. À ce propos, est-ce que tu as retrouvé le smartphone que tu m'as dit avoir perdu ce matin ?

— Non, il est tombé de ma main quand nous fuyions les tirs et les gaz lacrymogènes. J'étais en train de répondre à la centrale qui me demandait d'orienter les manifestants vers les rues adjacentes, pour mieux les fragmenter.

Puis, après un moment de silence, Slimane reprend la parole pour s'adresser à son jeune collègue :

— Depuis combien de temps travailles-tu aux renseignements généraux, « Slim » ?

— Depuis quelques mois seulement, et toi ?

— Moi, depuis ma sortie de l'école nationale des cadres de police à Salammbô, en 2009 et je crois que je vais rester dans ce service, il me convient parfaitement, excepté pendant cette anormale période d'agitation.

— Justement, que penses-tu de tout cela ? je veux dire, de ce désordre généralisé dans l'ensemble du pays et qui ne semble pas prêt à s'arrêter ?

— Je suis révolté contre cette explosion destructrice ! À l'école de police, on nous a enseigné que l'anarchie peut faire perdre, en quelques semaines, les acquis de plusieurs années

en matière économique et sociale, sans compter la dégradation du sentiment national, ce qui est plus grave.

— Quel gâchis ! Et le comble ce sont ces donneurs de leçons qui se croient tous capables de diriger le pays.

— Tiens, à ce propos, je me souviens d'une anecdote racontée par notre prof dans son cours sur l'ordre public et la protection de la paix civile. Au début de l'indépendance, nous avait-il dit, un haut responsable du ministère de l'Intérieur s'était rendu incognito dans un café où se réunissaient d'acharnés opposants à Bourguiba, lequel venait d'être élu président de la République. Dès son entrée dans le café, ce haut responsable leur avait demandé si l'un d'entre eux pouvait venir l'aider à manœuvrer une grue qui bloquait la circulation dans une rue voisine, en leur précisant bien qu'une charge de béton d'une tonne, environ, était suspendue à la flèche de l'engin. Tous avaient refusé de prendre cette responsabilité, en affirmant qu'ils n'avaient pas la compétence nécessaire pour le faire : « Ce n'est pas parce que nous savons conduire un véhicule qu'on pourra manœuvrer une grue, Monsieur. Le risque est grand de provoquer des dégâts irréversibles ou même de faire des victimes dès la moindre erreur de calcul ou d'appréciation ».

Sur ce, le cadre s'était adressé à tous ces présidentiables, en leur assénant : « Pour déplacer une simple grue vous vous estimez incompétents, mais diriger un pays tout entier, vous vous considérez, tous, en mesure de pouvoir le faire ? Pourtant, à ce niveau, la moindre erreur de jugement pourrait coûter la vie à des milliers de personnes et provoquer des dégâts incalculables ! »

— Nous y sommes, Slimane, les candidats à la présidentielle vont se bousculer au portillon si le départ du Président s'avère définitif. J'espère que le prochain gouvernement et les nouvelles élections annoncées, dans six mois, vont calmer un peu les esprits.

— Six mois, tu dis ? Cela va être trop long de tenir tout ce temps-là ! Nos collègues sont à bout de nerfs, depuis trois semaines, à cause de ces grandes gueules, comme celui qui voulaient me fouiller tout à l'heure et jouer aux chefs. Ils ont déjà inversé les rôles, c'est un comble !

— Plus pour longtemps, mon ami. À la moindre occasion on leur faussera compagnie et je te donne ma parole d'honneur que personne ne sortira d'ici que les menottes aux poignets ou les pieds devant.

- 10 -

Il fait noir dehors et notre séjour forcé dans cet endroit si inhospitalier met notre patience à rude épreuve. Tout le monde devient « accro » aux infos. On consulte notre montre plusieurs fois par minute, et certains d'entre nous vérifient même l'heure exacte auprès de leur voisin, pour s'assurer que la leur fonctionne normalement.

Le sifflement des balles devient le métronome qui rythme nos peurs et nos angoisses. Le souffle s'arrête et le cœur bat en accéléré dès qu'on entend la moindre détonation. On l'assimile inconsciemment à une exécution sommaire. Le stress atteint son comble en écoutant tous les bruits qui nous viennent de l'extérieur. Les coups de feu qui déchirent le silence nous font sursauter et nous imaginons le pire. La nuit s'installe. Le calme absolu prend alors la relève et devient, à son tour une source de peurs, fondées ou imaginaires.

On se surprend à demander à son voisin, en chuchotant : « Pourquoi on n'entend plus rien ? Que se passe-t-il là-haut ? Peux-tu, s'il te plaît, insister par un SMS auprès d'un de tes amis à l'extérieur, pour avoir des informations fraîches ? »

Le dicton dit pourtant : Pas de nouvelles, bonnes nouvelles… mais c'est sans compter sur la présence d'un M. Froussard qui sommeille en chacun de nous, à présent.

— Je suis inquiète et j'ai peur, dit la jeune fille assise en face de moi, en essayant de cacher un tremblement de la voix.

Et les mauvaises nouvelles reprennent, en cadence et toujours aussi terrifiantes.

— Il paraît que le supermarché Géant brûle avec ses clients, et que les pompiers refusent d'aller leur porter secours !

— L'hypermarché Carrefour, à Sidi Daoud, près de La Marsa, a été pillé par les indigents qui habitent les villages avoisinants, à Bouselsela et Bhar Lazreg.

— Super ! écoutez ce message : la villa d'Imed Trabelsi, neveu de Leïla Ben Ali, lui-même détesté et cible de la vindicte populaire, vient d'être prise d'assaut par des manifestants en fureur !

— C'est bien fait pour ce salaud. Il a ce qu'il mérite !

— Tiens ! la chaîne Al Quassira annonce justement qu'Imed Trabelsi a été retrouvé mort, égorgé dans son salon.

— Donc, nous avons la confirmation « officielle » de ce que je viens de dire !

— Une vermine en moins. Bon débarras !

— Chut ! une information sérieuse !

— Tu en es sûr ?

— Oui, absolument. Celle-ci est fiable. Selon la chaîne « untel » on assiste maintenant au début des actes de vengeance, lesquels vont faire tache d'huile dans tout le pays.

***

L'abondance des messages nous angoisse, mais une absence d'information, ne serait-ce que pendant quelques minutes, est tout aussi intenable.

— Il se passe sûrement quelque chose de grave, sinon on aurait eu des messages, n'est-ce pas ? C'est inquiétant.

— Ils ont déconnecté les réseaux de communications des téléphones sans fil. C'est un mauvais signe, ils reprennent le dessus. Un massacre en perspective.

— Évidemment ! Il fallait s'y attendre, ainsi ils priveront la population de cet outil d'échange qui soude le peuple et lui permet de rester solidaire.

— Ah ! les inhumains ! Il paraît que l'accès aux hôpitaux est filtré, désormais, par des agents en civil et en uniforme.

— Tu vois jusqu'où ce régime est capable d'aller ! Telle chaîne a révélé « de source sûre » que madame Ben Ali a ordonné à la banque centrale de lui remettre 1 800 kg d'or en lingots, et qu'elle est partie avec l'argent du peuple. Tu réalises à quel point ils considèrent le pays comme leur propriété !

— Ce n'est pas une information de la première heure, le Coq enchaîné l'a publiée il y a quelques jours, je l'ai lue moi-même.

— S'ils pouvaient aussi démonter le palais de Carthage et le transporter en pièces détachées pour le reconstruire en Argentine, ils le feraient sans vergogne.

Je demande pourquoi l'Argentine, précisément.

— Ah bon ? vous ne le savez pas ? Dans quel pays vivez-vous ?

— En Belgique.

— Je comprends, maintenant ! Eh bien, Papy, c'est un secret de polichinelle que Ben Ali possède un ranch de 1 000 hectares en Argentine ! D'ailleurs, c'est tout à fait par hasard que cela a été confirmé par un footballeur sud-américain qui possède une propriété mitoyenne de celle du Président.

J'écoute et je découvre l'ampleur des rumeurs et l'étendue de la psychose généralisée.

Suspendus à tous ces messages arrivés par SMS, seules sources d'information pour les pauvres crédules que nous sommes devenus, nous finissons par élever les réseaux sociaux ou « radio-trottoir » au rang de médias sérieux et fiables. Du fait d'un simple lien familial, un parent se transforme en une source sûre, à laquelle on peut se fier, les yeux fermés. Quant à Al Quassira, elle est devenue, depuis longtemps déjà, La Mecque de l'information « crédible ». Ses journaux télévisés diffusés toutes les heures sont suivis, ou précédés, d'émissions religieuses ou de citations coraniques. Les téléspectateurs candides ont fini par assimiler cette chaîne à une source de vérités sacrées, alors qu'elle est, au contraire, la championne de la désinformation, du lavage de cerveau et des ragots.

Jamais auparavant, une chaîne d'information n'avait atteint le niveau auquel est parvenu cet outil de propagande. Depuis des années, elle injecte son poison, malicieusement et cela, *ad nauseam*. Son but est de détruire l'héritage de toutes les réalisations des régimes arabes, quels qu'ils soient, excepté celui auquel elle est inféodée. Sous prétexte de liberté de la presse, elle invite sur son plateau, en les sélectionnant, tous ceux qui pourraient contribuer à ses desseins maléfiques.

Les débats étaient devenus de véritables rings de boxe qui faisaient, évidemment, de l'audience, mais qui servaient surtout un objectif diabolique : anéantir tout ce qui a été fait de bon, de juste, de grand par tous les dirigeants qui se sont relayés au pouvoir dans cette région.

Son seul objectif est de braquer ses caméras et concentrer l'attention des téléspectateurs sur les égouts des palais et jamais sur leurs dorures, sur les faiblesses des hommes et non sur leurs qualités. Jamais sur ce qu'ils ont accompli, mais toujours sur les insuffisances ou les imperfections de leur parcours.

Aucune génération n'est épargnée dans ce travail de sape, toutes y passent et subissent impitoyablement les assauts meurtriers de journalistes sans foi ni loi, rétribués à la solde, ayant vendu leur plume et leur âme pour quelques dollars. Toutes les époques représentent aussi, pour elle, des cibles de choix, même les plus glorieuses, écrites pourtant en lettres d'or dans l'histoire du pays. Toujours limités aux canalisations souterraines, des égoutiers-journalistes, spécialistes en fosses septiques et en chambres de visite, multiplient leurs émissions, leurs reportages et leurs débats qui, à la longue, sèment le doute parmi des populations malheureusement privées d'une presse libre.

Avec un tel boulevard ouvert devant elle, cette chaîne de malheur peut à sa guise construire et exécuter ses plans diaboliques. Il n'est pas surprenant qu'après tant d'années de travail souterrain et de matraquage elle parvienne à ses objectifs. Même ceux qui admiraient auparavant la vue du Taj Mahal ou les dorures de Toutânkhamon ne regardent plus, à présent, que les caves du célèbre palais et les égouts des pyramides. Quand bien même des égyptologues leur diraient qu'il n'y a pas de cabinets d'aisances dans ces lieux, mais uniquement des chambres mortuaires, ils s'obstineraient à chercher quand même les fosses septiques où les défunts momifiés ont forcément dû conserver leurs excréments.

Ce regard destructeur et outrancier me rappelle l'histoire d'un professeur qui dessine un jour un point noir, au centre d'un tableau blanc et demande à ses élèves de lui décrire, à tour de rôle, ce qu'ils voient. Chacun se lance à sa façon : « Je vois un point noir », dit l'un. « Moi je vois que ce point a une forme ronde », « Et moi je dirai que la forme est plutôt carrée », etc.

Constatant que toutes les réponses étaient fausses, le professeur s'exclame : « Vous vous êtes tous concentrés sur le point noir et personne n'a remarqué le blanc qu'il y a tout autour ! »

Toutes les réussites, pourtant à mettre au crédit de ceux qui se sont succédé au pouvoir dans leur pays respectif : routes, écoles, universités, hôpitaux, pour ne citer que celles qu'on peut constater à l'œil nu, sont occultées, à leurs yeux, par les images de leurs villas imaginaires ou réelles et par leurs faiblesses humaines. Le nombre de leurs maîtresses effacera toutes leurs réalisations.

Dans cette confusion du journalisme moderne et sans vergogne, on devient des consommateurs boulimiques, des automates consentants. À peine recevons-nous une information qu'on se presse de la relayer à son voisin, comme un robot, parfois même, pour certains d'entre nous, avec une retouche personnelle. Le chuchotement encourage à modifier l'information avant de la transmettre au suivant. Alors on en use et on en abuse.

Je regarde, j'écoute et je participe, par mon silence, à la psychose générale.

***

Dans cette aventure qui nous fait pourtant courir de grands risques, je suis utile et respecté. J'assume pleinement cette charge que le hasard a mise sur ma route. Je me sens conforté dans ce rôle de Papy, qui me va comme un gant. Il correspond même à mon caractère naturel.

Après cette course folle dans les rues de Tunis, je me retrouve donc tout à fait à l'aise dans ce sous-sol. Prenant mon rôle au sérieux je me lève pour faire un tour général et m'adresse à Brahim dès que je l'aperçois :

— Comment vont nos blessés ?

— Le blessé grave, Saber, ne peut toujours pas parler, à peine s'il peut chuchoter, mais il reste inaudible. Pour ne pas le fatiguer, nous l'avons laissé tranquille. Par contre ces problèmes de respiration se stabilisent.

— Comment sais-tu qu'il s'appelle Saber ?

— Son portable a sonné sans interruption. Il l'a retiré lui-même de sa poche et me l'a donné pour répondre. C'était son grand frère, il s'inquiétait pour lui. Je l'ai rassuré comme je pouvais, mais sans rien lui cacher. C'est ainsi que j'ai appris comment il s'appelle et qu'il est asthmatique.

— Alors, c'est une crise d'asthme. Il a peut-être ses médicaments sur lui, voire un inhalateur ?

— Je n'ai rien vu, en tout cas.

— Décrète une interdiction de fumer, partout dans cet abri, en expliquant qu'il s'agit d'un risque majeur pour notre patient. Essaie aussi de me procurer le numéro de portable de son frangin.

— Sans problème, son téléphone est juste sous ce qu'il lui sert d'oreiller.

— Je t'attends lui dis-je tout en relevant au passage que tantôt il m'avait dit « dans la poche » et non pas sous l'oreiller.

Il revient et me tend le portable. J'appelle le frère de Saber et le rassure aussitôt, avant même d'entamer la conversation.

— Tout va pour le mieux, sa crise n'évolue pas, mais comme nous allons rester bloqués ici jusqu'au lever du couvre-feu, demain matin à 5 heures, il faudrait que tu appelles son médecin et que tu nous communiques les conseils qu'il a à nous donner pour le confort de ton frère.

— D'accord, j'espère qu'il est joignable un jour comme celui-ci.

— S'il ne répond pas, essaie un autre, puis un autre, l'important est de nous aider à gérer cette urgence.

— D'accord.

— Peux-tu prendre un papier et de quoi écrire s'il te plaît ?

— Oui, une seconde, vous permettez ?

Je l'entends demander autour de lui :

— Vite ! un stylo et un papier ! Voilà, je note.

— Crachats de sang, gêne respiratoire, difficultés à parler. Le médecin peut m'appeler directement, le cas échéant. Bonne chance.

Avant de remettre le téléphone à Brahim, je lui demande des nouvelles de Tarzan.

— Slah vient juste d'aller le voir.

Spontanément, nous prenons ensemble la même direction et nous rejoignons Tarzan et Slah, lesquels sont en train de discuter. Je demande à Slah ce qu'il pense de la cheville du blessé qu'il vient d'examiner.

— Quand il a sauté, tantôt, il s'est réceptionné assez brutalement. Il a visiblement une entorse.

Je me penche à mon tour et lui demande :

— Alors, Tarzan ? Montre-moi ce pied et dis-moi ce que tu ressens.

— J'ai des douleurs à l'extérieur de la cheville et quand je marche. Et comme tu le vois, elle est enflée. C'est probablement une foulure, le bandage me fait du bien, ça va aller.

Je propose à Slah, Mobtagha, Karim et Brahim de tenir une réunion pour organiser les tours de garde avant de nous retirer pour dormir, si tant est qu'on puisse dormir dans de telles circonstances.

Au fond d'un couloir, à l'écart de nos camarades, nous nous asseyons tous par terre, adossés contre un mur. En fait, je voulais regrouper toutes les informations relatives aux blessés et recueillies dans le désordre. J'estime que chacun de nous doit être au courant de tout, pour qu'il puisse prendre sereinement toute décision, sans avoir à en référer aux autres membres de l'équipe.

Je commence le tour de table. Mobtagha parle de Saber et nous dit que son état, bien que stationnaire, reste d'une extrême gravité, surtout que nous sommes encore loin de l'heure de la levée du couvre-feu. Slah, lui, nous rassure sur la cheville de Tarzan, son état, dit-il, se stabilise, à condition qu'il reste calme. Il a reçu des soins et le bandage permet d'immobiliser son pied. Le garçon blessé au bras gauche, qui nous a rejoints en dernier dans le réduit, s'est fait aider de Tarek, le jeune étudiant en médecine : il a immobilisé son bras avec une écharpe. Le monsieur qui avait une coupure au front est parvenu à stopper, seul, le saignement à l'aide d'une compresse qu'une des filles lui a donnée.

Brahim parle de la sécurité du groupe et dit que, passé les premières heures, plus personne ne songe à fuir. En pleine nuit le risque est trop grand. On entend toujours des coups de feu sporadiques, mais des coups de feu quand même. Cependant, il gardera un œil vigilant car il est persuadé que nous avons au moins deux taupes parmi nous. Karim nous confirme que l'accès à la pièce des ordinateurs est bien condamné par un obstacle qu'il est parvenu à placer devant la porte.

Avant de se séparer, mon fils demande s'il est possible de joindre un médecin pour en avoir le cœur net sur le danger que court Saber, car son frère n'a toujours pas rappelé. Nous aurions alors fait tout notre possible et cela nous permettrait d'avoir la conscience tranquille.

Mobtagha, qui a pris soin d'enregistrer le numéro du frère de Saber, sort son portable et appelle sur-le-champ ce frère négligent. Nous faisons tous silence autour de lui pour écouter cette conversation cruciale, à bien des égards.

Au bout du fil on nous apprend que le numéro du médecin a été envoyé par SMS sur le portable de Saber. Son frère s'étonne de notre appel. Mobtagha le rassure un peu sur l'état

du blessé puis il va chercher le portable de Saber, me le tend après avoir formé le numéro du médecin. Mon bic et mon papier sont déjà devant moi. J'en profite pour demander au médecin le maximum d'infos pour pouvoir aider tous nos blessés.

Pour Saber, le docteur conseille de le rassurer, et surtout de le mettre dans la position dans laquelle il se sent le mieux. Il faut lui demander de respirer lentement et profondément. Il est impératif de le conduire dans un hôpital, dès la levée du couvre-feu.

Pour Tarzan, il recommande de limiter les déplacements et les appuis sur le pied concerné, d'appliquer de la glace pour diminuer la douleur et prévenir un œdème. Il conseille de garder le bandage, pour comprimer la cheville. Il faut demander au blessé de laisser sa jambe en l'air le plus longtemps possible. Pour le garçon blessé au bras gauche, enfin, garder l'écharpe, mais se rendre à l'hôpital dès le lendemain matin, pour faire une radio. Idem pour celui qui a une coupure au front, puisque le saignement s'est arrêté.

Après avoir raccroché, Karim m'interpelle :

— Tu ne lui as pas demandé des conseils pour toi, Papa ?

— Non, j'ai complètement oublié ! Mais je me sens franchement en dehors de la ligne rouge des urgences.

À ce moment-là, une jeune femme blonde, habillée en jean et les cheveux détachés, vient me demander un entretien, en privé. Je m'éloigne suffisamment pour assurer la discrétion de cette entrevue. Elle me signale que le jeune homme le plus barbu du groupe, facile à reconnaître, me précise-t-elle, n'arrête pas de la harceler. Il s'appelle Ridha. J'enregistre sa demande et lui dis de se placer le plus loin possible de lui, en attendant que j'aille le voir pour le raisonner. Je réfléchis déjà à la manière d'aborder ce jeune homme sans le heurter,

tout en lui signifiant que ce n'est ni le lieu ni le moment de chercher à faire plus ample connaissance. Je lui demanderai très discrètement de ne pas nous compliquer la tâche, et d'avoir la gentillesse de veiller à être constamment à bonne distance de la fille en question.

- 11 -

Après m'être préparé pour ce délicat entretien, je me dirige vers Ridha, d'un pas hésitant, pour tenter de résoudre ce problème. Je m'approche du jeune en question, et le salue. Il se trouve seul, à l'écart, l'air très préoccupé, comme s'il était tracassé. De petite taille, cheveux touffus et regard fuyant, mais calme et résigné. Je décide de ne pas l'aborder de front, pour le ménager.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, jeune homme ?

— Oui. Je suis dans une impasse et personne ici ne veut m'aider.

— On est tous préoccupés par les blessés… Il y en a quand même quelques-uns, dont un qui - comme tu as dû le constater - est dans un état grave ! On n'est pas suffisamment nombreux pour s'occuper de tout le monde et, malheureusement, on ne peut pas tout voir. Tu pourrais te joindre à nous pour donner un coup de main et trouver aussi de l'aide ?

— Non. Il n'y a qu'une seule personne ici en mesure de me secourir, mais elle refuse de le faire et je me sens perdu.

— Explique-toi davantage pour que je puisse voir comment intervenir.

— Regarde ma barbe, Papy, en cas d'arrestation je serai probablement le seul, parmi nous, à avoir un traitement spécial.

— Oui, je comprends.

— Or il y a ici une jeune fille qui a des ciseaux, mais refuse de me les prêter cinq minutes le temps de tailler ma barbe afin d'échapper à la maltraitance qui m'attend à l'extérieur. À chaque fois que je fais des tentatives d'approche, elle me fuit comme la peste.

— Tu lui as demandé clairement de te prêter ses ciseaux ?

— Oui, et elle a prétendu qu'elle n'en avait pas. Elle est sous l'influence de Malika, la brune aux cheveux courts. C'est d'ailleurs elle qui me répond le plus souvent, à sa place.

— Qui te dit qu'elle a des ciseaux sur elle ?

— Je les ai vus moi-même, quand elle les a prêtés à celui qui a confectionné le bandage pour la cheville de Tarzan.

— Attends-moi ici, je crois qu'il s'agit d'un simple malentendu.

En me retournant pour aller à la recherche de la jeune femme blonde je la vois en train de nous regarder, de loin. Une autre fille est à ses côtés, comme si elles suivaient toutes deux, à distance, la conversation. Quand j'arrive près d'elle, je lui explique qu'il y a, apparemment, une erreur de jugement.

— En fait, lui dis-je, il veut tout simplement vous emprunter vos ciseaux. Il vous a vu les prêter pour le bandage de Tarzan. Il en a besoin, le pauvre, pour se tailler un peu la barbe de crainte de subir un mauvais traitement de la part de la police, en cas d'arrestation. Ma démarche n'a pas pour objectif de vous convaincre de l'aider, mais de lever l'équivoque quant aux vraies intentions de cette personne.

— C'est un extrémiste et il n'a qu'à assumer. En aucun cas je ne l'aiderai à dissimuler son identité.

Pendant cet échange, sa voisine, qui ne la quitte pas des yeux, nous écoute attentivement. En entendant le refus catégorique que la jeune femme blonde oppose à ma démarche, son visage devient radieux. Je la regarde, sans rien lui dire,

mais elle interprète mon attitude comme une demande qui lui serait cette fois adressée. Sans hésiter, elle me lance avec un air pince-sans-rire époustouflant.

— Moi, je peux le dépanner avec plaisir ! Je possède une pince à épiler dans mon sac, si vous voulez je vous la donne toute de suite. Elle est neuve et performante.

Soulagée par l'apparente générosité de son amie, la blonde se sent confortée dans son attitude et ajoute comme pour se racheter :

— Pour ma part, je peux lui prêter mon miroir. Comme ça, il aura de quoi réussir son épilation !

Dans d'autres circonstances j'aurais trouvé matière à rire, mais ce n'est vraiment pas le moment. Je les quitte en feignant un sourire, mais je reste perplexe face à cette réponse, car j'aurais aimé réussir ma mission. Mais là, j'atteins clairement mes limites. C'est donc bredouille que je retourne vers mon groupe.

Sans doute que Mobtagha a lu le désappointement sur mon visage, car il me conseille très affectueusement :

— Va te reposer maintenant, Papy, on va s'occuper du reste. Ce sont des gamineries.

— D'accord, mais à condition que l'un d'entre vous réussisse à aider Ridha, le jeune barbu, à disposer pendant un quart d'heure d'une paire de ciseaux pour. La seule personne qui en possède une refuse de la lui prêter.

— J'en fais mon affaire, me répond Mobtagha.

Suivant son conseil, et comme la fatigue se fait sentir de plus en plus, je décide de me reposer, enfin. Il faut en effet que je me remette un peu de cette journée mouvementée, qui n'en finit pas, avec ses soubresauts et ses bouleversements. De plus, je n'ai pas bien dormi la nuit dernière, à cause du retour agité de Karim, après sa réunion avec la journaliste. Je me sens

au bout de mes ressources physiques, et moralement épuisé. Soumis au stress de cette journée riche en événements, éprouvant une immense fatigue, et de surcroît privé de mes médicaments, je crains de mettre mon cœur, déjà fragile, à rude épreuve.

Je m'assois donc à même le sol et m'adosse au mur, légèrement à l'écart des autres. Mon corps semble apprécier cette pause, car j'avais l'habitude de faire une petite sieste dans l'après-midi. J'allonge mes jambes exténuées d'avoir tant couru aujourd'hui pour fuir la police et les gaz lacrymogènes. Je commence à chercher le sommeil, mais il est difficile à apprivoiser dans une telle situation. Pour m'aider, je promène mon regard, en pensant à notre prison forcée.

De petits groupes se forment spontanément, le temps d'un court échange, puis se séparent pour se reformer autrement. Celui qui est le plus proche de moi, pour le moment, est composé d'une petite dizaine de personnes. J'entends certains d'entre eux former des vœux :

— Si je m'en sors, je m'occuperai un peu plus de mes parents.

— Moi, j'arrêterai de fumer.

— Je quitterai ce pays de violents !

— Je militerai pour les droits de l'homme !

— Je ferai mes prières régulièrement.

Leur conversation, et surtout leurs vœux, aiguisent ma curiosité par leur simplicité. Toutes ces paroles me paraissent bien éloignées de la gravité de notre situation. Il est vrai que cela aide à passer le temps.

- 12 -

Slim et Slimane ont échangé beaucoup d'informations depuis qu'ils sont ensemble. Allongés côte à côte, les jambes tendues ou repliées, ils évoquent leur travail, leur passé, leur activité professionnelle, qui semble entrer dans une zone de turbulences, et surtout, leur avenir immédiat.

Les renseignements dont ils disposent sur le nombre de morts et de blessés dans les rangs des forces de l'ordre leur font froid dans le dos et les poussent à réagir. Ils éprouvent un fort sentiment de solidarité avec leurs collègues, et toutes les familles endeuillées, mais ils sont surtout animés de la volonté farouche de les venger.

Les traîtres, dit Slimane, ce sont les gens qui détruisent leur pays en brûlant, en saccageant, en tuant ceux qui ne font que veiller au maintien de l'ordre public. C'est un crime, et aucun délit ne doit rester impuni. Notre devoir de policier ou même de simple citoyen, c'est de livrer tous ces criminels à la justice pour qu'ils reçoivent un juste châtiment.

Tout en discutant à voix basse, Slim et Slimane restent attentifs à tout ce qui se dit ou se fait autour d'eux. Leur formation, à l'école de police pour le plus jeune, et à l'Institut

supérieur des cadres de l'ordre public pour le plus âgé, leur sert de guide.

— As-tu remarqué leur excitation, à chaque fois qu'on entend des tirs à l'extérieur ? On dirait qu'ils assistent à un match de football et cherchent à savoir quelle équipe a l'avantage sur l'autre. Ils confondent les blessés et les morts avec des buts et des penalties. Je parie que plus il y a de pertes dans nos rangs, plus ils comptabilisent de victoires pour eux !

—… Et nous sommes tous les deux sans portable pour aider notre équipe.

— Et alors ? Raison de plus ! Nous devons compter sur nous-même pour tenter une sortie vers l'extérieur, et c'est faisable. Il faut continuer à observer les agissements et les déplacements de l'équipe qui s'est formée pour diriger le groupe. Il va tôt ou tard se présenter une faille dans leur dispositif. À ce moment-là, on en profitera pour agir.

Récapitulons toutes les informations dont nous disposons actuellement sur ce refuge, et sur ceux qui s'y trouvent.

« Il y a vingt-cinq hors-la-loi, et nous deux. Ce local est composé de quatre pièces au total, deux devant qui s'ouvrent sur la rue Mokhtar-Attia, et deux autres derrière, qui donnent sur le petit réduit où nous nous sommes abrités tout à l'heure. Ce sas débouche lui-même sur l'avenue Bourguiba. Une des deux pièces de devant est fermée et semble inaccessible ; l'autre a les volets baissés, mais une partie des émeutiers l'utilisent. Les deux pièces à l'arrière sont situées en contrebas de celles de devant, ce qui explique que nous avons dû sauter de plus d'un mètre et demi pour y accéder. Elle est la seule dotée d'une fenêtre et son grillage a été démonté par ces vandales.

« C'est là que nous sommes tous les deux pour le moment. C'est donc ici que se trouve notre unique possibilité de sortie. Cependant, il y a aussi un grand risque. Si tu observes bien la porte abandonnée qu'ils ont posée sur le radiateur, tu

remarqueras qu'elle est inclinée sur toute sa longueur. De ce fait, elle n'obstrue que quatre-vingt-dix pour cent de l'accès à l'extérieur… mais pas cent pour cent.

« Il y a donc un espace vide créé par cette inclinaison. Nous pouvons exploiter cet espace à la faveur de l'obscurité. C'est d'autant plus faisable que la plupart de ces fauteurs de troubles occupent la grande pièce, et nous sommes séparés d'eux par le grand hall.

« Quant au risque, il viendra à mon avis de nos propres collègues, s'ils décidaient de déloger tout le monde en lançant des gaz lacrymogènes pour nous faire sortir un à un, les mains sur la tête, et si certains de ces voyous – ou une grande partie d'entre eux – se barricadaient à l'intérieur de peur d'être maltraités, ou bien se défendaient avec les moyens du bord… On est cuits.

— Je vois déjà la scène, nous n'aurions même pas le temps de décliner notre identité !

— Pas si vite… je suis en train de réfléchir à haute voix, laisse-moi, maintenant, revenir à notre situation présente.

« Ils nous surveillent et nous gardent à l'œil, mais nous ne sommes pas marqués « au corps », nous restons libres de nos mouvements. De plus, aucun d'entre eux ne soupçonne que nous sommes des collègues, bien qu'ils puissent le supposer. Le fait que nous restions côte à côte leur facilite la tâche. Si on se séparait, ne fût-ce que de quelques mètres, ils devraient ajouter un surveillant. Ils ont aussi des blessés à gérer, dont deux sérieux, celui qui a la cheville gonflée et celui qui est allongé et qui semble à l'agonie.

« Ce calme et le semblant d'ordre qu'ils affichent ne tiendront pas longtemps. Des divergences ne vont pas tarder à naître et à s'amplifier, car ils sont nombreux à être confinés dans une même pièce. La fatigue et le sommeil finiront par

avoir raison de leur vigilance. Nous profiterons du moment le plus favorable pour nous évader.

— Quel est ton plan ?

— Je vais te le détailler, mais, s'il te plaît, écoute-moi attentivement, car chaque détail compte.

— Je suis à l'écoute, vas-y chef.

— Visualise dans ta tête une horloge de forme ronde ou carrée, peu importe. Tu y es ?

— Oui, j'ai choisi une horloge de forme ronde.

— Le surveillant – qui est en face de toi pour le moment occupe la position de midi, et toi, tu occupes quelle position ?

— Il est à 12 heures et je suis son vis-à-vis, j'occupe donc la position de 6 heures, mais je ne suis pas tout à fait dans l'axe, je suis plutôt à 5 heures, et toi à 4 heures, non ?

— Parfait, tu as bien compris.

— Maintenant, dis-moi quelle position occupe la fenêtre grillagée qui a été démontée ?

— Elle est sur 3 heures.

— Exact. Récapitulons : le surveillant est à 12 heures, toi à 5 heures, moi à 4 heures et la fenêtre à 3 heures. Ce surveillant, qui est sur 12 heures, il a un champ de vision qui englobe quelle plage horaire, au maximum, sans bouger sa tête ?

— Il peut voir jusqu'à 180 degrés, soit toute la partie située entre 3 heures et 9 heures. La moitié du cadran, en fait. L'autre moitié n'est pas visible de face et il doit tourner sa tête pour la voir.

— Parfait. C'est ce qu'on appelle, l'angle mort. Maintenant, imagine qu'on échange nos places, toi tu seras à 4 heures et moi à 5 heures. Tu resteras toujours dans son champ de vision, mais tu te seras rapproché de l'angle mort. Il te reste à rouler deux fois de suite dans la même direction pour quitter son champ de vision et entrer dans l'angle mort, car tu seras à 2 heures, alors que son champ de vision restera le même, de

3 heures à 9 heures, mais n'englobera plus ta nouvelle position. Celle-ci sera, en plus, protégée par l'obscurité.

— Je pense avoir tout compris, mais je vais tout récapituler, sous ton contrôle. Primo, on intervertit nos places ; secundo, au moment choisi, je me roule deux fois de suite sur ma couchette pour avancer dans la direction de 2 heures, et tertio je m'envole.

— Détaille-moi ton envol, maintenant.

— Je me mets debout, en profitant de l'angle mort et de l'obscurité ; je pose mon pied derrière la porte inclinée, mais sur le radiateur, et je me hisse vers l'extérieur.

— Super. As-tu une question à poser ?

— Oui. Et si je touche la porte et qu'elle tombe ?

— Elle ne tombera pas, parce qu'elle est posée sur son épaisseur et qu'elle est bien calée entre deux rainures du radiateur. Si la porte glisse, elle sera retenue par le bord de la rainure. Au pire des cas, ne reviens pas en arrière et termine ta sortie. Personne ne va chercher à te rattraper. Si d'aventure un téméraire essayait de le faire tu aurais une longueur d'avance sur lui et je pourrais, le cas échéant, créer une diversion pour l'occuper.

— Parfait, ça tient la route. De toute façon je sais ce qui m'attends si je reviens en arrière…

— Passons au chrono, maintenant. Combien de temps il te faut pour te rouler sans te lever, et entrer dans la zone de l'angle mort ?

— Moins de dix secondes.

— Et lorsque tu seras dans cette zone, il te faut combien de temps pour te relever, mettre un pied derrière la porte inclinée, prendre appui sur le radiateur et te hisser vers l'extérieur ?

— Vingt à trente secondes, maximum.

— Soit moins d'une minute en tout. Maintenant, avant de nous séparer, attendons la relève des surveillants qui, souvent, discutent pendant deux à trois minutes.

— Et toi ? tu vas faire quoi après ?

— J'improviserai. Allonge-toi, maintenant, mais retourne-toi de temps en temps pour donner le change en feignant de chercher le sommeil. Essaie aussi de gagner quelques centimètres en direction de 3 heures. Je vais me lever, à présent, pour me dégourdir les jambes. Après tout, nous sommes libres de nos mouvements. À mon retour je prendrai ta place. Entretemps, toi, tu aurais pris la mienne.

- 13 -

La nuit est déjà tombée depuis longtemps sur les prisonniers en sursis que nous sommes. De notre cachette je devine plus que je ne distingue, à travers les interstices du volet abaissé, les hommes des brigades de l'ordre public. Ils sont casqués, armés jusqu'aux dents, et ils prennent définitivement possession de la ville. La lumière blafarde qui éclaire l'avenue donne à notre détresse un aspect de naufragés de fin du monde.

Il faut que je parvienne à me changer les idées. Il m'est difficile d'admettre que je suis dans mon pays d'origine, à Tunis, et à quelques minutes de marche de Tourbet El Bey, mon quartier natal, sans pouvoir y faire un petit saut.

Soixante-six ans me séparent de cet endroit, qui fut mon berceau et ma boussole. J'essaie de m'évader mentalement quelques instants pour aller à la rencontre… de mon passé. Je me dirige vers mon quartier natal. Je traverse d'abord l'avenue Bourguiba, puis l'avenue de France, ensuite je tourne à gauche pour emprunter la rue Al-Djazira. Zut ! Je déteste ce nom, je rebrousse chemin et je décide d'y aller en passant par les souks pour ne pas avoir à l'emprunter. À la place, j'emprunte la rue Jamaa Ezzitouna sur une centaine de mètres, droit devant moi, derrière la porte de France ; je bifurque maintenant à gauche,

dans la rue Sidi Ali Azouz, puis je pénètre dans le Souk El Belat, temple de mes plus belles rêveries.

Lorsque je le fréquentais, enfant, pour faire des courses avec mes parents, mon imagination s'emballait très vite. Quand nous nous arrêtions pour acheter des fruits et que le marchand tentait de nous servir les pommes exposées à l'étalage, le paternel exigeait des plus fraîches. Je voyais alors le vendeur s'absenter quelques instants dans son arrière-boutique puis revenir avec des pommes bien plus belles. Je rêvais alors qu'il y avait des vergers pleins de pommiers, soustraits à notre regard, et que des paysans s'activaient pour les cueillir et les mettre dans des paniers, à la disposition du boutiquier et des clients exigeants.

Ni le boulanger, avec ses champs de blé à perte de vue et son moulin à vent, ni le marchand de légumes avec ses cultures de tomates, de poivrons et d'oignons, n'échappaient à mon regard curieux d'évaluer l'étendue de leurs réserves cachées. Mes rêveries s'attardaient aussi sur l'atelier du menuisier, du forgeron et des autres artisans, pour deviner tous les trésors fabuleux qui devaient être enfouis derrière leur boutique.

Je n'interrompais mes rêveries que lorsque mon père ou ma mère me tirait par la main pour reprendre notre chemin. Parfois, intrigués par mon regard persistant dirigé vers le fond d'une boutique, ils me demandaient si je voulais quelque chose de particulier. Je répondais toujours par la négative car j'avais peur de lever le voile sur mon jardin secret, objet de tous mes plaisirs.

Derrière chaque boutique et chez chaque artisan, il y avait tout un monde qui s'animait dans ma tête, jusqu'à l'âge de l'adolescence, ou presque. À 12 ans, lorsque j'accompagnais mon grand frère chez les libraires et qu'on regardait les livres exposés dans les vitrines, j'imaginais les écrivains attablés à leur

bureau, en train d'écrire, mais aussi les imprimeurs qui les attendaient avec intérêt sous le regard impatient de leurs éditeurs.

Combien de fois n'ai-je pas réuni, dans les arrière-boutiques des librairies, les écrivains dont les ouvrages étaient exposés sur la devanture !

Victor Hugo, avec sa longue barbe blanche légendaire, aux côtés de Rousseau, Marivaux, Diderot et Montesquieu. Un peu plus loin, je pouvais repérer, à ma guise, Théophile Gautier, Sainte-Beuve et Honoré de Balzac près de Leconte de Lisle, Amiel et Baudelaire. En fonction des rayonnages du libraire, j'ajoutais Alexandre Dumas, Prosper Mérimée et Alfred de Musset.

Pour l'heure, je me dirige tout droit attiré par le havre de paix de mon enfance, ma maison natale, dans la rue Sidi Essourdou, qui donne sur le mausolée de Tourbet El Bey.

C'est sur la place de Tourbet El Bey que je jouais, enfant et adolescent, avec mes camarades. Pendant les vacances scolaires, le matin, nous nous adonnions à des jeux divers, et pendant le mois du ramadan, après la rupture du jeûne, on jouait à Colin-Maillard. Je me souviens même des règles de ce jeu très amusant. On bande les yeux de l'un des joueurs, lequel devient le chasseur. S'il réussit à toucher un autre, celui-ci s'immobilise et se laisse palper le visage pour permettre à celui qui l'a attrapé de tenter de l'identifier. Si ce dernier y parvient, alors on inverse les rôles. La veille de l'Aïd, on jouait à lancer des pétards sur la place du mausolée.

Tiens… je les entends presque, en ce moment, mais en plus fort. Ma mémoire est-elle si précise qu'elle parvient à me restituer les sons avec une telle ampleur ?

« Non, intervient brutalement M. Froussard. Sors vite de ton imagination et arrête de vouloir fuir la réalité ! Ouvre bien tes oreilles. Il s'agit de vrais tirs à l'extérieur, de vraies balles.

Tu n'as pas 7 ou 10 ans, tu n'es pas en train de jouer avec tes camarades. Tu as 66 ans et nous sommes en 2011. Tu es dans un abri de fortune qui ne te servira à rien. Ce n'est pas un jeu, bien que tu sois réellement pourchassé. Tu es au cœur d'une révolution populaire, matée dans le sang, et tu as choisi probablement le mauvais camp. Si on te trouve, c'est la prison ou la mort et non pas un simple changement de rôle qui t'attend. Par contre, pour être palpé, tu vas vraiment l'être… ce n'est qu'une question de temps ! »

En effet, j'entends distinctement le bruit des bottes sur le macadam, le même, peut-être, que celui qui résonnait dans mon imagination ce matin, à La Marsa, au moment de décrire l'arrivée des soldats allemands dans Liège.

Terrés comme des fugitifs dans le sous-sol de cet immeuble sordide, j'ai une pensée pour tous les personnages de mon récit : la population de Liège, les deux officiers belges concentrés sur la fixation des explosifs, tous les acteurs de mon roman qui attendent avec impatience le grincement de ma plume sur le papier pour leur préciser la prochaine étape et le rôle que j'allais leur attribuer. Ils attendront longtemps…

Il est minuit, « l'heure du crime », dit-on.

Dans cette quasi-obscurité, les faisceaux lumineux des téléphones portables apparaissent comme des fantômes aux mille yeux. Le jeu des scintillements rend cette lumière particulièrement menaçante. Dans ce noir impénétrable et propice à toutes les hallucinations, la peur augmente pour chacun d'entre nous, en fonction de notre propre capacité à la gérer. À cette heure avancée de la nuit, les vieux démons ressurgissent et aggravent notre état de frayeur, déjà intense. Les tirs se sont tus dans la rue, ce qui devrait apaiser nos inquiétudes, mais c'est l'inverse qui se produit. Le moindre coup de semonce, le moindre bruit venant de l'extérieur est interprété par la

plupart d'entre nous comme une exécution sommaire. Ne sommes-nous pas en plein couvre-feu et soumis à l'état d'urgence ? À chaque détonation, le souffle s'arrête, on dresse les oreilles, on retourne ou on éteint les téléphones portables. On guette le bruit des bottines sur le macadam. Quand leur claquement est crescendo, des sueurs froides inondent nos corps recroquevillés ou allongés à même le sol.

Nos cœurs, déjà traumatisés, s'emballent dans nos poitrines à bout de souffle et on entend, dans un silence mortel, les prières qui implorent le ciel de faire cesser le plus vite possible ce bruit incessant et de nous permettre de reprendre notre respiration. Le comble, dans cette épouvante qui nous frappe de plein fouet, est que ceux qui tiennent la rue font leur ronde à plusieurs, et que le sol répercute avec une force insoutenable le bruit de leur pas, un écho amplifié quand ils s'approchent de notre cachette.

Ce bruit, associé à notre angoisse, fait des ravages dans nos cœurs et dans nos esprits. Quand les pas arrivent au niveau de notre fenêtre, les prières s'accélèrent, les poings se serrent, les mâchoires se crispent et chacun remet son sort entre les mains de la providence. Les SMS que certains reçoivent annoncent un nombre de plus en plus élevé de victimes, elles tombent un peu partout dans le Grand Tunis, sans parler des villes de l'intérieur. Une comptabilité macabre occulte notre discernement et, au lieu de recouper les informations, nous nous contentons de les additionner, aggravant ainsi, à l'infini, et le nombre des morts, et nos angoisses. Quel sera notre sort dans quelques heures, ou dans quelques minutes ? Dans quelle galère ai-je laissé mon fils s'embarquer, en l'accompagnant ?

Petit à petit, tout autour de nous, chacun essaie de chercher le sommeil, mais sans vraiment réussir à trouver le repos. J'observe les jeunes qui utilisent une épaule ou une poitrine comme oreiller pour poser leur tête malmenée par une journée

riche en espoir, et qui se termine dans la tragédie et l'angoisse. La plupart des portables sont silencieux. Un jeune adulte en profite pour nous remonter le moral en reprenant « le Chant des partisans » avec l'espoir d'être accompagné par ceux qui le connaissent. Il a une belle tête, visage ovale et barbichette à la Vladimir Illich Lénine :

> « Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
> Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu´on enchaîne ?
> Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c´est l´alarme.
> Ce soir l´ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes ».

Quelques voix seulement s'élèvent et donnent à ce moment tragique une dimension irréelle. Une jeune fille franco-tunisienne sanglote en le chantant, pour des raisons qui lui sont propres et qui me restent inconnues. Sa voisine la prend dans ses bras et la console, comme le ferait une mère avec son enfant. Je distingue leurs silhouettes qui se balancent, enlacées dans un même mouvement émouvant. Est-ce ainsi qu'ils étaient celles et ceux de nos semblables, avant d'affronter leurs bourreaux partout ailleurs où l'homme a libéré ses instincts les plus meurtriers pour assouvir son besoin de pouvoir sur ses semblables ?

Aucune comparaison bien sûr, mais la peur est mauvaise inspiratrice. Le chant arrive à sa fin, les voix s'estompent et le sommeil tente de reprendre ses droits. Je demande à Mobtagha de relever la personne qui veille Saber et je lui dis de changer les deux jeunes qui montent la garde devant la fenêtre. Je demande à Slah, de me remplacer et je l'informe que je voudrais prendre un peu de repos. Il m'assure que tout se passera bien. J'étais déjà rassuré depuis que j'avais remarqué sa carrure d'athlète et appris qu'il pratique les sports de combat. Karim sort arpenter le couloir pour se changer les idées. Avant de partir il me souffle à l'oreille qu'il y a parmi nous un homme

qui prend de temps en temps discrètement des photos de nos compagnons quand ils sont distraits.

— Tu en es sûr ?

— Les paparazzis, papa, je les sens à grande distance, c'est une déformation professionnelle chez moi.

— Va te détendre, pour le moment, fiston.

Soudain, on entend une rafale de mitraillette qui nous fait tous sursauter. Les tirs ne semblent pas provenir de très loin. La peur reprend le dessus dans nos têtes et dans nos corps. Quelqu'un prétend avoir entendu un cri, juste après le tir. On prête de nouveau l'oreille, les secondes s'égrènent dans un silence absolu, où chacun tente de capter la moindre plainte. J'essaie de me souvenir des films de guerre, pour retrouver le bruit que fait le corps d'un soldat lorsqu'il tombe sur le sol, touché à mort par les balles. Je voudrais pouvoir mieux identifier ce son que mes oreilles cherchent à capter. Hélas ! malgré tous mes efforts, je ne parviens à aucun résultat. Je reconnais facilement le son émis par les détonations, les explosions, les tirs des mitraillettes, mais pas celui de la chute d'un homme, ni son cri quand il tombe, inanimé.

Même les condamnés à mort, qui sont passés par les armes devant un peloton d'exécution, je parviens à les visualiser. Ils ont les yeux bandés, les mains attachées derrière le dos. J'entends l'ordre de tir, donné par le chef du peloton, suivi des rafales des armes ; l'écroulement des suppliciés quand ils touchent le sol, mais pas le cri des trépassés. J'entends ensuite ce qui semble être le coup de grâce. De façon sordide, je tente d'en garder l'empreinte auditive pour me servir de point de comparaison dans mes écoutes macabres, lorsque je dresse de nouveau mes oreilles et que j'attends…

Brusquement, plusieurs tirs, d'abord espacés, puis rapprochés. Je retiens mon souffle, touche le coude de mon voisin

pour l'inciter à concentrer son écoute et participer à cette quête de son. Immobiles comme des statues, nous guettons ainsi, dans le noir, le moindre bruit qui nous révélerait la chute d'un corps ou le coup de grâce.

Puis, un son indéfinissable survient. Isolé. Unique. Un son qui a un effet dévastateur sur le moral de notre groupe.

« Bingo ! me dit M. Froussard, tu as toutes les sensations qui manquaient à ton inspiration, tu n'as plus qu'à les transformer en mots, pour faire honneur à tes lecteurs ». Ta moisson est riche aujourd'hui, tu en as fait le plein pour toute ta vie.

Il n'y a plus aucun doute, nous l'avons, cette fois, la confirmation de nos peurs, la réponse à notre psychose.

Une voix se fait entendre du fond de la pièce. Je reconnais celle de l'homme qui a entonné le chant des partisans. Il intervient, cette fois, d'une voix grave :

— Il n'y a que les lâches qui se laissent prendre comme des pigeons. Vous avez entendu, Monsieur, le coup de grâce qui vient d'être tiré ?

— Moi, je veux sortir et remonter en surface, dit un autre. Mourir pour mourir, autant mourir debout !

Il me faut rapidement éteindre cet incendie.

— Eh ! oh ! doucement, jeune homme, parle pour toi, pas pour les autres ! Qui te dit que tout le monde est aussi irréfléchi que toi ? Nous tenons à la vie, nous. La sagesse commande…

— Plutôt la frousse commande !

— Il y a des centaines de morts, déjà, vous voulez augmenter leur nombre ?

— Nous, on ne va pas se contenter de compter le nombre de martyrs, on va surtout les venger.

— C'est par le sang que ce régime tombera. Le départ de Ben Ali est un leurre, un nouveau dictateur remplacera le précédant. C'est insuffisant pour nous. Aujourd'hui, camarade, c'est le jour de la finale, et nous y sommes ! C'est une chance d'être finaliste et nous ne voulons pas rater cette occasion. Vous comprenez ?

Toutes ces interventions me font aussitôt penser à l'entretien récent rapporté entre Ben Ali et un gouverneur de province. Un de ses farouches alliés qui l'avait assuré qu'en cas de nécessité un million de ses partisans sortiraient dans la rue pour le soutenir. Le Président l'a convoqué au palais de Carthage, en plein milieu des événements, et lui a posé cette question :

— Vous m'avez rebattu les oreilles, pendant tant d'années, avec le million de partisans que vous pouviez mobiliser en notre faveur, en cas de besoin. Ils sont où ces courageux ?

— Le sang a coulé, Monsieur le Président !

— C'est-à-dire… ?

— Le peuple se range toujours du côté du sang, Monsieur le Président !

***

Depuis trois semaines, en effet, les victimes tombent partout, et on ne compte plus les villes qui se soulèvent les unes après les autres. Les usines en grève se chiffrent par centaines, les postes de police et ceux de la garde nationale sont pris d'assaut. Les blessés par balles, les morts, les arrestations brutales, les tortures se multiplient.

Le peuple se range toujours du côté du sang…

Ces jeunes sont à cran, il faut les comprendre. Tout à l'heure, au cours d'une discussion avec un groupe semblable à celui qui veut en découdre, j'ai entendu quelqu'un dire que la Tunisie était devenue le cimetière de ses rêves. « Il ne me

reste plus qu'à les rassembler, a-t-il dit, et à les mettre dans un sac de voyage pour les emporter là où je peux peut-être en réaliser quelques-uns. C'est mieux que de mourir ici avec la certitude de n'en réussir aucun ».

Un autre, qui projette de tenter sa chance pour rejoindre clandestinement Lampedusa et à qui j'ai conseillé de ne pas jouer à quitte ou double avec sa vie, me rétorque avec conviction :

— Non, Papy ! En prenant le large j'ai plutôt une chance d'échapper à l'enterrement de ma jeunesse. L'espoir a déserté ce pays et la peur habite la plupart d'entre nous. Peur de s'exprimer, peur de manifester, peur de critiquer, peur d'approuver, peur de partir, peur de rester, peur de vivre, peur de mourir… Pourquoi un pauvre, en Amérique, ne songe-t-il jamais à quitter son pays ? Parce que sa confiance en lui-même demeure entière, intacte. Il conserve l'espoir qu'un jour ou l'autre sa situation pourrait s'améliorer. Tu saisis la différence, Papy ?

— C'est toi qui es responsable de tes peurs, ce n'est pas Ben Ali ! lui rétorque un autre. Il s'agit d'un homme qui porte la moustache, d'habitude taiseux et ne prenant que rarement la parole ; notre photographe clandestin selon Karim.

— Ah non ! C'est lui qui a répandu cette peur ! Il en est l'initiateur, l'artisan, le responsable, le garant et la source. C'est à lui et à son régime de faire en sorte qu'on ne soit pas habité par la crainte, mais plutôt par l'espérance et la joie de vivre. C'est à lui, et à son régime, de faire en sorte que nous n'ayons peur ni de sa police ni de son administration ni de sa justice, ni de qui que ce soit. En un mot, c'est lui le responsable de ma détresse, et en sortant pour le chasser du pouvoir je supprime aussi la cause principale de toutes mes peurs.

— Le premier rôle de l'État reprend le taiseux est de protéger… mais il est de nouveau empêché de terminer son argumentaire par l'homme à la barbichette.

— Pour le moment, le rôle principal de l'État est de protéger les riches contre les plus démunis. Il protège même leurs poubelles et je sais de quoi je parle…

Un silence explosif vient de s'installer à cette affirmation exprimée avec une gorge nouée par l'émotion.

Le jeune révolutionnaire enchaîne :

— Mon paternel travaillait comme gardien dans un grand hôtel 5 étoiles fréquenté par les touristes. Eh bien sachez que la direction a refusé de laisser le personnel récupérer la nourriture jetable. Rendez-vous compte, il a été renvoyé parce qu'il a insisté à revendiquer le droit de se servir dans les poubelles. Trop c'est trop, le capitalisme est la négation même de la solidarité entre les hommes. Il nous faut le stopper. Il est allé trop loin.

***

Comment faire baisser la tension parmi ce groupe de jeunes kamikazes prêts à tout, sans pour autant les affronter directement ? J'en suis là de mes pensées quand j'entends le premier intervenant qui me surprend par sa demande :

— On sort, Monsieur ! Nous, on se bat pour la liberté et il n'y a pas de demi-mesure. On ne va pas faire le travail à moitié, comme nos parents. Vous, vous avez lutté pour l'indépendance, fort bien. Nous, nous luttons contre la dictature que vous avez laissée s'installer en vous contentant de chasser les colonisateurs, sans vous soucier du reste. L'euphorie de l'indépendance retrouvée et, surtout, le pouvoir vous ont fait oublier l'essentiel : les libertés individuelles. Nous, on est décidé à finir le travail inachevé.

Tout ce qu'il dit est vrai. Je serais tout à fait d'accord avec lui si l'on se trouvait dans un débat ou dans une réunion classique, mais là, dans ce sous-sol, avec les morts et les blessés à l'extérieur, je ne vois pas le lien entre les idées exprimées et l'action souhaitée. De plus, la spontanéité associée au

manque d'organisation ne servirait qu'à augmenter le nombre de victimes.

— Admettons que vous sortiez. Avec quelles armes allez-vous vous battre ? Les rues sont désertes et l'espérance de vie pendant le couvre-feu se compte en minutes, voire en secondes. C'est beau ce que vous dites et vos critiques sur les insuffisances du pouvoir sont parfaitement fondées. Je suis convaincu par vos idées, mais le combat serait hasardeux en de telles circonstances. Je suis contre l'aventurisme et le suicide collectif. Personne ne sortira.

— De qui tenez-vous ce pouvoir sur nous, Monsieur ?

— Qui vous a désigné pour être notre garde-chiourme ?

— Un peu de politesse, s'il vous plaît, il a l'âge de votre grand-père.

— Justement ! Il profite du privilège de l'âge et de l'aide de son équipe de volontaires pour nous imposer son point de vue et nous priver de notre liberté de mouvement. C'est insupportable.

Il vit à l'étranger, depuis très longtemps, il ne connaît plus rien à la Tunisie d'aujourd'hui ! Explique-lui, Mustapha.

L'homme à la barbichette de Lénine, s'adresse alors à moi, d'une voix qui se veut convaincante :

— Chez nous, Papy, les élus utilisent la colle Super Glue-3 pour garder le pouvoir. On ne quitte pas un poste politique à la fin de son ou de ses mandats, ni même à l'âge de la retraite, mais uniquement lorsqu'on meurt. Imaginez que vous ayez le même instituteur en maternelle, puis en primaire, en secondaire, dans l'enseignement supérieur et qu'il devienne, de surcroît, votre employeur… C'est notre ressenti, ici, par rapport à nos dirigeants. C'est intenable, irrespirable. Basta, Monsieur ! On veut sortir.

— C'est lui, d'ailleurs, qui nous a regroupés ici depuis qu'on a évacué l'autre pièce pour éviter qu'on sorte aider nos frères, et, à nouveau, il fait obstacle à notre volonté d'en finir avec ce pouvoir pourri !

— Trop, c'est trop. Maintenant on tue nos frères et on les entend tomber comme des mouches, sans pouvoir réagir ! Tout à l'heure, on les frappait et tu nous as empêchés de leur porter secours. À présent, on les tue, et tu nous empêches d'arrêter le massacre. Tous tes arguments n'ont qu'un seul objectif : éviter l'affrontement avec la police et rester bien au chaud, jusqu'à la fin du couvre-feu.

Le camarade Vladimir Illich complète cette phrase à sa façon, mais sur un ton sarcastique :

— Plutôt jusqu'à l'heure du petit-déjeuner et du pain au chocolat !

— Papy, c'est fini maintenant, nous sortons.

— Dégage.

Constatant que je suis en difficulté, Brahim intervient :

— Je pense que, quelles que soient vos motivations, le respect doit prévaloir dans nos discussions. Il n'y a pas lieu de faire dégager qui que ce soit. Une sortie à l'extérieur expose ceux qui restent à l'intérieur au danger certain d'être repéré par une police sur les dents. Par conséquent, la sécurité de chacun d'entre nous est liée à celle des autres. Il faut en tenir compte.

Mobtagha intervient à son tour :

— Il est 2 heures du matin et le couvre-feu se termine à 5 heures. Donc, dans trois heures nous serons tous libres, ce n'est qu'une question de patience. Quant à la lâcheté, je considère que si nous sommes ici c'est qu'on a tous eu le courage de venir manifester devant le ministère. Les lâches et les trouillards, ce sont ceux qui sont restés chez eux, bien à l'abri.

— Tu as des parents ? lui demande quelqu'un.

— Oui, bien sûr ! Pourquoi cette question ?

— Ils sont où, à l'heure actuelle ? C'est juste pour te dire de ne pas traiter de lâches tous ceux qui sont restés chez eux aujourd'hui. Chacun participe à sa façon à cette révolte, et ils sont nombreux ceux qui nous aident derrière leur clavier d'ordinateur.

— En pratique, qu'est-ce qu'on fait, Papy ?

— Pour moi, c'est simple. Dehors, ils sont armés et il y a un couvre-feu à respecter, et nous, nous sommes désarmés légalement et physiquement. Le choix est vite fait.

Une voix intervient pour proposer un vote.

— Alors, votons à main levée.

— Et Saber n'a pas le droit de donner son avis ?

— Allons lui poser la question !

— Arrêtez, ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Non, je veux juste qu'il exerce son droit.

— Je considère que, dans son état, il voudrait être à l'air libre pour mieux respirer. Il faut donc ajouter sa voix à ceux qui voteront pour sortir.

Brahim prend son portable, déclenche l'éclairage et fait le tour de l'assistance. Il s'attarde sur chaque visage pour s'assurer de ne pas se tromper. L'homme à la moustache que j'observe du coin de l'œil prend des notes comme si nous étions dans un bureau de tri. Karim et Mobtagha comptent à voix basse. D'autres les imitent la trouille au ventre que traduit leurs tics nerveux. Je relève les deux gardiens et la personne qui veille sur Saber, pour leur permettre de venir voter aussi.

Un jeune s'autorise à justifier son choix en précisant qu'il veut sortir non pas pour affronter le danger, mais pour chercher un autre abri car si nous sommes pris ici nous serions considérés comme des pilleurs et les peines encourues seraient plus lourdes.

Du coup, deux ou trois voix interviennent pour demander de reprendre le vote depuis le début.

- 14 -

J'observe la scène qui se déroule sous mes yeux, avec un regard étrange. Autour de moi, dans le noir, des silhouettes dont on aperçoit à peine le visage, prisonnières malgré elles d'un sous-sol sans issue et qui se croient en mesure de faire pencher la balance en faveur de la liberté. L'étrangeté de cette scène me fait penser à un théâtre d'ombres chinoises, avec toute sa charge de tension et d'interrogations, car on vote cette fois pour vivre ou pour mourir.

Je tremble en préjugeant de leur réaction. Ils ont tous l'âge de mes étudiants, à Bruxelles. Ils seraient à leur place dans un amphithéâtre à l'université, en Tunisie ou ailleurs, pour cueillir le savoir, l'approfondir et en débattre, mais pas ici, dans un sous-sol à jouer leur vie à pile ou face.

Ils ignorent qu'ils risquent de servir de tremplin à ceux qui veulent se propulser sur le devant de la scène politique. Ces professionnels de la chose publique auront tout le loisir de parler au nom de nos jeunes et de leur avenir, juste le temps de monter les marches du pouvoir, mais ensuite ce sera surtout leur propre avenir politique qui comptera et rien d'autre.

Réduit à ma condition de « Papy » comment pourrais-je les convaincre de mon raisonnement d'adulte confirmé ?

Ma réflexion est le fruit de tant d'années d'observation ! Elle est mûrie par l'expérience, précisément celle qui manque à ces jeunes gens pour admettre que c'est en restant en vie qu'ils pourraient faire avancer leurs idées, et peut-être voir quelques-uns germer et croître !

Cette fois, M. Froussard, s'amuse à faire semblant de parler à ma place :

« Je vous affirme, en ma qualité d'ancien jeune, que tous les sacrifices faits par les générations antérieures n'ont finalement servi qu'à ajouter de nouvelles dates de commémoration à nos calendriers. Nous célébrons alors tous ceux qui sont morts pour faciliter l'accès au pouvoir à d'autres. Oh ! pardon, pour la patrie ! »

Le scrutin est sans appel : vingt-quatre voix pour attendre la fin du couvre-feu et deux pour la sortie, l'indicateur et le faux claustrophobe. Saber n'a pas participé au vote, et pour cause. En revanche, Slim et Slimane sont venus voter après avoir attentivement écouté certains avis exprimés.

Au fond, lorsqu'on permet aux gens de s'exprimer librement on désamorce souvent leur colère initiale et celle-ci, après s'être calmée, cède la place au raisonnement, mais pas avant. On constate cela à tout âge, et dans toutes les circonstances de la vie. Laissez d'abord l'autre se défouler, vider son trop-plein de critiques et de récriminations, puis adressez-vous à sa raison, dans un second temps.

***

Je pose à nouveau ma tête contre le mur, dans une énième tentative pour trouver un hypothétique sommeil. Soudain, je sens une main qui touche mon épaule. Je me retourne et je vois Brahim qui s'assoit à côté de moi, il prend la même position que moi, comme s'il voulait se reposer aussi.

Depuis l'incident avec Slim et la confiscation de sa batterie, une entente parfaite s'est instaurée entre Brahim et moi. Je lui ai demandé d'empêcher les « évasions » vers l'extérieur et il s'en est acquitté, discrètement. Je suis content de l'avoir à mes côtés. On dirait que le service militaire lui manque et que dans cette aventure, il retrouve un travail d'équipe dont il est nostalgique. Il est visiblement habitué à la discipline. J'ai tout de suite réalisé ce qu'il pouvait nous apporter pour contrôler cette situation de panique dans laquelle le destin nous a plongés.

Depuis, il vient de temps en temps me demander conseil pour gérer le mieux possible notre communauté de « fugitifs ». Il s'intéresse à tout, discute avec les gens, pose ses questions, prodigue des conseils et fait preuve d'empathie envers chacun de nous et envers nos familles. Il s'enquiert de notre état de santé, de nos professions, il a fini par gagner le respect de tous, ce qui est largement mérité.

Sa voix rauque de fumeur invétéré, reconnaissable entre toutes, est presque toujours neutre, mais cette fois il me semble qu'elle exprime quelque chose de différent, pour ne pas dire de grave. Brahim m'invite alors à me lever et à le suivre. Je m'exécute sans demander quoi que ce soit, convaincu que ce doit être très important.

En chemin, il me prend par l'épaule et je sens que sa main tremble un peu. La lampe de son portable nous sert d'éclairage. Arrivé dans un petit hall, j'en profite pour scruter son visage. Celui-ci est blanc comme un linge. Il ne faut pas être grand psychologue pour deviner que Brahim a une mauvaise nouvelle à m'annoncer. Je songe aussitôt à notre blessé, Saber, qui agonise dans le couloir. Je m'attends donc à ce qu'il m'apprenne la terrible nouvelle, tout en me préparant à chercher mes propres mots pour la communiquer à mon tour au reste du groupe. Brahim, d'habitude franc et direct, semble

cette fois choisir ses phrases d'une manière que je juge excessive, comme s'il voulait me ménager. À tel point que je prends les devants :

— J'ai compris. Il est mort n'est-ce pas ? Soyons forts tous les deux pour affronter cela.

— Non, Papy, c'est plus grave.

Plus grave ? Qu'est-ce qui pourrait être plus grave que la mort ? Même s'il m'apprend que la moitié du groupe s'est volatilisé ou que les BOP vont arriver en masse, ce n'est tout de même pas plus grave que la mort ! J'étais certain que, quelle que soit cette mauvaise nouvelle, elle n'aurait pas un réel effet sur mon moral. Et pourtant, lorsqu'il me l'annonce je sens le sol vaciller sous mes pieds. Comme si la porte de l'enfer s'ouvrait subitement devant moi. J'ai la sensation de tomber dans un gouffre sans fond, au point de chercher la main de Brahim pour me soutenir, et pour m'aider à m'asseoir à même le sol.

Il est probable que j'aie bien entendu la terrible information qu'il vient de m'apprendre, mais mon cerveau l'a immédiatement rejetée. On dit qu'il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas vous entendre. C'est vraiment le cas de le dire. Un refus net de ma part. Il a instantanément effacé l'information qu'il ne voulait pas recevoir, au point que ma mémoire n'en a rien retenu. Tout le reste de sa phrase est clair, sauf la partie que je ne peux admettre ; c'est au-delà de mes limites physiques, morales et intellectuelles. Pourtant j'en ai entendu des choses terribles dans ma vie professionnelle d'interprète judiciaire ! Il m'est arrivé de recevoir de plein fouet l'aveu inattendu de plusieurs meurtres épouvantables, alors que j'intervenais dans le cabinet d'un juge d'instruction pour l'audition d'un justiciable soupçonné d'un simple vol à l'étalage. Je recueillais ces informations avant le juge, lequel lisait parfois sur mon visage la gravité des révélations effrayantes que j'allais lui traduire.

Cependant, avec l'expérience, ce genre de situation a développé ma capacité de résilience, je suis devenu plus fort et plus imperméable aux surprises effrayantes qui demeurent un facteur de choc psychologique, pour les novices. Mais l'information que Brahim vient de me révéler efface une expérience judiciaire de plus de quarante ans et me renvoie autant d'années en arrière.

Si on était dehors, je courrais droit devant moi pour déguerpir, même pendant le couvre-feu, pour fuir le plus loin possible, sans même attendre la fin de la phrase qui vient d'être prononcée. Le début était largement suffisant pour me mettre sur orbite et quitter le lieu maudit où je me trouve. Le problème est que je suis actuellement dans un endroit totalement fermé et que nulle fuite n'est envisageable pour le Papy de mon état. Un homme âgé, à la tête d'un groupe qui, jusqu'ici, se battait seulement pour retrouver sa liberté compromise, alors que désormais c'est la vie de chacun qui est en jeu, et elle ne tient plus qu'à un fil.

Constatant mon désarroi, Brahim tente d'atténuer le choc que je viens de recevoir :

— Rassure-toi, Papy, personne ne pourra s'en servir sans TON accord.

— Brahim, je n'ai pas bien entendu ce que tu viens de me dire, veux-tu bien le répéter.

— J'ai dit, personne ne pourra s'en servir sans TON…

— Non, non ! répète-moi plutôt ce que tu m'avais dit avant cela, et que ma mémoire a zappé.

— J'ai dit que dans la pièce du fond il y a des caisses remplies d'armes, probablement des grenades, des kalachnikovs et des munitions, mais aussi que ce bâtiment serait en réalité une dépendance du ministère de l'Intérieur, d'après les papiers à en-tête qui traînent et l'étiquette collée sur une des caisses.

La porte de l'enfer vient de s'ouvrir. Le diable en personne m'y attend la fourche entre les mains. Le comble, c'est l'arrivée au galop de M. Froussard dans mon esprit, assuré qu'une telle occasion lui offre un champ d'action inespéré :

« Alors, Papy ? cette fois tu y es, en plein dedans ! Tu y patauges déjà. Bientôt, ceux qui voulaient sortir trouveront un solide argument en leur faveur. Ils vont enfin pouvoir en découdre avec les forces présentes en surface, et à armes égales. Celui qui a parlé de la finale mènera la lutte comme un vrai match de foot, tu verras. Tous les joueurs auront des ballons assourdissants et les tirs au but commenceront dès le début. Et boom ! ce sera goal à chaque tir ! Cette fois tu ne seras plus ni « Papy » ni « Papasario », mais « Petardo ». Tu vois que je t'ai gardé la première lettre pour te faire honneur ! C'est gentil non, camarade ? »

Je reste silencieux, le temps nécessaire pour refouler l'indésirable visiteur. Quelques minutes, assurément. Brahim respecte mon silence. Je regarde son visage, dans l'ombre, et j'active tous mes radars pour tenter de comprendre, au-delà de ce qu'il m'a confié, tout ce qu'il pourrait connaître et garder pour lui. D'abord, est-il sincère ? Serait-il lui-même un agent de la sécurité ? « Bien sûr que oui ! » intervient M. Froussard qui revient au galop, engageant cette fois le dialogue avec moi :

— Dans ce cas, quelle est sa mission au juste ?

— Son rôle est de conduire une partie des manifestants dans cette pièce, précisément.

— Dans quel but ?

— Pour qu'ils s'emparent des armes et les utilisent, ce qui justifierait une répression sanglante qui pourrait sauver le régime. Essaie de faire des recoupements ! N'était-ce pas lui, accompagné de l'homme à la casquette rouge, qui était à la tête du groupe de manifestants qui ont fini par vous mener dans cette souricière ?

— Ils sont collègues alors ?

— Bien sûr que oui, réfléchis un peu, tu crois que Slim t'aurait donné sa batterie sans le feu vert de Brahim, qui était juste derrière toi à ce moment-là ?

— Incroyable.

— N'as-tu pas remarqué qu'il te demande souvent ton avis avant d'exprimer le sien ?

***

L'homme sur lequel je compte serait un manipulateur ? Sa demande, tout à l'heure, de mettre Slim aux arrêts, était-elle destinée à cacher son jeu ? Lorsque j'ai conforté le mouchard en lui disant qu'il était un patriote et non pas un traître pour son pays, il me semblait pourtant avoir constaté une certaine fierté sur son visage ! Pour quelle raison me mentirait-il à propos de cette découverte ? Voulait-il se prémunir de tout soupçon de connivence avec Slim, au cas où l'un d'entre nous les aurait vus côte à côte aujourd'hui, à la tête des manifestants ? Appartient-il à un autre service de renseignements ? Et s'il s'agissait d'un simple anarchiste ? ou bien d'un baroudeur dans l'âme, qui viendrait de découvrir l'occasion d'exercer ses théories ?

J'écarte finalement toutes les hypothèses inspirées par M. Froussard et je cherche plutôt une solution à ce nouveau problème. Comment procéder pour étouffer cette information ? Que dois-je faire pour empêcher tout accès à cette pièce ? Qui s'en chargerait, alors que je suis fermement décidé à garder ce secret entre Brahim et moi, à l'exclusion de tout autre confident ? Si un secret est partagé entre plus de deux personnes, m'a dit un jour mon père, cela le fragilise et l'expose à la divulgation. Enfin, Brahim est-il sûr de sa découverte ? On n'entrepose pas des armes et des munitions dans une pièce aussi facile d'accès !

Toutes ces questions traversent mon esprit à la vitesse de l'éclair, sans me laisser assez de temps pour trouver des

réponses logiques et les confronter entre elles ni faire ressortir quelque chose de réfléchi. Brahim, qui regarde ailleurs pour ne pas m'accabler davantage, lève de temps en temps la tête vers moi, afin d'évaluer ma disposition à sortir de mon mutisme.

Je décide d'abréger son attente et de passer directement aux décisions qui s'imposent à moi, en cette nuit de tous les dangers. Elle succède à une journée que le destin a voulue historique pour tous les Tunisiens, collectivement ou individuellement, autochtones ou émigrés. Il était écrit, que je devais être ici, aujourd'hui, à cet instant, avec Karim, pour remplir cette mission périlleuse, à l'instar de celle que je préparais hier pour l'officier de l'armée belge et son fils. Une mission consistant à tenter de détruire, à l'aide d'explosifs, une usine sidérurgique à Seraing, pour ne pas qu'elle tombe entre les mains de la Wehrmacht. Quelle coïncidence ! « Rien n'est dû au hasard », me dirait Moune.

Je fixe Brahim du regard et, avant de lui faire part de mes décisions, je lui demande comment lui-même réagirait dans une telle situation.

— Que ferais-tu à ma place, Brahim ?

— Je veillerais à interdire l'accès à ce local. C'est tout.

Content que sa réponse corresponde à la décision que je m'apprête à prendre, je reprends, toujours à voix basse pour n'être entendu que nous deux :

— Quelqu'un t'a-t-il vu entrer dans cette pièce ?

— Non.

— Tu en es sûr ?

— Oui, certain.

— Pourquoi y es-tu allé, toi ?

— Après le vote, tu m'as demandé d'aller voir s'il n'y avait pas une sortie de secours à l'arrière du bâtiment et, au besoin,

d'en bloquer l'accès par un obstacle. Comme cette pièce était fermée, j'ai forcé la porte.

— Tu m'as dit qu'il n'y avait aucune sortie de secours !

— Oui, justement, pour le savoir, il m'a fallu aller voir partout. Dans cette pièce aussi.

— Soit. Es-tu certain de ce que tu as vu ?

— Oui, c'est écrit sur les caisses.

Et il commence même à épeler « A. R. M… », m'obligeant à le stopper net pour arrêter la montée subite de mon adrénaline.

— Ça va, j'ai compris, pas la peine de continuer et d'enfoncer le couteau dans la plaie.

— Il y avait aussi du courrier portant l'entête du ministère de l'Intérieur, et aussi des étiquettes à son adresse.

— Les caisses étaient-elles ouvertes ?

— Non, fermées et cerclées de fils d'acier. Mais… avec une simple pince…

— Arrête s'il te plaît, je n'ai pas la tête à plaisanter, et oublie dans tous les cas de figure ce que tu viens de me dire. Peut-on bloquer cette porte ?

— Pas efficacement, non, je ne pense pas… puisque moi-même j'ai réussi à l'ouvrir, juste en forçant sur la poignée.

— Quelqu'un la surveille en ce moment ?

— Personne, mais tout le monde s'est habitué à ce qu'elle soit fermée.

— Retourne immédiatement sur place. Ralentis tes pas dès que tu me quittes pour ne pas éveiller les soupçons. Sur ton passage, photographie des yeux tout ce qui pourrait nous servir à empêcher que la porte soit forcée. Et reviens au rapport.

Discipliné, Brahim applique mes instructions avec zèle. Je l'attends pendant plusieurs longues minutes, au point que je commence à m'impatienter. Il revient, s'assoit d'abord loin de moi pour faire diversion, puis il vient s'accroupir à mes côtés.

— Je ne vois rien qui pourrait convenir pour bloquer l'accès.

— Retourne sur les lieux, on continuera la discussion sur place. Je te rejoins.

***

Brahim est déjà allongé par terre, faisant mine de se reposer. Je procède discrètement à l'inspection de la porte et des alentours. Je n'ose même pas tourner la poignée, le diable est certainement planqué derrière. Soudain, j'entrevois une solution : situées dans un renfoncement assez large, deux armoires métalliques occupent les angles, de part et d'autre de la porte.

— Voici ce que je propose, Brahim…

Son visage s'éclaircit, ses traits se détendent. On dirait que je l'ai trop fait languir alors qu'il était venu pour chercher des décisions fermes et rapides. Mes questions ont mis sa patience à rude épreuve.

— Tu vois ces deux armoires ? Si on pousse l'une d'entre elles pour la placer juste devant la porte, le problème me semble résolu. Il y a seulement deux mètres de distance. Qu'en penses-tu ?

Il se lève et, ensemble, nous procédons au test. Impossible de la faire bouger. Nous essayons de voir s'il y a moyen de l'alléger. Les armoires sont toutes les deux fermées à clé. J'ai peur d'une nouvelle surprise si Brahim me proposait de les ouvrir.

« C'est là-dedans, intervient M. Froussard, que sont stockées les munitions. Elles sont rangées par catégories d'armes, les petits et les gros calibres, les armes de poing et les grandes faucheuses. Vous allez avoir l'embarras du choix pour la distribution ».

Je secoue la tête plusieurs fois pour chasser l'intrus.

— Il faudrait être au moins quatre pour arriver à en déplacer une, me dit Brahim.

Je suis arrivé à la même conclusion.

— Nous aurons besoin d'aide, me précise mon compagnon de galère.

— Négatif, cela risque d'éveiller l'attention.

— Ton fils, Karim ?

— Négatif, il voudra savoir pourquoi.

— Slah et Mobtagha ? Ils sont costauds tous les deux !

— Ils voudront aussi savoir pourquoi.

— Il suffit de ne pas leur répondre. Sinon, que proposes-tu ? On reste là et on attend la levée du couvre-feu ?

— Je vais faire une proposition à tout le monde et, s'il te plaît, porte-toi volontaire aussitôt.

— Quelle est ta suggestion ?

— Pas le temps de te l'expliquer, chaque minute compte désormais. N'oublie pas de lever la main le premier, suis-moi.

Lorsque j'arrive à portée de voix du gros de notre groupe, je me lance :

— Écoutez-moi bien les amis. Nous sommes trop nombreux dans cette pièce pour y passer le reste de la nuit. L'oxygène n'est pas illimité et comme nous sommes dans un lieu fermé, il faut que quelqu'un se sacrifie. Lequel se porte volontaire pour aller dormir à même le sol dans un couloir ou dans le hall, afin de nous alléger ?

Brahim a déjà levé la main, avant même que j'aie fini de formuler ma proposition. Il se dirige aussitôt vers l'endroit concerné. Comme je m'y attendais, il revient quelques secondes après pour nous dire qu'il accepte ce sacrifice, mais que, vu le méchant courant d'air qui risque de le rendre malade, il a besoin d'aide pour déplacer une armoire et occulter l'arrivée d'air froid. Je désigne aussitôt Mobtagha, Slah et Karim.

Je demande ensuite à mon fils de me faire un signe, de loin, quand ils auront fini cette manœuvre. Peu après, je vois Mobtagha et Slah qui regagnent leur place, et j'aperçois mon fils qui lève son pouce à mon intention.

***

Apaisé, je me réinstalle à ma place, mais bientôt Brahim revient avec le même visage que lorsqu'il m'avait annoncé la terrible découverte.

— Ce n'était pas trop lourd ?

— C'était difficile, mais on y est arrivé.

— L'armoire est bien placée ?

— Oui, elle ne bougera plus parce que, en plus, elle a perdu un pied pendant l'opération.

— C'est le prix à payer. Mais… pourquoi dis-tu « en plus » ?

— Parce que j'ai un gros problème.

— Ah, bon ! lequel ?

— Je ne trouve plus mon portefeuille, avec tous mes papiers, y compris ma carte d'identité et mes documents militaires. Je crains de l'avoir perdu dans la pièce. Or, on ne peut plus bouger l'armoire pour y accéder.

« C'est le bouquet ! me dit M. Froussard. Comme le Petit Poucet ! Tu accumules les preuves de ta participation à cette journée : avec ces papiers ils remonteront facilement jusqu'à toi, et les photos prises à l'extérieur, à ton insu, confirmeront que tu es trempé jusqu'au cou dans cette insurrection ! »

Après un court silence, j'espère encore un miracle et je tente même de le provoquer.

— Où et quand as-tu vu ton portefeuille pour la toute dernière fois ?

— Ce matin, en prenant le bus.

— Pourquoi penses-tu l'avoir perdu justement là, dans la pièce ?

— Parce que je me souviens, quand j'étais dans l'armurerie…

Il marque une pause pour mieux se remémorer la scène puis il continue, comme s'il parlait pour lui-même.

— Je me suis penché pour lire les inscriptions relatives au contenu des caisses, et j'ai senti que mon portefeuille était à moitié sorti de la poche intérieure de mon blouson. Je l'ai aussitôt repoussé tout au fond et je me suis redressé.

— Tu es sûr ?

— Oui, certain, parce qu'en plus de l'avoir rentré, j'ai jeté un œil pour m'assurer qu'il avait bien complètement réintégré ma poche.

— Continue.

— Après, je me suis relevé pour partir… Ah oui ! je me souviens maintenant, je suis retourné vers les caisses et je me suis de nouveau penché, parce que je voulais savoir d'où provenaient les caisses et là, mon mouvement a sans doute été trop rapide. Mon portefeuille est peut-être tombé à ce moment-là, sans que je ne m'en aperçoive.

C'est une catastrophe !

— Résumons calmement la situation, Brahim. L'armoire a perdu un pied et n'est plus manipulable, dis-tu ? Peut-être qu'il est tombé au cours du déplacement du meuble ? Tu t'es peut-être penché à un moment ou à un autre ? Essaie de te souvenir de la scène. Visualise-la, s'il te plaît. Et puis tu iras vérifier qu'il n'est pas par terre, sous l'armoire.

— Peut-être alors, lorsque je me suis baissé pour constater que le pied de l'armoire était cassé, au moment où je l'ai entendu craquer… Je jette un œil et je reviens te communiquer le résultat.

— Restons optimistes. Au besoin, une cinquantaine de bras nous aideront. Compte sur Papy.

Il me remercie en se retournant, et me quitte avec plus d'espoir que quand il est venu. Hélas, il revient bredouille. Sans me laisser décourager, je décide de retourner chercher avec lui, pour en avoir le cœur net, et ne pas prendre de décisions hâtives, susceptibles de provoquer de nouvelles interrogations.

Je pense à Moune, qui me dit souvent : « Tu ne fais jamais confiance qu'à toi-même. C'est pour cela que tu as des problèmes de santé. Il est temps que tu apprennes à dé-lé-guer ».

Nous arrivons devant l'armoire. Je suggère à Brahim de regarder, une nouvelle fois autour et sous le meuble. Il sort son portable, l'allume, inspecte le sol et annonce :

— Je ne vois rien. Tu peux vérifier par toi-même, si tu veux.

Il me tend son smartphone. Le faisceau lumineux qu'il projette me semble moins fort que sur le mien. Je lui rends son téléphone, je sors le mien et dirige la lumière, effectivement plus intense, vers la zone à explorer. Pourvu que la batterie ne cède pas ! Je ne vois rien non plus. Je décide de m'allonger à même le sol et, cette fois, je dirige la lumière très méthodiquement, centimètre par centimètre, en ratissant toute la surface. Toujours rien. Je me retourne de 180 degrés et refais la même manœuvre, afin de compléter l'inspection en croisant les angles de vue. Un objet apparaît entre le pied droit plié de l'armoire et la porte de la pièce. Avant de crier victoire, je souhaite m'assurer qu'il s'agit vraiment d'un portefeuille. Impossible à déterminer avec certitude. Ce qui est sûr, néanmoins, c'est qu'il y a un objet coincé. Je me redresse, tends mon portable-torche à Brahim. Je lui indique ce que j'ai vu et lui demande de prendre la relève. Il doit s'allonger et bien

regarder au niveau du pied estropié de l'armoire, côté porte. Il se met dans la même position que moi l'instant précédent.

Pendant qu'il fait son observation, mon regard parcourt la tenue vestimentaire de mon compagnon, sans aucune raison précise. Blouson pied-de-poule à carreaux noirs et blancs, pantalon gris foncé à revers, et des chaussures noirs sans lacets avec fermeture velcro.

Sa voix caractéristique me sort de cet examen vestimentaire, imposé par nos positions respectives.

— Affirmatif, Papy ! Il a dû tomber par terre, et ensuite le déplacement de l'armoire l'a soustrait à ma vue.

— Tu peux le récupérer ?

— Affirmatif, il n'est pas coincé sous le pied.

Quelques instants après, je prends congé de lui. Il reprend son poste, son visage exprime un profond soulagement.

- 15 -

Slimane se lève et se dirige vers les toilettes sans que le surveillant lui fasse la moindre remarque, il y croise un de ses voisins de couchette. Ils ont déjà échangé quelques réflexions auparavant, sur leurs parents respectifs et sur l'angoisse dans laquelle ils se trouvaient en ce moment à leur sujet. Slimane l'entend téléphoner à sa maman, une nouvelle fois, pour la rassurer, lui dire qu'il va bien et qu'il est en sécurité.

Slimane enregistre cette info, pour la garder en mémoire.

En se mélangeant aux « casseurs », il prête l'oreille à tout ce qui se dit ou se chuchote. Ses yeux se promènent partout et ses capteurs auditifs sont en alerte maximum. Puis, il regagne sa place sans que personne ne lui prête particulièrement attention, d'autant qu'il a laissé sa casquette sur sa paillasse. Quand il revient, il récapitule pour son collègue la moisson des informations récoltées :

— Une armoire a été déplacée, soi-disant pour empêcher un courant d'air que personne n'avait remarqué auparavant ; un barbu cherche fébrilement des ciseaux, en harcelant une jeune blonde ; un contact établi avec un médecin pour gérer les blessés. Le Papy a prévenu son ambassade ou son consulat, voire les deux, c'est donc un binational.

— Qu'est-ce que tu trouves d'exploitable dans tout cela, pour notre plan d'évasion ?

— Tout est exploitable, dans notre profession. Le moindre mégot de cigarette jeté par terre peut conduire, grâce à l'ADN, à l'identification de son propriétaire et le confondre dans un crime ou une agression. Pour les infos que je viens de recueillir, par exemple, la raison invoquée pour le déplacement de l'armoire n'est pas crédible. L'histoire du courant d'air ne tient pas debout. Quant au barbu, s'il cherche à se tailler la barbe c'est qu'il s'agit d'un cadre du parti des islamistes, qui veut passer inaperçu. Pour les communications avec l'extérieur, il n'y a que celle avec l'ambassade étrangère qui est grave. Mais, de toute façon, nous devons rapporter toutes ces infos à notre centrale, c'est notre métier. C'est à elle de faire le tri.

***

Le temps s'écoule, Slim et Slimane font et refont dans leur tête les mouvements qu'ils devront effectuer, le moment venu, pour s'échapper de ce nid de guêpes pour prévenir leurs collègues de cette bonne prise en perspective. Après avoir soigneusement pensé et préparé leur plan, ils sont parfaitement prêts pour leur évasion.

C'est alors qu'ils entendent des pas feutrés arriver dans leur direction, ils retiennent leur souffle. Deux silhouettes finissent par apparaître et se dirigent en face d'eux, visiblement pour assurer la relève de leurs surveillants.

Sans échanger le moindre mot, les deux policiers se regardent, se serrent la main pour se confirmer que le moment est venu de mettre leur plan à exécution. Slim se retourne dans sa couchette pour changer de position, en veillant à faire le moins de bruit possible. Dans son déplacement, il vise l'aiguille de 3 heures, sur une horloge virtuelle.

Sur sa lancée, il rajoute quelques centimètres supplémentaires pour garantir son entrée complète dans l'angle mort. Avec une grande agilité et la souplesse d'un chat, il exécute ce mouvement sans attirer l'attention de personne, ni même celle de son voisin immédiat, absorbé par la lecture et l'envoi de messages sur son portable. Les surveillants continuent, d'ailleurs, à discuter, sans se soucier des personnes qu'ils sont censés tenir à l'œil, persuadés qu'elles dorment ou qu'elles attendent la levée du couvre-feu, comme tout le monde.

Pour couvrir son collègue, Slimane s'adresse à son voisin de gauche, celui qu'il a croisé dans la file des toilettes. Il lui chuchote avec une voix suppliante de bien vouloir lui prêter son portable pour avertir sa mère qu'il est bien en sécurité, car elle doit être morte d'inquiétude. Il lui propose aussi de composer lui-même le numéro, sous sa dictée, s'il le souhaite.

Le voisin, qui se souvient avoir téléphoné à sa propre mère devant Slimane quelques instants plus tôt, se sent gêné de refuser ce service à quelqu'un qui est dans la même situation que lui, d'autant plus que Slimane lui suggère de former lui-même le numéro de sa maman. Par précaution, il lui demande donc de lui dicter le numéro en question, mais, dès que Slimane commence la dictée, le jeune homme se ravise et lui passe son portable, en signe de confiance.

— Soyez bref s'il vous plaît.

Slimane le remercie, forme le numéro de la centrale, au nez et à la barbe de son généreux voisin, et dit à son correspondant dès que ce dernier décroche :

— Je suis en sécurité, Maman, je n'ai pas pu te téléphoner avant car j'ai perdu mon portable. Les gens ici sont très gentils et très pieux. Ils ont même aménagé une place pour permettre à ceux qui le veulent de faire leur prière. On est juste en face du ministère de l'Intérieur, n'aie aucune crainte. On a

démonté une fenêtre grillagée pour nous réfugier. Je rentre à la première occasion, cela peut être très bientôt.

Il remet le portable à son propriétaire, après avoir effacé le numéro composé. Il le remercie pour son geste de générosité et retourne à sa place en murmurant à l'intention de son voisin que, maintenant, il allait bien dormir.

En se couchant sur sa paillasse, il s'allonge directement sur la place qu'occupait son collègue, quelques instants auparavant, et exécute exactement les mêmes gestes, avec une rapidité extraordinaire, sous le regard médusé de son généreux prêteur.

Les policiers ont agi à moins de trois minutes d'intervalle et sont déjà dehors.

- 16 -

Je cherche une nouvelle place, plus confortable, pour m'endormir. Un compagnon m'en concède une en se serrant vers son voisin. Sentant le sommeil venir, je m'autorise à poser ma tête sur son épaule. Soudain, quelqu'un dont je ne distingue pas le visage ouvre doucement la porte de notre dortoir improvisé. Sa silhouette n'est pas identifiable dans le noir. Le grincement qu'il vient de provoquer en poussant la porte nous fait tous sursauter, ou presque. Sans dire un mot, il dirige la lumière de son portable, comme s'il était à la recherche de quelqu'un de particulier, en s'attardant sur chaque visage. L'effet est terrifiant, de voir ce faisceau de lumière désigner une cible dans le noir absolu. On dirait un gardien de prison qui a reçu l'ordre de venir chercher un détenu pour le conduire à un interrogatoire ou à une salle de torture. Monsieur Froussard surgit dans son sillage, et mon imagination s'emballe :

« C'est comme ça que ça se passera quand tu seras en cellule, après ton arrestation. Juste au moment où tu essaies de te reposer, une lumière s'allume dans le noir, t'arrache à ton sommeil et te signifie que tu dois te rendre à un interrogatoire. Essaie de t'y habituer dès maintenant ».

Je protège mes yeux avec ma main droite, pour ne pas être aveuglé par cette clarté qui tranche violemment avec l'obscurité ambiante, et demande d'une voix contrariée :

— Qui est-ce ? Votre lumière est aveuglante. Éteignez-la s'il vous plaît.

— Papa, c'est moi, Karim. Tu as changé de place ? Où es-tu, je ne te vois pas ?

Je lève le bras pour lui montrer ma position. Il vient s'asseoir à mes côtés et me chuchote à l'oreille :

— Papa, il y en a deux qui ont filé. Je crois que ce sont les deux indics.

— Comment tu le sais ?

— Nous étions vingt-sept depuis le début, tu te rappelles ?

— Oui, en effet. C'est le chiffre que j'ai communiqué à l'extérieur par SMS.

— Nous ne sommes plus que 25. Vous êtes 17 ici, plus les 2 qui surveillent la fenêtre, plus Brahim dans le hall, et Mobtagha à côté de Saber, cela nous donne 22. Ajoutons le jeune qui surveille l'accès aux toilettes plus Slah et moi, cela fait 25. Il en manque donc 2.

— Tu nous as comptés quand ?

— Maintenant, quand j'ai utilisé la lumière de mon portable, sous prétexte de te chercher.

— Ressors discrètement et demande à Mobtagha de recompter, sans attirer l'attention. Prends sa place aux côtés de Saber et assure-toi aussi, au passage, que les deux qui montent la garde devant la fenêtre n'ont rien remarqué d'anormal.

Après avoir procédé à toutes les vérifications nécessaires, il faut se rendre à l'évidence : les deux taupes sont parvenues à nous fausser compagnie. Karim me demande ce qu'il faut faire. Je lui propose qu'on tienne immédiatement une réunion avec Slah, Mobtagha et Brahim. Je me lève et trébuche à deux

reprises, en passant entre ceux qui dorment par terre. Je vois quelqu'un qui vient dans ma direction et qui, arrivant à ma hauteur, me dit à voix basse :

— J'ai entendu l'un des deux salauds prévenir la police, en empruntant le portable de son voisin et en lui laissant croire qu'il appelait sa maman. Ensuite, il a très vite disparu de mon champ de vision, comme s'il s'était volatilisé. Je n'ai entendu aucun bruit et je n'ai même pas eu le temps de vous alerter.

J'enregistre l'information et continue mon slalom parmi les corps allongés. Puis, j'arrive dans le hall où Brahim se repose pendant que Karim est allé prévenir Mobtagha et Slah. Je veille à organiser les relèves, là où il le faut. En attendant leur arrivée, j'échange quelques mots avec Brahim, qui s'interroge sur la raison de ce déplacement. Je le mets au courant de tout. Il me surprend en répondant d'un air tout à fait détaché que cela était dans l'ordre des choses. Je lui explique que, même si les deux indicateurs n'étaient pas parvenus à nous fausser compagnie, nous n'aurions pu empêcher un prêt de GSM ou de batterie entre un si grand nombre de jeunes. La tâche est tout simplement impossible. Il nous reste à déterminer la façon dont nous allons réagir.

Après l'arrivée des autres membres de notre « état-major », nous sommes maintenant cinq « responsables » à nous réunir pour décider de l'avenir des vingt-cinq compatriotes que le sort a mis entre nos mains. Slah et Mobtagha nous disent qu'à leur avis, il y a une très forte probabilité que les BOP débarqueront sans tarder. Il faut nous résigner à cette éventualité. Je confirme leur crainte. Pendant cet échange, à voix basse, sur ce qui risque de nous arriver et comment il faudrait agir, mon esprit s'évade à nouveau. Et M. Froussard reprend ses remarques acerbes :

« Laisse-moi rire, c'est une vraie scène à la Don Quichotte ! Cinq officiers fictifs, réfugiés devant la porte d'une armurerie, forment un pseudo-état-major disposant d'une troupe désarmée. Ils vont tenir une réunion d'urgence, à moins d'un mètre d'un arsenal connu seulement de deux membres de l'équipe. Tous savent, en leur for intérieur, qu'ils ne possèdent aucune carte à jouer dans cette pièce tragicomique. La seule chose dont ils soient réellement sûrs, c'est qu'ils vont bientôt devoir lever les mains en l'air ».

— Que proposes-tu, Papy ? me demande Slah, en me sortant ainsi de mes pensées négatives provoquées par mon ange noir.

— Nous devons avertir adroitement tout le monde, pour préparer le groupe au choc psychologique d'une arrestation imminente.

— Tu peux t'en charger, Papy ? s'enquiert Mobtagha.

— Oui, bien sûr.

— On compte tous sur toi, me dit Brahim. Il faut anticiper l'arrivée des B.O.P, car s'ils viennent à 4 ou à 5 ils ne feront pas le poids avec nos jeunes excités et ils pourront tirer dans le tas pour se dégager. Il faut préparer les gens au calme et à la retenue.

— Et s'ils viennent à plusieurs lui dis-je ?

— C'est qu'ils ont été avertis de l'intérieur qu'il y a des grosses pointures parmi nous. En tout cas il faut que chacun soit conscient du danger que nous allons courir pendant les toutes premières minutes de ce face-à-face. Dans un lieu fermé et à l'abri de tous les regards chaque mot, chaque geste peut-être mal interprété par des policiers fatigués et à bout de nerfs.

Au moment où je me retourne pour regagner ma place, Slah m'attire à lui et me donne l'accolade, d'une façon tellement émouvante que j'en ai les yeux embrumés.

— Merci, Papy, d'avoir accepté de rester avec nous jusqu'au bout, malgré les conseils de l'ambassade de Belgique, qui vous recommandait de sortir les mains sur la tête, en exhibant vos passeports belges.

Mobtagha a les larmes aux yeux.

— Voici mon adresse e-mail. Heureux d'avoir partagé ces moments historiques avec toi et Karim.

Brahim ne dit pas un seul mot. Il me regarde droit dans les yeux, me serre la main, et s'en va précipitamment pour réprimer ses émotions et rejoindre son poste.

Monsieur Froussard intervient fugitivement dans mes réflexions :

« Attends-toi quand même à ce que Brahim se fasse sauter la cervelle, il n'est pas homme à se laisser cueillir comme un lapin, lui ! Guette plutôt le premier gros « Boum ! »

***

Je regagne ma place et j'attends le retour de Karim, qui continue à échanger quelques mots avec Slah. Dès qu'il arrive, il s'assoit à mes côtés puis, me glisse à l'oreille :

— Papa, j'ai peur.

— Karim, chasse la peur de ta tête. Regarde au-delà de l'inévitable arrestation que nous allons subir. Les informations que nous recevons confirment clairement que Ben Ali est parti. Celui qui prendra sa place sera obligé de composer avec la nouvelle réalité d'un peuple en révolte. Dans le pire des cas, quelques semaines de prison nous attendent, le temps pour le nouveau dirigeant de prendre en main les rênes du pouvoir. Puis une amnistie remettra les choses en ordre. Ne pas négliger, non plus, que nous avons des passeports belges et que l'ambassade est informée de notre présence dans cet

abri. Nous bénéficions ainsi d'un petit avantage par rapport à ceux qui partagent notre sort.

— C'est horrible ce que tu dis, Papa ! Pour moi, un seul jour de prison est une catastrophe, je préfère ne pas y penser du tout. J'en tremble déjà, rien qu'à évoquer cette éventualité. Pourtant, ce matin, à La Marsa, tu m'as dit que nos passeports belges ne nous donnaient aucune protection face à la dictature…

— C'est exact, mais plusieurs cartes sont rebattues maintenant.

***

Dans les périodes les plus sombres de la vie, chacun puise son courage où il le peut. Moi, c'est toujours auprès de mon père que je le trouve. Je ferme les yeux et souhaite sa présence. Sa silhouette m'apparaît et se confond, au début, avec les autres ombres, autour de nous. Il vient s'asseoir entre Karim et moi, et je me sens aussitôt soutenu, dans cette passe difficile. Le petit-fils et son grand-père se dévisagent mutuellement, avec un large sourire, visiblement ravis de se rencontrer pour la première fois. Mon père est décédé plusieurs années avant la naissance de Karim.

« Je t'ai vu et entendu chanter l'autre jour, à la salle Ibn Rachik. Tes mélodies sont magnifiques et tes textes sont courageux. Je te félicite, Karim ». Le petit-fils est heureux et il s'apprête à remercier quand son grand-père reprend la parole : « Merci d'être venu, l'autre jour, te recueillir sur ma tombe. Cela m'a fait vraiment plaisir ».

Karim a la gorge nouée. Il prend son grand-père dans ses bras et s'attarde à le regarder, car il le découvre. Il le fixe ainsi quelques instants, puis le serre contre lui.

Est-ce à cause de sa visite au cimetière que j'ai cette vision ? Toujours est-il que mon père est maintenant assis

à nos côtés. Sa présence a rompu ma solitude. J'ai peur qu'il reparte rapidement. Comme d'habitude il a su deviner mes pensées. Il garde sa main dans la mienne et me réconforte : « Rassure-toi, je vous accompagnerai par mon esprit jusqu'à la fin de cette épreuve. N'ayez crainte, tous les deux, et soyez fort dans cette aventure ».

La voix de mon fils me sort de mon songe et vient remplacer celle de mon père :

— Papa, j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Peur de les voir arriver, armés, face à nous ; peur d'une bavure, d'une erreur d'appréciation, d'une catastrophe.

À mon tour, je tente de le rassurer :

— Restons optimistes, Karim, et gardons le moral. Préparons-nous à affronter cette situation. Les BOP ne vont plus tarder à venir, c'est certain. Et alors ? Quand ils arriveront, il nous faudra immédiatement exhiber nos passeports belges, leur préciser que notre ambassade est au courant de notre présence ici, et qu'elle nous a dit d'obéir aux ordres des autorités tunisiennes. Prépare ton document de voyage et mets-le dans la poche de ta veste, à portée de main. Allons-y, on le fait tous les deux et maintenant.

Brusquement, je sursaute :

— Les photos ! les clips !

Il ne faut surtout pas qu'ils tombent entre les mains de la police. Comment faire pour les soustraire à la fouille corporelle ? Je sors mon appareil photo, le manipule et me rends compte qu'il me suffit de retirer la carte mémoire. Je le fais sans tarder, puis je m'aperçois qu'il faut cacher cette carte quelque part. Je finis par me résoudre à la glisser dans la chaussette

de mon pied droit. Ainsi, même si on me demande d'enlever mes chaussures, la carte restera invisible au simple coup d'œil.

Une fois cette précaution prise, je décide de m'adresser à tout le groupe, comme nous l'avions convenu en petit comité. Ma voix se veut plus forte que d'habitude. Jusqu'ici, je chuchotais, mais maintenant l'heure est grave et je veux aussi m'adresser à ceux qui sommeillent ou somnolent.

— Écoutez-moi bien, mes amis. La police va bientôt venir nous chercher. Restez tous calmes, en toutes circonstances. Laissez-moi leur parler le premier. Je suis le plus âgé d'entre vous et du haut de mes 66 ans, j'ai bon espoir de pouvoir calmer leur furie ou, en tout cas, de pouvoir les dissuader de tirer. Ayez confiance, je vous en prie. Ma voix de grand-père et le choix de mes mots feront le reste.

Du fond de la pièce, la voix tremblante d'un jeune homme tombe comme un couperet, déclenchant un gros tumulte.

— Écoutez, ! On entend des bruits. Ils débarquent !
— Mon Dieu, au secours !

Tout le monde retient son souffle un moment, puis une agitation éclate dans le hall où se trouve la fenêtre démontée. Des insultes fusent dans notre direction et ne sont interrompues que par les bruits des bottes sur notre sous-sol. Autour de moi, dans cette semi-pénombre, je devine, plus que je ne vois, les spasmes du sanglot des uns, la crise de panique de quelques autres. Nous nous y attendions, mais là, nous y sommes. C'est du concret. Et j'ai peur aussi, bien que j'essaie de ne pas le montrer pour rassurer le plus possible, ceux qui, en cet instant, comptent sur « Papy » pour servir de rempart à d'éventuelles bavures, à commencer par mon fils.

Des filles se mettent à crier pour implorer la clémence des envahisseurs, d'autres se lamentent à voix haute. J'entends aussi qu'on psalmodie des sourates du Coran. De grosses

torches éclairent violemment le couloir, confirmant l'intrusion des BOP dans les lieux, accompagnés d'autres agents qui les épaulent. Karim me tient la main et, cette fois, je ne lui laisse pas l'occasion de me dire quoi que ce soit. Je lui intime l'ordre de préparer son passeport et je fais de même.

Dès que les premiers casques passent la porte, nous entendons vociférer des insultes ordurières et des menaces de même niveau, au milieu de cris et de lamentations insoutenables. Nous montrons nos passeports et tirons ainsi notre dernière cartouche dans ce combat perdu d'avance.

— Nous avons été surpris par le couvre-feu, et nous nous sommes réfugiés ici. Nous sommes citoyens belges et l'ambassade nous a dit d'obéir aux ordres des autorités tunisiennes. Ne tirez pas s'il vous plaît, nous sommes pacifiques. Quels sont vos ordres, Messieurs ? quels sont vos ordres ?

— Ne tirez pas ! crient des voix derrière moi. Nous sommes de jeunes étudiants inoffensifs.

À ces cris de détresse, les policiers répondent par des injures lourdes de sens, si on devait les prendre au pied de la lettre, et promettent le pire des châtiments. Certains d'entre nous interprètent cette attitude comme un refus de clémence et une mise à exécution immédiate des menaces qui viennent d'être proférées. Alors, face à une mort qu'on croit imminente, toute pudeur disparaît et les cris deviennent hystériques.

La peur panique prend le dessus et l'être humain abandonne ce qui fait son humanité. Il perd sa dignité pour retourner à l'état primitif, cédant ainsi à la névrose et au délire. Le risque d'une hystérie collective devient réel et, pour tout stopper, il suffit d'une seule erreur de jugement d'un homme à la gâchette facile…

Les cris redoublent d'intensité, les pleurs deviennent des supplications. Une fille a de violents sanglots et personne ne

songe à aller la réconforter. Oser intervenir devant ces policiers à bout de nerfs passerait pour une provocation de donneur de leçon ; cela pourrait aggraver le cas de quiconque s'aventurerait à le faire.

— On va vous apprendre comment respecter la loi, fils de putes ! Vous allez disparaître du décor ! Nous assène un membre des forces de l'ordre.

Une voix, derrière moi, lance un « Allahou Akbar » que je tente, en vain, d'étouffer d'un geste discret, mais cet appel provoque déjà la réaction d'un des policiers :

Les prières ne te serviront plus à rien, à partir de maintenant.

***

Les torches aveuglantes se multiplient, petit à petit, et des policiers continuent à entrer, jusqu'à devenir assez nombreux. Les ordres et les intimidations fusent de toutes parts.

— Que personne ne bouge ! Les mains sur la tête, fils de putes. On ferme sa gueule ! J'ai dit : on la ferme !

Cet ordre brutal et grossier m'incite à répéter ma phrase, bien posément. Nous exhibons de nouveau nos passeports et je reprends ma litanie. Au même moment, un haut gradé débarque, sa présence ramène un peu de calme

— Nous sommes belges, et l'ambassade nous a dit d'obéir à vos ordres. Quels sont vos ordres, Messieurs ?

J'ai intentionnellement formulé ma demande en français d'abord, puis en arabe classique, pour lui donner un caractère officiel, lequel contraste avec les pleurs et les plaintes ambiantes. Désarçonné par ma déclaration, à laquelle il ne s'attendait manifestement pas, le chef nous fixe du regard, examine nos passeports étrangers puis ordonne à ses collègues, en nous désignant, Karim et moi :

— Faites sortir d'abord ces deux-là, ils sont diplomates.

Les passeports belges sont rouges et l'officier de police les a confondus avec les passeports tunisiens réservés aux personnalités de premier rang, lesquels sont également rouges. Les personnes qui détiennent de tels passeports bénéficient d'un traitement privilégié. À moins que Slim ne leur ait fait part, déjà, de ma réflexion sur la police, victime elle aussi du système, ou de ma définition du qualificatif de traître quand j'avais abordé ce sujet pour le sauver d'un lynchage.

Karim me prend la main, m'aide à me lever et à me faufiler parmi nos camarades en plein désespoir. Il s'adresse aux policiers, en français, et les invite respectueusement à bien vouloir tenir compte de mon état :

— Mon père est cardiaque, s'il vous plaît, ménagez-le. Il est de santé fragile et n'a pas ses médicaments sur lui.

Nous progressons entre nos compagnons, qui sont toujours assis, les mains sur la tête dans une posture d'infériorité indéniable. Les policiers sont armés et en position de force. Nous, nous sommes désarmés et en position de faiblesse. Je cherche à fuir ce décor insupportable, et me concentre sur le sol pour ne pas trébucher. Mon regard évite aussi celui de nos camarades de galère. Je cherche à atténuer le sentiment de lâcheté qui m'envahit. L'impression d'abandonner ceux avec qui on a partagé des moments de vie intenses, tiraillés entre espoir et désespoir, certainement inoubliables à jamais. Il y a des circonstances dans l'existence où – culpabilisé par notre couardise – nous avons envie de rentrer sous terre et de disparaître, pour ne plus affronter cette réalité.

Arrivé au niveau de la fenêtre de sortie, Karim est prié de me lâcher la main, à la demande d'un policier cagoulé. Ce dernier la reprend aussitôt, pour m'aider à poser le pied droit sur le radiateur. Il m'invite ensuite à prendre mon élan afin

que ses collègues puissent m'attraper et me tirer vers l'extérieur. Je confie le trolley à Karim, qui reste cependant à mes côtés, et participe également à cette tentative d'ascension. En haut, deux torches éclairent la scène, sans que je puisse distinguer ceux qui les tiennent. J'entends déjà quelqu'un qui me dit, sans aucune agressivité :

— Bondis seulement, Ya Hadj, on s'occupe du reste.

Je lève la tête en direction de la voix et j'aperçois, plus haut, deux silhouettes cagoulées penchées vers moi. L'une d'elles m'encourage d'une voix calme, mais impérative :

— Allez ! un, deux… et trois. Hop !

À « trois », et de manière synchrone avec la voix des deux fantômes, je me lance vers le haut et confie le résultat de mon élan aux deux formes noires qui m'attendent de pied ferme.

L'une d'elles saisit énergiquement ma main droite, tandis que l'autre m'attrape par l'épaule gauche pour assurer ma réception dans de bonnes conditions. Le contact de nos deux mains ne ressemble pas du tout à celui d'hier midi, pendant notre fuite sur l'avenue, face à la charge des BOP. Le premier toucher s'était fait à visage découvert, au grand jour ; il était empreint de sincérité, de spontanéité, de solidarité, d'espérance et de retrouvailles. Celui-ci se déroule dans l'obscurité, avec des silhouettes cagoulées, et de surcroît, entre un sous-sol plongé dans le noir et une impasse enveloppée dans les ténèbres. Quel sentiment peut-il naître entre deux personnes lorsque l'une d'entre elles sort l'autre de captivité, mais pour la mettre en état d'arrestation ou la jeter en prison ? Quelle solidarité peut-il exister entre un homme qui tend ses mains libres et un individu habillé de noir et cagoulé, qui lui met immédiatement des menottes et le conduit à un interrogatoire ? Le premier contact avait envoyé dans tout mon corps une décharge d'émotions positives, et déclenché des sentiments

d'amour et de tendresse pour tous les miens, alors que celui-ci provoque en moi la crainte de ce qui nous attend dans quelques minutes. Pourtant, dans les deux cas, nous restons entre Tunisiens, animés des deux côtés par l'amour de notre patrie.

La voix de mon fils me rappelle à la réalité. Je l'entends dire au policier qui vient de me tirer brutalement vers l'extérieur :

— Faites attention, s'il vous plaît, mon père est cardiaque, je vous ai pourtant prévenu.

Se sachant visé par cette remarque et tenant à lui rappeler que le dernier mot revient à l'autorité, l'homme en cagoule lui rétorque, sur un ton sarcastique, tout en se penchant pour continuer son travail :

— Et moi je suis diabétique, et mon collègue est alcoolique !

Une troisième voix, venant je ne sais d'où, ajoute :

— Et nous sommes tous colériques, ces jours-ci.

Cette sortie du sous-sol, dans une obscurité absolue, me fait penser à des mineurs surpris par un coup de grisou, et qu'on tente de sauver, au moins quelques-uns, en les remontant à la surface. Les accidents survenus en Belgique dans les mines de charbon offrent à notre mémoire collective des images très sombres qui ne diffèrent guère pour moi de celles que j'ai sous les yeux.

Je pose maintenant les deux pieds sur le sol, à l'air libre, et j'attends que Karim monte à son tour et reprenne son rôle d'assistant, en me prenant de nouveau par la main. Je boite un peu en marchant, un peu pour justifier la présence permanente de Karim à mes côtés, et en même temps, à cause de la carte mémoire de mon appareil photo, qui me gêne au pied.

Un silence de cimetière accueille cette improbable renaissance.

Cette fois on y est, me dis-je. Nous avons quitté la porte de l'enfer pour entrer dans la gueule du loup, elle nous attend grande ouverte. Il fait noir, très noir, devant moi. J'ai peur de trébucher, bien que mon fils me tienne la main. Pour me donner de la contenance, je me dis intérieurement : « On s'en fout de la lumière, la seule lumière qui importe pour l'instant est celle du bout de notre tunnel ».

Inconsciemment, je presse le pas, au grand étonnement de Karim, qui le ressent. En fait, je voulais que le temps s'accélère, que cet interrogatoire commence au plus vite et qu'on en finisse avec ce cauchemar.

- 17 -

Devant nous, quelques lumières blafardes, dispensées par les rares poteaux électriques épargnés par les combats de rue. Les réverbères éclairent pauvrement la partie du sol située juste sous leur pied métallique, mais rien de plus. Leur halo ne parvient même pas à dissiper les ténèbres qui entourent le périmètre immédiat. Les arbres, qui se dressaient avec fierté et faisaient toute la beauté de cette avenue, me paraissent tristes et contrariés par le vacarme de la journée. Ils réagissent à cette agression sonore en étouffant de leur feuillage le peu de clarté qui reste. Ces arbres, délaissés par les oiseaux qui leur tenaient compagnie et dansaient sur leurs branches, ont l'air de vouloir se venger, à leur façon, de la solitude et de l'épais silence qui se sont abattus sur eux, en cette nuit maudite.

Nous faisons nos premiers pas sur le macadam, où il n'y a pas âme qui vive. Aucune voiture ne roule, aucune ambulance, pas même la moindre trace d'une activité récente, quelle qu'elle soit. Même les chats, qui avaient l'habitude d'animer de leur présence cette avenue grouillante de monde pendant la journée, se sont résignés à respecter le couvre-feu. Ils ont décidé de ne pas prendre le risque de sortir de leur abri. Imités par les chiens errants qui longeaient les murs en solitaire ou bien se disputaient un reste de nourriture et qui, maintenant, se

terrent aussi dans leur cachette de fortune. À n'en pas douter, ils se sont tous passé la consigne de ne même plus aboyer. Ils ont été avertis par leur flair qui, captant les gaz lacrymogènes, les a mis en garde de ne plus présenter un museau dehors.

Un petit papier, par terre, attire mon regard du fait de sa position statique. On dirait qu'il est collé au sol par un des coins. Aucun mouvement perceptible ne le fait bouger d'un millimètre ni même frémir. Même le vent, me dis-je, s'interdit d'émettre le moindre souffle, comme s'il était comme tout le monde, concerné par le couvre-feu.

Aucun signe de vie ni sur les arbres ni au sol. Je balaie du regard les allées, que nous traversons maintenant en oblique pour regagner l'autre trottoir. Je ne vois rien sur mon chemin qui soit de nature à me signaler qu'il y a eu ici des morts ou des blessés. Tout est propre et net. Au lieu que cela me rassure, j'en déduis avec effroi que cette propreté est due au passage récent de camions citernes, qui ont dû faire disparaître toutes les traces de sang et nettoyer la chaussée à grandes eaux. Pourtant le sol est sec… mais ma peur impose sa propre analyse de la situation.

Dans l'obscurité, nous avons été extraits, comme des taupes, d'un sous-sol sombre et inhospitalier pour découvrir la noirceur d'une ville, encore plus inhospitalière, complètement morte et désertée par tous, faune, flore et humains. Enveloppée d'un silence mortel, elle nous présente un corridor gardé par des policiers cagoulés et armés, pour nous conduire dans les locaux d'un ministère inflexible, et maudit.

Ce décor lugubre assombrit mon moral et me bouleverse. Jamais dans mes écrits je n'ai vu, ni même imaginé, une scène pareille. C'est comme le début d'un film d'épouvante lorsqu'un silence de plomb précède un crime que les spectateurs craignaient par-dessus tout, et qui les surprend finalement,

alors même qu'ils s'y attendaient. Pour Karim et moi, le décor est déjà planté : le silence, l'obscurité, les hommes cagoulés et armés qui nous escortent, notre prétendue condition de « pilleurs » pris en flagrant délit sur les lieux de leur forfait, pendant le couvre-feu. Tout est en place.

Plus que quelques pas pour entrer dans ce ministère, au bâtiment imposant et froid, avant d'affronter notre destin, face à des hommes fatigués et rendus nerveux par une journée sans fin. Cette peur de l'inconnu est déjà difficile à maîtriser pour le commun des mortels, mais quand elle est enveloppée de ce silence pesant qui nous entoure elle prend alors des proportions considérables, et je sens que M. Froussard ne va pas tarder à surgir dans mes pensées.

Depuis notre sortie du sous-sol, je n'entends que le bruit de nos pas et de ma propre respiration. Si je le voulais je pourrais capter les battements de mon cœur dans ma cage thoracique. Plus on s'approche de notre destination, plus mon rythme cardiaque s'accélère, le souffle devient plus court et M. Froussard arrive au pas de charge. Il prend possession de mon esprit et m'impose sa compagnie. Il s'adresse à moi comme s'il allait partager mon sort :

« Nous allons entrer maintenant dans un lieu hanté par les fantômes de ceux qui sont passés par là et sont ressortis sur leurs pieds, mais bien plus chanceux d'avoir des menottes aux poignets et d'aller en prison que les malheureux qui sont sortis, eux, sans menottes, mais les pieds devant. Les interrogatoires commencent toujours de la même façon.

« Ton nom et ton prénom, celui de tes parents, grands-parents et ceux de tous tes aïeux. « Réponds connard ! tu n'as pas entendu ? » Nous n'aurons même pas le temps de répondre à la première question que d'autres fuseront, nous bousculeront, nous harcèleront et nous déstabiliseront. Mais rassure-toi,

on s'adaptera vite à cette précipitation et on arrivera même par être plus rapide. On finira par leur répondre avant même qu'ils n'aient fini de poser leurs questions. La menace de la torture agira sur nous comme un levier de vitesse, et notre trouillomètre battra tous les records. Mais avant tout cela, vous aurez droit à un passage chez le photographe. Trois photos anthropométriques pour chacun d'entre vous. Une de face et une pour chaque profil, avec interdiction de sourire. En principe cette séance est suivie par la prise des empreintes digitales. Peut-être pour vous en tant que binationaux les orteils seront inclus… et tu seras obligé d'enlever tes chaussettes… »

Dans cette psychose, le décor est rapidement planté par votre imagination, à la vitesse de votre pensée. Une pièce aux murs blancs située dans une cave vous attend, pour mieux étouffer vos cris. Un bureau métallique gris et froid, pourvu de deux chaises de part et d'autre. Une lampe dirigée vers les yeux vous aveuglera de son éclat intense, l'interrogatoire démarrera alors sur les chapeaux de roues, à un rythme insoutenable.

Monsieur Froussard profite de sa position avantageuse sur mon mental pour reprendre sa phrase sur un ton plus autoritaire et plus terrifiant :

« Réponds, salopard, sinon nous avons les moyens de te faire parler ! »

Je visualise alors les instruments que mon tortionnaire va employer à mon égard. Ils sont vite conçus par ma peur, elle-même attisée en permanence par M. Froussard, qui s'est maintenant complètement emparé de moi :

« Ce sera une barre transversale à laquelle ton corps sera suspendu par le pli des genoux. Tes poignets seront menottés à tes chevilles. Tu seras prêt pour subir le supplice de la balançoire. Tu connais, ou tu en as sûrement entendu parler ! De toute façon, tu vas le découvrir par toi-même. Ce

sont de vrais objets de curiosité, conçus et fabriqués artisanalement, par de vrais spécialistes du corps humain. Tu en as parlé dans tes écrits, mais en les testant par toi-même tu en parleras plus tard en connaissance de cause, c'est mieux et tes lecteurs apprécieront ».

« Stop ! » lui crie ma raison, ou ce qu'il en reste, pour éviter d'être submergé. « Va-t'en, hors de moi, oiseau de mauvais augure ! N'entre surtout pas avec moi dans ce bâtiment. Je veux entrer la tête haute ».

Je me redresse davantage, pour me donner l'allure d'un homme de courage et de conviction. Un homme qui en a vu d'autres dans sa vie, des luttes réelles ou imaginaires, et qui tient à ajouter un dernier acte héroïque à l'aventure du maquis « sous terre ».

L'image du général de Gaulle sous l'arc de triomphe le jour de la libération de Paris me vient à l'esprit, et par une pression de ma main sur celle de Karim, il comprend mon message. C'est dans cette attitude de dignité retrouvée que nous entrons dans ce haut lieu de la torture instrumentalisée.

Ce département, choyé par le dictateur, continue malgré son départ à fonctionner à plein régime. Le service tourne, sans lui, et sans même avoir besoin de ses instructions tellement il a été rodé par plus de vingt ans de répression impitoyable. Il pourrait même travailler en automatique, car la machine est bien huilée et très performante sur le plan des aveux « spontanés ».

On nous remet à une autre équipe, apparemment informée de notre arrivée, ce qui me conforte sur le fait d'avoir eu raison de soigner notre entrée en scène. On nous conduit dans une pièce rectangulaire munie d'un éclairage central, au plafond. Nous nous asseyons sur un banc en béton, qui occupe toute la largeur. Un autre banc, identique, lui fait face. Nous sommes dans une sorte de salle d'attente transformée, pour

l'heure, en lieu de repos pour un personnel en pleine « activité ». En effet, de temps en temps, des policiers, en civil ou en tenue, viennent se reposer ou griller une cigarette, puis ressortent pour reprendre leur service. Aucun agent ne semble avoir été désigné pour assurer notre surveillance. Cependant, on en voit deux qui sont juste devant la porte et qui nous observent de temps en temps.

Profitant de cette solitude et sachant qu'ils peuvent écouter notre conversation, je sors mon portable et feint de demander conseil à un médecin sur les précautions à prendre pour me prémunir contre un éventuel malaise alors que, en réalité, j'appelle le consulat de Belgique.

— Bonsoir Docteur, désolé de vous déranger en pleine nuit, mais je n'ai pas mes médicaments pour le cœur sur moi, et je ne me sens pas bien du tout. Que faut-il faire alors que je suis bloqué avec mon fils au ministère de l'Intérieur, à cause du couvre-feu ?

Un des deux policiers se retourne dès qu'il m'entend parler au téléphone, mais en écoutant ce Papy cardiaque, et diplomate de surcroît, qui se renseigne auprès de son médecin sur ce qu'il peut faire, dans l'urgence, pour sa santé, il hésite à intervenir puis il chuchote quelque chose à l'oreille de son collègue. Au moment où les deux se retournent vers moi j'ajoute :

— Je ne peux joindre aucun hôpital avant la levée du couvre-feu et, comme je l'ai précisé cet après-midi, Daniel est au courant de mon état. Renseignez-vous auprès de lui, je vous rappelle mon nom, Gharbi, le père du chanteur.

Je ferme aussitôt mon portable et le remets dans ma poche. J'ajoute, à l'intention de mon fils, mais avec une voix bien audible, dans le but de parer à toute vérification des numéros appelés depuis mon smartphone :

— Zut ! il n'y a plus de batterie et le médecin me dit qu'il faut aller d'urgence dans un hôpital…

Ayant entendu et bien compris la teneur de ma communication, ainsi que ma conclusion, le policier qui se dirigeait dans ma direction renonce à continuer et regagne sa place.

Je viens d'appeler en réalité un des deux numéros transmis par Daniel et j'ai directement obtenu, malgré l'heure tardive, la consule de Belgique à Tunis. Elle n'a probablement rien compris à ce que je lui disais sur mon problème de santé, d'autant que je l'ai appelé « docteur » et que j'ai débité mon message sans lui laisser le temps de m'interrompre, avant de raccrocher brusquement.

Je tire avantage du retour du policier et lui demande discrètement s'il peut m'indiquer les sanitaires. Il le fait gentiment tout en me signalant qu'il n'y a pas de lumière dans ce local. Je m'y rends en boitant, toujours. Il le constate lui-même, et me conseille d'être prudent car le carrelage du sol est en mauvais état. Arrivé à l'intérieur, j'essaie de fermer la porte, mais en vain. La serrure est hors d'usage. Il me faut à présent déplacer la carte mémoire du pied droit au pied gauche, car elle me gêne beaucoup. J'en profite aussi pour envoyer au consul un SMS très précis sur notre situation, afin de clarifier mon appel confus de tout à l'heure.

Brusquement, j'entends, par une petite fenêtre qui donne sur une grande cour, une voix qui me glace l'échine. Je me penche par la petite fenêtre et je vois de dos un grand chauve. Il porte un blouson pied-de-poule à carreaux noirs et blancs, un pantalon gris foncé à revers et des chaussures noires sans lacets avec fermeture velcro.

La voix est forte, puissante, une voix de stentor. Mon cœur s'emballe mais je décide sur-le-champ de ne rien dire à mon fils, pour le moment.

En retournant à mon banc, le policier qui m'a averti du mauvais état des carrelages, m'observe attentivement, fixe mon pied gauche et me surprend par un premier projectile lancé à bout portant :

— Tantôt, Monsieur, vous êtes allé aux sanitaires en boitant du pied droit, à présent je vous vois revenir boiter du pied gauche ?

Avant même de réfléchir à une réponse plausible, son collègue me foudroie par une deuxième salve.

— Nous n'avons pas entendu la chasse d'eau actionnée pourtant elle n'est pas en panne ?

Il me faut réfléchir avant d'avancer la moindre réponse, car chaque mot prononcé ne fera que m'enfoncer davantage.

Soudain les portables des deux policiers crépitent presque simultanément et je les vois partir précipitamment pour répondre à l'appel urgent qu'ils viennent de recevoir. Plusieurs autres courent vers la même direction comme s'ils étaient tous appelés ailleurs en renfort.

Nous restons sans aucune surveillance pendant plusieurs minutes. Ouf, un moment de répit envoyé par la providence pour m'aider à préparer une réponse crédible.

Une nouvelle équipe de deux civils vient les remplacer. L'un des deux, après m'avoir regardé un moment m'interpelle :

— Mon collègue m'a rapporté que vous étiez invités par le ministère de la Culture à l'occasion des JMC, or ce festival est terminé depuis le 24 décembre. Pourquoi vous n'êtes pas rentrés en Belgique ?

— Pouvez-vous nous donner des précisions, à ce sujet ? ajoute son collègue à mon intention.

— Parce que je tenais à ce que mon fils profite de sa présence en Tunisie pour se recueillir sur la tombe de ses

grands-parents. Je voulais qu'il rende visite aux membres de notre famille, afin de se ressourcer au pays de ses ancêtres et de garder un lien avec la mère patrie. Comme nous avons un point de chute à La Marsa, cela nous simplifie les choses. C'est en multipliant ce genre de séjour qu'on peut inculquer à nos enfants, nés et élevés à l'étranger, ce lien fort avec nos racines.

Apparemment plus que satisfait par ma réponse, il me fait un signe d'approbation en levant le pouce de sa main droite. Il se tourne vers son collègue et lui dit :

— Tu te rends compte ? Il y en a qui viennent de l'étranger avec leurs enfants pour leur apprendre à faire des visites au cimetière où leurs parents sont enterrés. Alors que les nôtres, sur place, rechignent à y aller !

Espérons que les premiers policiers ne reviendront pas de sitôt.

***

Quand un policier néglige de fermer tout à fait la porte qui donne sur l'extérieur, nous parvenons, Karim et moi, à capter quelques phrases et des bribes de mots. Certains sont des ordres transmis par des gradés, via leur téléphone portable ou leur talkie-walkie. Je me hasarde à les analyser. Quelques-uns me paraissent stricts et précis. D'autres ressemblent plutôt à des recommandations ou à des instructions plus générales. Parfois, le bruit d'une agitation brusque nous parvient, ou bien celui de personnes qui courent dans tous les sens. On fait alors appel à toutes nos facultés auditives pour essayer de les identifier et de les comprendre. Lorsqu'il nous semble avoir entendu un claquement de talons suivi d'un ordre bref, comme un commandement à exécuter, nous en concluons qu'il provient d'un militaire. Or, nous sommes au ministère de l'Intérieur et non pas dans une caserne ! Inconsciemment, comme mon esprit est toujours en recherche d'indice, la réflexion d'hier me traverse

l'esprit, quand nous avions évoqué l'éventualité d'un militaire à la Pinochet, qui remplacerait le dictateur en place.

L'hypothèse d'un nouveau général succédant au général en fuite m'est déjà venue à l'idée, auparavant, parmi d'autres possibilités. Le changement brutal qui est en train de survenir n'est pas un coup de tonnerre dans un ciel bleu, tant s'en faut. Il a été précédé d'une longue période de dénigrement du régime de la part de toutes les couches de la population, excepté par celles qui en tiraient leur fortune ou leur position. En observateur attentif, comme beaucoup d'autres, je m'attendais à cette échéance, et maintenant qu'elle arrive j'ai l'impression d'avoir été pris au dépourvu et je suis incapable de prévoir la nature des hommes et du régime qui vont succéder à celui qui est en train de s'effondrer.

J'espère, en tout cas, que ce changement se passera en douceur. Je crains fortement qu'il s'installe une violente lutte de pouvoir, entre tous ceux qui attendaient cette occasion, depuis de longues années, et qui sont impatients de s'en emparer.

« C'est pourtant ce qui va se passer, intervient alors M. Froussard, faisant une brève intrusion dans mon raisonnement. Qu'est-ce que tu crois ? Même ceux qui sont en train de le perdre ne le lâcheront pas facilement. Tu rêves mon ami ! Tu penses qu'avant de partir, les partisans de celui qui vient d'être chassé vont escorter son successeur au palais de Carthage en lui disant : « par ici, Excellence, suivez-nous, on va vous faire le tour de la propriété » ? Ce n'est pas ainsi que le pouvoir se transmet, chez nous, c'est par la force ! Et le chasseur d'aujourd'hui sera le chassé de demain. C'est la règle du jeu, nos règles de ce côté-ci de la Méditerranée ».

Toute cette révolution, me dis-je, n'aurait abouti qu'à un changement de dictateur ? C'est risible, ridicule et lamentable. Quel gâchis. Notre crainte, à Karim et à moi, est que le peuple

tunisien soit prêt, par lassitude, à tout accepter, pourvu qu'on le débarrasse de Ben Ali et des Trabelsi. Un grand show politico-médiatique et ce peuple foncièrement pacifique finira par se laisser convaincre qu'il est enfin devenu libre, uniquement parce qu'il s'est délivré du dictateur en place.

Certes, depuis quelques années, le peuple n'en pouvait plus de Ben Ali, et cela était visible, palpable, décelable. Il fallait être aveugle et sourd pour prétendre ne pas avoir vu ni entendu les torrents de critiques et de boues déversés contre le régime en place. Du chauffeur de taxi jusqu'au responsable de telle ou telle institution, en passant par les universitaires, les commerçants et sans oublier les petites gens, on constatait une attitude de rejet allant au-delà de la simple opposition politique. Ce phénomène m'était apparu inquiétant car j'ai vu, parfois, chez certains de mes concitoyens, des postures de désintérêt pour le pays lui-même. La détestation du régime a provoqué, pour une partie importante de la population, l'effritement du sentiment national. Cela était préoccupant à plus d'un titre. La haine de Ben Ali et des Trabelsi avait atteint des limites qui auraient dû alerter les autorités et les inciter à préserver la fibre patriotique des Tunisiens, mais ils n'ont rien fait.

Alors que cette situation risquait d'attirer la convoitise de l'étranger, toujours en embuscade, le pouvoir a manqué à sa mission première : préserver l'unité nationale.

En me souvenant de cette atmosphère, qui empoisonnait la vie de nos compatriotes à cause des excès de la famille régnante et de la mainmise d'une poignée de personnes sur les richesses du pays, il me revient que j'avais été frappé par la violence des critiques d'un de mes amis, lequel semblait admettre de laisser n'importe qui diriger la Tunisie, pourvu que ce ne soit pas Ben Ali et sa famille. « N'importe qui, tu m'écoutes ? n'importe qui ! »

Je l'avais laissé vider son sac et, une fois que mon ami avait été apaisé, je lui avais raconté une histoire, en lui demandant de m'écouter à son tour.

Cette histoire dit que des chroniqueurs ont rapporté que lorsque Tamerlan a décidé de conquérir la Mésopotamie, il a envoyé ses espions, déguisés en commerçants, pour vérifier que le terrain était propice à la réussite de ses desseins. Arrivés sur place, ces agents se sont adressés aux marchands des grandes villes de la région, en leur annonçant leur volonté d'acheter un millier de tapis.

— Mille tapis ? Oh, c'est beaucoup ! Personnellement, je peux vous en vendre une centaine, tout au plus. Mais rassurez-vous, vous en trouverez aussi chez mes compatriotes, ici même, à Alep ou à Damas, ou ailleurs. Ils sont tous d'honnêtes gens et ils vous feront aussi de bons prix. Vous pouvez leur faire confiance.

À l'écoute du rapport de ses agents Tamerlan décida de reporter son projet de conquête à des temps plus favorables. « Le moment n'est pas encore venu, dit-il à ses chefs militaires, car ces peuples sont encore fort unis ».

Une dizaine d'années plus tard, lorsque ses émissaires se sont adressés aux mêmes commerçants, dans ces mêmes villes, pour les mêmes achats, ils se sont entendu dire autre chose que la fois précédente :

— Mille tapis ? Oh, c'est beaucoup ! Personnellement, je ne peux vous en vendre qu'une centaine, tout au plus. Mais n'allez surtout pas chez mes compatriotes, ni ici, ni à Alep, ni à Damas, ni ailleurs. Ils sont tous malhonnêtes, fourbes, sans foi ni loi, et ils vous tromperont, et sur le prix et sur la marchandise. Ce sont tous des arnaqueurs.

À l'écoute de ces nouveaux rapports, Tamerlan ordonna à son armée de se mettre en campagne sachant, cette fois, à l'avance, qu'il allait réussir sa conquête.

Le ras-le-bol de mon compatriote résonne encore dans mes oreilles et me fait froid dans le dos… « N'importe qui, tu m'écoutes ? n'importe qui ! Sauf Ben Ali et sa famille »

***

Pour passer le temps en attendant qu'on décide en haut lieu de notre sort, Karim et moi transformons nos oreilles en baromètre politique. On se concentre sur les ordres qu'on entend pour évaluer les risques de l'émergence d'une nouvelle dictature. Pour affiner cet exercice, nous ajoutons à la qualité de nos sources, sa quantité.

Lesquels de ces ordres sont les plus nombreux, ceux que nous attribuons à des civils ou ceux que nous pensons venir de militaires ? Lesquels ont le plus de chance de l'emporter ? Les bavards ou la grande muette ? Malheureusement, avec cette porte qui n'est pas toujours ouverte, il devient difficile de faire fonctionner efficacement notre méthode d'analyse. Je décide de recourir à un subterfuge.

Je guette le passage d'un policier pour lui dire que, n'ayant pas pris mes médicaments, j'éprouve des difficultés respiratoires. Le premier à qui je m'adresse me répond qu'il n'est pas médecin, mais policier.

— Si vous laissez la porte ouverte, je crois pouvoir mieux respirer, en attendant d'aller à l'hôpital. Je vous remercie d'avance, Monsieur.

— Si cela vous aide…

Et il laisse la porte à demi ouverte, derrière lui, en sortant. On remet immédiatement nos radars acoustiques en activité. À un moment donné, on entend le bruit d'un véhicule qui

s'approche, et des portières qui grincent en s'ouvrant. On distingue des ordres adressés à des passagers que nous imaginons être en train de descendre du véhicule. Notre baromètre nous dit que ce sont des civils qui sont aux commandes dans cette opération. Puis, quelques secondes après, nous entendons les cris et les pleurs de personnes qu'on matraque. On en déduit qu'il s'agit d'un fourgon qui transporte des gens fraîchement arrêtés.

Dans la nuit un soupir est un cri, dit le proverbe. Que dire alors des crises d'hystérie que le silence amplifie ? Que dire des gémissements de ceux qu'on frappe sans retenue, à l'abri des regards ? Karim pense que ces lamentations proviennent d'une pièce adjacente à la nôtre dont la porte, ou du moins une fenêtre, donne également vers l'extérieur, sinon le son serait différent. Donc, les premiers cris sont ceux de victimes d'une bastonnade qui vient de se produire. Quant aux seconds, ce sont ceux de personnes se trouvant déjà à l'intérieur du bâtiment et qui subissent des interrogatoires musclés.

— Quelle importance ? lui dis-je. Tabassés à la descente du fourgon ou à l'intérieur d'une salle, je ne vois aucune différence.

— Si ! me répond-il. Les premiers cris ne sont pas allés crescendo, mais plutôt en s'estompant, tandis que les autres c'est le contraire. On identifie mieux, ainsi, les lieux où l'événement se produit.

Notre baromètre gagne de plus en plus en efficacité. On parvient maintenant à distinguer le moteur des voitures de celui des fourgons, des limousines, des jeeps, ou des motocyclettes ; les cris provenant de l'intérieur et ceux venant de l'extérieur ; le bruit d'un moteur qui démarre ou celui d'un moteur qui s'arrête. Les connaissances acoustiques de Karim remplissent pleinement leur rôle d'expertise technique, absolument indispensable à nos analyses politico-stratégiques de la nouvelle

donne en Tunisie. Les cris de douleurs reprennent, subitement, comme pour nous rappeler la gravité de la situation, à commencer par la nôtre. On avait presque fini par l'oublier. À quand notre tour ? Apparemment, nous sommes bien traités et même très bien considérés, avec les égards dus aux diplomates que nous sommes supposés être. Mais, en sera-t-il toujours ainsi quand ils découvriront que ce n'est pas le cas ? Ils le sauront, tôt ou tard, car nous n'avons pas du tout l'intention de mentir. Quand ils s'apercevront que Karim est ce chanteur audacieux qui a bravé la censure, comment réagiront-ils ?

Je repense à son courage, il y a quelques jours, quand il a donné son concert dans la salle Ibn Rachik devant le public tunisien. Pour la première fois de sa vie, Karim s'est produit à Tunis en présence des dirigeants du ministère de la Culture, organisateurs des Journées musicales de Carthage et devant les invités de plusieurs ambassades francophones.

Pendant les entretiens que j'ai eus avec les responsables, en ma qualité de « Papasario » du groupe, il y avait beaucoup de réticence, pour ne pas dire plus, envers certaines chansons du répertoire de Karim. Un fonctionnaire du ministère de la Culture m'avait demandé de lui envoyer les textes, depuis Bruxelles, avant même notre arrivée en Tunisie.

Je l'ai fait par respect pour nos hôtes, et surtout parce que je tenais vraiment à ce déplacement, pour Karim, au pays de ses origines paternelles. Sur place, lors d'un entretien à l'hôtel où la direction du festival tenait ses bureaux, ce même responsable m'avait prévenu l'avant-veille du spectacle que le texte de deux chansons de Karim n'était pas de circonstance et qu'il lui était vivement conseillé de ne pas les chanter. Il s'agissait de « Secret de famille » et du « Blues de l'œuf dur ».

Le contexte politique justifiait, à ses yeux, cette censure. En effet, quelques jours auparavant, Mohamed el Bouazizi ne

s'était-il pas immolé par le feu, à Sidi Bouzid, justement pour dénoncer l'absence de perspectives de travail pour les jeunes ? N'avait-il pas déclenché, par son geste désespéré, un mouvement de révolte qui s'était aussitôt étendu à tout le pays ? Or le texte du Blues de l'œuf dur est explosif. Il contient un dialogue dans lequel Karim prend le rôle d'un capitaliste, soucieux uniquement de l'indice boursier, et qui ignore l'angoisse d'un jeune chômeur désargenté à la recherche d'un travail.

C'était donc un « niet » ferme de la part des organisateurs, et, d'ailleurs, la menace d'une coupure de micro avait été agitée en signe d'avertissement. Karim et ses musiciens avaient été informés de ce refus, en temps utile. Le jour de la représentation, j'ai croisé Karim dans les coulisses, il venait à ma rencontre pour me dire de ne pas m'en faire ; il m'avait assuré qu'il en avait discuté avec ses musiciens et que tout se passerait bien.

— Tu verras, tu seras fier de ton fils. Détends-toi « Papasario », tout baigne ! Ce sera un très bon spectacle.

Il m'avait quitté en fredonnant le refrain d'une de ces chansons, visiblement heureux de l'occasion qui lui était offerte de conquérir un nouveau public.

À l'heure du début du spectacle, je me dirigeai vers la salle et gagnai ma place, satisfait. Je rassurai Moune à mon tour. Le rideau se leva sur les cinq musiciens déjà en place et, après les applaudissements d'accueil, la musique démarra. Karim fit son entrée, accueilli par un public chaleureux.

À la fin de la première chanson, les spectateurs réagirent favorablement et l'artiste enchaîna sur la suivante, pour le plus grand plaisir de l'assistance, enchantée de découvrir enfin ce jeune artiste. Jusqu'ici les gens n'avaient entendu parler de lui que dans les journaux. Les médias, en effet, avaient rapporté

son succès en Europe. Ils étaient venus pour le découvrir et juger par eux-mêmes.

Après qu'il eut chanté une partie de son répertoire, lorsqu'on arrivait aux toutes dernières chansons, je consultai ma montre et enregistrai avec bonheur l'approche de la fin du concert. Soudain, j'entendis les premières notes de « Secret de famille ». Mon Dieu, me dis-je, en regardant Moune, il va contrarier les organisateurs ! Et s'ils lui coupaient le micro, ce serait un fiasco.

Je restais donc sur mes gardes. Je constatai avec soulagement que tout se passait sans accroc, au milieu d'un public attentif et devant des responsables respectueux de l'artiste et de ses musiciens. Les officiels rehaussaient par leur présence les Journées musicales de Carthage, dont la réussite leur tenait à cœur. Comme eux, j'attendis la fin de cette chanson, en souhaitant secrètement qu'elle arrivât le plus vite possible, afin d'éviter tout incident aux conséquences dommageables pour tout le monde. Les minutes et les secondes me paraissaient interminables. Je ne tenais plus en place. Je consultai ma montre plusieurs fois, au point que Moune me demanda, à voix basse, d'arrêter de bouger. Enfin, les dernières notes arrivèrent et se fondirent dans les applaudissements du public, ravi qu'un chanteur libre de paroles osât venir bousculer les barrières et aborder des thèmes encore tabous en Tunisie.

Soulagé, je reportai mon regard vers la scène. Karim salua son public, attendit que le silence se fît puis se tourna vers ses musiciens pour leur donner les indications sur la chanson suivante. Je retins mon souffle et captai dès les premiers accords l'introduction de la deuxième chanson interdite, celle où il évoque « des banquiers qui se font la malle ». Le public, conquis, découvrit avec ravissement des textes prohibés en Tunisie et but chacune de ses paroles. Elles absorbaient la colère et assouvissaient un réel besoin de défoulement. Écouter

de tels textes, alors que certains journaux étrangers parlaient des 1 800 kg d'or que la femme du président aurait fait sortir du pays, était un exutoire. Le public en savourait chaque mot.

Je ne tenais plus en place et me retournai doucement pour jeter un regard sur les bancs des officiels afin d'évaluer les effets d'un tel texte. À ma grande satisfaction, je ne remarquai rien d'anormal et tout me sembla calme. « Pourvou que ça doure », disait Laëtitia, la mère de Napoléon, en pensant au succès de son fils. J'en fis de même pour le mien. Vint le moment fatidique, objet de toutes mes craintes, quand Karim planta son regard dans la salle et fixa intentionnellement le public jeune, en reprenant en solo pendant que la musique s'arrêtait complètement :

Tu n'es pas content ! ? Tant pis pour toi !
Tu n'as pas d'argent ! ? Tant pis pour toi !
Tu cheeeeeeerches du travail ! ! ? Y'en n'a paaaas ! ! !

La salle, touchée par tant d'audace exprimée en plein milieu d'une révolte qui sourdait dans le pays depuis des semaines, libéra alors toute sa contestation et applaudit à tout rompre. Des applaudissements entamés dès la seconde qui avait suivi l'exclamation de Karim. Non pas des applaudissements montant crescendo pour atteindre leur sommet lorsque la majorité des spectateurs y participent, mais des acclamations qui démarrèrent par le sommet du crescendo. Une sorte d'électrochoc salvateur, libérateur de tant de sentiments contenus, de critiques étouffées et qui venaient de trouver là l'occasion d'être exprimées.

Je n'étais pas à l'aise, et la fierté de voir mon fils aller au bout de ses convictions se disputait en moi avec la crainte des conséquences de son audace. La pénombre, dans la salle, m'avait empêché de voir les réactions des officiels pour cette deuxième bravade, mais tout s'était passé comme je l'espérais.

Enfin, comme s'il voulait conjurer le sort, et juste avant de chanter sa dernière chanson Karim fit signe à ses musiciens de retarder l'entame des premières notes et il s'adressa au public en ces termes :

— Quand j'étais petit, à Bruxelles, mon père m'avait montré un jour un globe terrestre et m'avait dit : « Tu veux savoir où est situé le pays d'où je viens ? » Il m'avait alors indiqué la position de la Tunisie, un petit point au nord de l'Afrique. Pendant que je découvrais la terre de mes ancêtres, mon père donna une légère poussée du doigt au globe, qui avait alors commencé à tournoyer, tournoyer… et je ne voyais plus ma Tunisie. Constatant mon désarroi, mon père avait pris ma main, l'avait mise sur mon cœur et m'avait dit : « Si tu cherches la Tunisie, elle sera toujours là, dans ton cœur ».

Un tonnerre d'applaudissements, encore plus fort que le précédent, accueillit ses paroles, il m'avait semblé ne plus vouloir s'arrêter. Certains spectateurs, qui me savaient présent dans la salle, avaient tourné la tête dans ma direction pour m'adresser des signes de sympathie. J'étais resté assis, mais en me penchant vers le banc des officiels je remarquai une satisfaction visible et sincère, que confirmaient leurs applaudissements vigoureux. Certains levaient même le pouce dans ma direction, en signe d'approbation.

C'était il y a trois semaines, il y a une éternité.

***

Pour l'heure et sans que je le sente venir, M. Froussard entre presque par effraction dans mon esprit, pour gâcher le plaisir éphémère de cette évocation :

« Et alors ? Tu n'es pas encore sorti de l'auberge, ni toi ni ton Karim ? C'est maintenant que vous allez passer à la caisse, père et fils, et faire la connaissance de la gueule du loup, avec ses mâchoires et ses griffes acérées. L'heure de la vengeance

des censeurs ne va plus tarder, c'est moi qui vous le dis ! Si vous êtes arrêtés et que vous passez en jugement, on ne vous pardonnera jamais votre audace, pour ne pas dire, votre culot. Dire aux jeunes qui n'ont pas de travail : « tant pis pour vous », en pleine révolte populaire, c'est jeter de l'huile sur le feu, et vous l'avez fait. Aucun procureur ne laissera cette question sans réponse, dans son réquisitoire. Vous allez voir ce que vous allez voir. C'est moi qui vous le dis ! »

Une peur épouvantable et subite me saisit, suite à cet auto-avertissement, alors que je suis toujours adossé à ce banc froid, dans cette pièce glaciale du ministère de l'Intérieur. Maintenant que nous sommes à leur merci, qu'allons-nous devenir ? Pourquoi ne pas abréger notre angoisse et en posant directement la question au policier qui a bien voulu laisser la porte ouverte ? Le voyant entrer pour déposer une bouteille d'eau, j'en profite pour lui demander, de la voix la plus neutre possible :

— Selon votre expérience, Monsieur, de quoi sommes-nous accusés, au juste ?

Il nous regarde attentivement et semble réfléchir à la réponse, bien que je voie à son visage que ses pensées sont ailleurs, probablement vers sa famille, ses enfants ; sûrement songe-il aussi à lui-même et à sa carrière, qui sera peut-être très vite scellée après ce grand chamboulement. A-t-il quelque chose à se reprocher ? Craint-il les représailles de certains citoyens malmenés auparavant ? Se demande-t-il, déjà, sur qui il pourra s'appuyer, demain, pour le couvrir de ses excès, supposés ou réels ? La purge à venir l'emportera-t-elle avec tous ses semblables ? Et qui nourrira sa famille, ses enfants ? En pensant à tout cela, j'éprouve de la compassion pour cet homme qui aurait pu être mon fils ou mon neveu. La vie est finalement un coup de poker. Une carte tirée au hasard, un billet de loterie.

J'ai pitié de lui et sans doute a-t-il remarqué, sur mon visage et dans mon regard ce sentiment de compassion à son égard. Toujours est-il qu'il me répond comme s'il s'adressait à un membre de sa famille :

— Je vais le demander à mon supérieur. Il viendra, en principe, vous le dire lui-même dès qu'il le jugera utile. En attendant, essayez de vous reposer, Ya Hadj.

Il sait sans doute ce qui nous attend, et il a raison. C'est peut-être pour cela qu'il n'y a rien d'autre à faire que se reposer. Je cale alors ma tête contre le mur et demande à Karim de lâcher prise et de se détendre un peu aussi. L'aube ne tardera pas à se lever et nous aurons une grande journée à affronter.

— Qu'est-ce que tu lui as dit en arabe, Papa ?

— Je lui ai dit : « Selon votre expérience, de quoi sommes-nous accusés, au juste ? »

— Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Qu'il va demander cela à son chef ! Repose-toi, fiston, maintenant.

En attendant qu'il revienne, M. Froussard se met immédiatement au boulot car, lui, il sait répondre à toutes mes questions sans se faire prier, en plantant le décor qui lui convient :

« Rappelle-toi les cours de justice de Pinochet, de Staline ou de Khomeiny. Tu vas avoir l'embarras du choix, Papy. Les tribunaux révolutionnaires, tu connais ? Tu peux dire tout ce que tu veux contre eux, sauf critiquer leur efficacité. Tu n'as pas à craindre d'attendre longtemps, tout se fait vite avec eux ! Ils rendent leur « justice » en deux temps, trois mouvements… et hop ! Au suivant. Parfois même, pour aller encore plus vite et mériter le beau qualificatif de « révolutionnaires », ils regroupent les accusés par catégories, selon les directives du nouvel homme providentiel parvenu au pouvoir grâce à son

génie et à l'appel du peuple. Ensemble, ils ont éliminé « le nul d'entre les nuls » qui l'avait précédé. Vous serez groupés par chef d'accusation, mais parfois, par lieu d'origine, ou même par ethnie. Dans votre cas, ce sera par lien de parenté. Ils risquent aussi d'innover par rapport aux anciens tribunaux et de faire, cette fois, la sélection par âge, taille, chevelure, voire par la corpulence ou les accoutrements. De toute façon, quel que soit le groupe auquel vous allez être rattachés d'office, vous êtes fichus tous les deux, père et fils, c'est moi qui vous le dis ».

« Arrête, charognard, va-t'en. Laisse-nous dormir un peu. Je te promets que tu pourras revenir plus tard, mais maintenant il faut que je me repose. IL LE FAUT.

***

Il y a quelques minutes seulement, je voulais que demain arrive vite, je voulais que les événements se précipitent et produisent un résultat, et voilà que maintenant j'espère le contraire. Ni vainqueur ni vaincu, et surtout ni procureur, ni tribunal, ni prison. C'est ma façon de combattre M. Froussard, à défaut de pouvoir m'en défaire complètement. Un match nul me convient, pour l'instant. La découverte, tantôt, de la vraie personnalité de Brahim m'a assommé, j'ai un besoin urgent de me soustraire à la réalité.

Et je m'assoupis…

- 18 -

— Nom, prénom, âge et profession ?

— Khémaïs Gharbi, né à Tunis, 66 ans, enseignant à Bruxelles.

— En primaire ou au secondaire ?

— Professeur invité en troisième cycle.

— Vous avez oublié de terminer par « monsieur le président ».

— Professeur invité en troisième cycle, Monsieur le président.

Je regarde autour de moi, pour comprendre vraiment où je me trouve. Il s'agit bel et bien d'un tribunal. Karim est assis à mes côtés, menottes aux poignets. Il me semble qu'il a pris un coup de vieux, une barbe couvre généreusement son visage. La salle est vaste et remplie de monde. Les flashs des photographes crépitent. Je vois un banc d'où émergent plusieurs têtes. Je distingue le mot « presse ». Ce sont sans doute des journalistes. La catégorie de personnes qui occupent l'autre banc est facile à deviner : ce sont les avocats, reconnaissables à leur robe. Il faut bien se rendre à l'évidence, nous passons en jugement !

Je lève la main pour m'éponger le visage et cela me rappelle que mes deux mains sont menottées. Sous le choc émotionnel, je l'avais oublié. Par expérience professionnelle, je sais que c'est interdit par le code de procédure judiciaire. Irrité par cette entrave irrespectueuse de nos droits, je décide de réagir. Je soulève mes deux mains pour les montrer, d'abord aux journalistes, puis en direction de l'estrade du président, afin de lui rappeler, par ce geste explicite, que la loi interdit ce traitement dans une Cour de justice. Au passage, je distingue furtivement, au-dessus de sa tête, la photo de la présidente de la République, Leïla Ben Ali, ceinte du cordon officiel, rouge et blanc.

Mon Dieu, ils avaient gagné ce jour-là…

Le président me tire de ma rêverie en usant d'une voix qu'il veut forte et audible de toute la salle :

— Nous allons examiner l'affaire n° 14.111 reportée, comme vous le savez, à maintes reprises, à la demande du parquet, pour complément d'enquête, les deux prévenus étant binationaux. La parole est à monsieur le procureur de la République.

L'homme qui se lève maintenant est de petite taille, son teint est blême et son visage mince. Front étroit, yeux enfoncés, nez retroussé, lèvres fines, mais surmontées d'une grande moustache que je juge disproportionnée par rapport à l'ensemble de son visage, comme s'il s'était rabattu sur ce seul attribut pour corriger toutes les imperfections de la nature, et affirmer sa virilité. C'est, en tout cas, l'impression qu'il me donne. Je lève instinctivement mes mains menottées au niveau de mon menton pour palper la mienne, et je sens que je porte aussi une barbe, épaisse et longue.

— Monsieur le président, mesdames et messieurs, entame le procureur, les deux hommes qui comparaissent devant nous

aujourd'hui, sur le banc des accusés, ont fait partie de cette horde de pillards qui, il y a quelques années, avaient exposé notre cher pays au plus grand des dangers. Souvenez-vous de cette journée noire du 14 janvier 2011, lorsque l'anarchie la plus totale avait provoqué la mort, que dis-je, le martyre de plusieurs centaines de nos compatriotes, égarés par des slogans creux et des mensonges grossiers. Ils avaient alors failli entraîner tout un peuple au bord de l'abîme. N'eut été la vigilance, le dévouement et le professionnalisme de nos forces de sécurité, ce complot aurait pu aboutir.

Ne vous fiez pas à l'apparence actuelle de Monsieur Khémaïs Gharbi et de son fils Karim, ce sont des pilleurs, pris la main dans le sac durant la nuit du 14 au 15 janvier 2011, et ils ne peuvent prétendre à aucune circonstance atténuante, ni attendre la clémence de notre justice. Je rappelle à la cour que cette nuit-là, tout le pays était sous couvre-feu, de 17 heures à 5 heures du matin.

Une voix qui m'est familière se fait entendre au banc de la défense ; je reconnais celle de mon fils Walid, en robe d'avocat, qui interrompt le procureur :

— Mon client, Monsieur le président, vous montre ostensiblement ses menottes pour attirer l'attention de la cour sur une infraction à notre code de procédure pénale, lequel stipule clairement que le président de séance doit veiller à faire enlever les entraves à tout justiciable ne présentant aucun danger pour le déroulement de son procès et la sérénité des débats, et ce, AVANT le début de l'audience. Vous constatez, votre honneur, tout aussi bien que nous tous ici, que ce n'est visiblement pas le cas.

— Maître Walid Gharbi, lui répond le président, je vous fais observer que vos clients, dont la cour n'ignore pas qu'il s'agit de votre propre père et de votre frère, ont été arrêtés

dans un bâtiment public abritant l'armurerie du ministère de l'Intérieur, le jour où Tunis était livré à l'anarchie.

— Sauf votre respect, Monsieur le président, je ne vois pas en cela un motif pour enfreindre la loi, ni les droits des prévenus, d'autant que ladite armurerie a été plutôt protégée par mes clients, à leur corps défendant, cette nuit-là. Je constate avec étonnement, pour ne pas dire avec stupeur, qu'aucune pièce dans ce dossier ne le mentionne. Nous sommes le 23 mai 2021 et mes deux clients, mon père et mon frère si vous préférez, portent le poids de dix années d'emprisonnement sans procès. Mon père a aujourd'hui 77 ans révolus, et ne représente aucun danger, pour personne, à moins que sa canne ne vous inspire une quelconque frayeur ?

La salle éclate de rire. Le président, piqué au vif, a du mal à se reprendre et à ramener le calme parmi un auditoire amusé par la réplique de la défense.

— Silence ! Silence ! ou je fais évacuer la salle !

— J'ajoute, intervient maître Walid Gharbi, que les prévenus ont été séparés depuis leur arrestation, il y a plus de dix ans, sans jamais se voir ni se parler. C'est un déni d'humanité et de justice. Le monde entier doit savoir que les deux cellules étaient intentionnellement éloignées de plusieurs dizaines de mètres, pour obliger Karim, chanteur, à crier et user ainsi ses cordes vocales, afin de le punir de l'audace d'avoir bravé les interdictions de la censure, le jour de son concert à Tunis.

Mon Dieu, nous sommes en mai 2021, si j'ai bien entendu ! Comment ai-je pu perdre ce fragment de ma mémoire ? Cela est dû au traumatisme de notre arrestation, sans aucun doute. La fameuse balançoire qui m'aurait fait perdre connaissance, et la mémoire avec. Je m'efforce de rechercher des points de repère entre la nuit du 14 janvier 2011 et le temps présent, mais je n'obtiens aucun résultat, dans l'immédiat. Suis-je atteint de la maladie d'Alzheimer ? Je chasse immédiatement cette idée

de ma tête et tente de remettre de l'ordre dans mes pensées, en regardant mon avocat. Walid a dû faire des études de droit, entre-temps, pour pouvoir me défendre. Je tourne la tête pour lui glisser un regard reconnaissant, et je le vois échanger un sourire complice avec un homme assis de l'autre côté des bancs, derrière une pancarte qui indique : « Croix-Rouge internationale – Genève » Je lui trouve une grande ressemblance avec mon fils aîné, Hédi, qui vit en Suisse, précisément. J'ajuste mes lunettes et lis sur son pupitre : Hédi Gharbi – Croix-Rouge – Genève.

Plus aucun doute, mes enfants sont venus en force pour essayer de nous extraire de cet enfer. Leur présence me réconforte. Et si je les reconnais, c'est que ma mémoire a encore des ressources. J'en profite pour tenter de la réveiller, tout doucement.

Je me souviens maintenant du coup de téléphone qu'Hédi m'a passé, deux jours avant cette sinistre journée du 14 janvier 2011, qui nous a envoyés pourrir dans les geôles de Ben Ali et de son régime. Hédi m'avait appelé, de Lausanne, pour m'informer du fait que, d'après les médias d'Europe, la situation en Tunisie devenait grave. Il voulait attirer mon attention sur la réalité des faits, au cas où nous n'aurions pas accès aux journaux étrangers, à cause du black-out imposé par les autorités tunisiennes. Juste après avoir dit « allô » en décrochant le combiné, Hédi m'avait surpris en me lançant :

— Allô, papa ? Ici Lausanne ! Des Tunisiens libres parlent aux Tunisiens. Je répète : ici Lausanne, des Tunisiens libres parlent aux Tunisiens, tu m'entends ?

— Oui, je t'entends, reçu cinq sur cinq, les carottes sont cuites, je répète : les carottes sont cuites.

— Est-ce que vous écoutez les chaînes étrangères ?

— Oui, nous avons TF1, Antenne 2, CNN, France 24 et Facebook, nous sommes saturés d'infos. Pour le moment, je préfère écouter de la musique.

— Toi, écouter de la musique, alors que tu es à Tunis, au cœur des événements ? C'est impossible, je ne te crois pas, Papa ! Arrête de me faire marcher, veux-tu ?

— Si ! je t'assure. J'écoute UNE seule chanson en boucle, toujours la même. Elle est de circonstance, en plus.

— Ah bon, laquelle ?

— *L'Opportuniste*, de Jacques Dutronc.

— Ah, oui ! celle de la veste qu'on retourne pour plus de commodité ?

— On n'en est plus au stade de la veste maintenant, fiston.

— Je ne comprends pas, je donne ma langue au chat.

— On en est au stade du pantalon, rappelle-toi la fin de la chanson.

Quel fou rire on a eu ce jour-là ! Il m'avait pourtant conseillé d'être prudent et nous avait sermonnés, Karim et moi, pour avoir participé à une petite manifestation survenue deux jours avant, au niveau du lycée français de La Marsa, encadrée par la police jusqu'à sa dislocation.

Hédi était alors inquiet pour nous, et l'avenir lui a donné raison. Je n'ai pas vu venir les événements, du moins n'ai-je pas perçu tous les risques. Je pensais que nous pouvions y échapper, si j'accompagnais Karim à Tunis. Le sort en a décidé autrement…

Hédi a donc milité dans la Croix-Rouge, en Suisse, certainement dans le but de pouvoir assister à ce procès. Moune avait raison de dire que les Gharbi ne délèguent jamais rien à personne. Ils veulent tout faire seuls.

Je me retourne pour mieux le voir, et le voilà justement qui se lève et demande la parole à son tour :

— Monsieur le président, mesdames et messieurs de la cour, je vous remercie de m'avoir donné la parole et je songe que si celle-ci avait été accordée au pauvre peuple tunisien, notamment lors de la fameuse nuit du 14 au 15 janvier 2011, nous ne serions peut-être pas là. J'ajoute que, malgré toutes les demandes de la Croix-Rouge internationale, les deux prévenus n'ont jamais pu se voir ni communiquer entre eux pendant toute la durée de leur détention. Je précise enfin que le record mondial de la préventive est battu, en Tunisie.

Pour déstabiliser Hédi, le président tente de lui lancer une pique, mais c'est mal connaître mon fils aîné.

— Vous vous appelez aussi Gharbi ? intervient le président. Décidément, c'est une affaire de famille ! La cour appréciera.

— Oui, Monsieur le président, une affaire de famille, tout comme pour le pouvoir en Tunisie !

Le président avale presque sa langue, le procureur devient tout rouge. La police se précipite vers Hédi. Son frère, Walid, leur barre le chemin et se porte à son secours. Le banc des avocats s'en mêle et forme un mur infranchissable pour protéger leur confrère. Les journalistes jubilent, un grand tumulte s'ensuit. Presque au même moment un policier grand de taille, chauve, vêtu d'un blouson pied-de-poule à carreaux noirs et blancs, pantalon gris foncé à revers, fonce dans ma direction, arrive à ma hauteur, me saisit par l'épaule et… je me réveille tout en sueur, bouleversé par un tel cauchemar. Je réalise alors que je dois faire face à un autre, hélas, plus réel.

En général quand on se réveille, après un cauchemar, on est soulagé de constater que ce n'était qu'un mauvais rêve. Ici la réalité rivalise avec le songe, et le dépasse même. Car si cette fiction est bel et bien terminée, la vraie vie, elle, continue… et je ne sais pas comment tout cela va se terminer.

Je m'éveille donc d'un cauchemar pour me retrouver dans un autre plus incertain encore. J'ai presque envie d'être replongé dans le procès entrevu dans le premier pour connaître le verdict du second. Écouter les plaidoiries des avocats dans le premier et les utiliser pour ma défense, dans le second. M'instruire de l'un pour juguler l'autre. Tirer les enseignements de mon mauvais rêve pour déjouer les pièges qui m'attendent dans ma cruelle réalité.

Lequel est le plus effrayant ?

J'ai envie de revenir au cauchemar car, au moins, je suis défendu et il y a beaucoup de journalistes, la Croix-Rouge internationale et mes enfants dont la présence me réconfortait, alors que maintenant je suis seul, avec Karim. Il n'y a rien autour de nous, que des visages graves et hostiles.

Le policier à qui j'ai demandé, avant de m'assoupir, quels étaient nos chefs d'accusation me secoue l'épaule et m'annonce :

— Monsieur, on me précise que vous serez mis en examen pour avoir violé le couvre-feu pendant l'état d'urgence. En plus, vous êtes entrés par effraction dans un bâtiment appartenant à autrui. Vous avez de la chance d'être encore en vie. Vous vous expliquerez devant le tribunal, le moment venu. Entre nous, avec les événements que nous vivons et tous ces procès en perspective, la préventive risque de durer des mois, voire des années…

J'interprète cette information comme une confirmation de mon cauchemar. Était-ce un rêve prémonitoire ?

« Certainement, me dit M. Froussard, toujours en embuscade dans des moments pareils. Tu peux déjà commencer le décompte. Il y a plusieurs méthodes à utiliser, en prison, tu auras l'embarras du choix ! Soit tu comptes par semaine, en gravant sur le mur de ta cellule un trait par jour, puis, arrivé

à six, tu ajoutes le septième en oblique ; soit tu comptes par mois. En fait, cela dépendra de la surface de tes murs, mais en principe, une cellule, c'est petit… trop petit ».

Je porte la main à mon front pour essuyer des gouttes de sueur qui perlent sur mon visage, et pour prendre le temps de réfléchir. Karim me demande de lui traduire ce que le policier vient de m'expliquer. Je lui fais signe d'attendre un peu, mais il voit bien, à l'expression de ma figure, que ce doit être une très mauvaise nouvelle pour nous deux.

Quelque chose en moi me dit que maintenant, il est temps d'agir. C'est le moment de passer à l'action. Il faut rappeler à mon geôlier que je suis de santé fragile et que j'ai besoin d'aller voir un médecin, de toute urgence. Par conséquent, je lui demande d'informer ses supérieurs que je dois être conduit sans délai dans un hôpital. Le policier me fixe du regard pour jauger le sérieux de cette urgence, puis me prie d'attendre sa réponse. Il ressort aussitôt.

En réalité, nous ne sommes ni libres ni en état d'arrestation. Nous sommes en attente du résultat des interrogatoires que sont en train de subir nos compagnons. Mobtagha me donnera quelques détails, de vive voix, beaucoup plus tard, lorsque nous nous reverrons à Lille où il s'est inscrit depuis pour poursuivre ses études. Il me précisera qu'ils ont été répartis en plusieurs groupes, dès la sortie de l'abri. Le sien a été conduit du côté de la rue de Turquie. Durant le trajet, ils devaient tous garder la tête baissée vers le sol, pour ne pas reconnaître leurs geôliers. Ensuite, et à tour de rôle, ils ont chacun été escortés par deux policiers vers le poste de police de la rue du 18-janvier-1952, situé à quelques centaines de mètres du ministère, pour y être interrogés.

Dès notre arrivée, me racontera-il, on nous a fait allonger par terre, sur le ventre, dans des positions difficiles à tenir,

sous une avalanche d'insultes, de menaces et de mots orduriers. Il me rapportera aussi que lors de son interrogatoire, on lui a posé la même question à notre sujet, mais de différentes manières :

— Où avez-vous rencontré, pour la première fois, les Belgo-Tunisiens, père et fils ? Et réfléchissez bien avant de répondre ! Combien vous ont-ils donné pour participer à cette manifestation ?

Slah, lui, a été menotté, tabassé et amoché. Plus tard, il nous racontera exactement la même version des faits, lors de notre retour à Tunis pour célébrer le premier anniversaire de la « révolution ». Poser ce genre de question est révélateur d'un régime entêté, qui voit dans toute révolte légitime la main de l'étranger, s'enfermant ainsi dans un narcissisme suicidaire dont il ne pourra sortir que lorsqu'il sera trop tard.

Nous ne sommes donc ni libres ni en état d'arrestation. Cette position peut basculer d'un côté comme de l'autre, à n'importe quel moment et, surtout, selon l'humeur du responsable qui nous maintient dans cet état d'incertitude. Avec Karim, je pèse le pour et le contre et je décide, avec son accord, de bousculer les événements. Il y a, m'a-t-il semblé, une opportunité qui se présente à nous : celle d'obliger l'autorité concernée à se décider rapidement, à notre sujet. Car, en restant dans la situation actuelle et en maintenant ce « ni, ni », il s'octroie une grande marge de manœuvre, à notre détriment. Il faut le pousser à prendre une décision rapide.

Je me lève, cette fois et avance de quelques pas dans la direction des policiers qui se trouvent debout, devant la porte. Mon objectif est d'attirer leur attention et de leur signifier mon impatience. Deux d'entre eux se détachent du groupe et viennent à ma rencontre, m'interrogeant du regard sur les raisons de mon insistance.

— Le consul de Belgique, informé de mon problème de santé, propose de nous envoyer une voiture diplomatique pour nous conduire à la clinique la plus proche. Avez-vous des objections ?

Un des deux policiers s'adresse, devant nous, à son coéquipier pour lui demander d'une voix parfaitement audible :

— Au fond, pourquoi les garde-t-on ici, ces deux-là ? Je ne comprends pas.

— Attends un peu, lui répond son collègue en prenant son portable, et en sortant pour parler à sa hiérarchie en toute discrétion.

Les minutes s'écoulent, je les utilise pour repousser loin de mes pensées optimistes les remarques de M. Froussard, lequel profite de la situation et se glisse malicieusement en moi pour critiquer mon initiative, avant même qu'elle ne produise ses effets. Il essaie de m'effrayer et agite la menace des lourdes conséquences de ma témérité.

« Osez leur dire ça ! Maintenant ! Tu as perdu la raison ? Tu te rends compte, au moins ? Tu vas le regretter et le payer cher, très cher, très, très cher, tu sais. Tu crois les impressionner en leur parlant comme si tu étais vraiment un diplomate ? »

Il pousse même le bouchon un peu plus loin en imitant carrément ma voix. Je l'entends résonner dans ma tête : « Je viens d'appeler mon consulaaat et on va nous envoyer une voiture diplomatiiiiique pour nous prennnndre ».

Puis, sur un ton énergique, suivi d'un autre plus vicieux que taquin :

« On va t'envoyer un fourgon cellulaire, oui ! Tu t'en doutes, hein ? Tu les connais ces camionnettes de couleur gris foncé ? C'est le confort le plus total. Avant de t'asseoir sur la banquette, tu as intérêt à bien repérer son centre de gravité,

car la moindre erreur de calcul et le banc se soulève automatiquement de l'autre côté ; tu te retrouves déséquilibré et étendu sur le plancher les quatre fers en l'air ! L'avantage de ces fourgonnettes c'est qu'elles te permettent de compter les pavés de la route, un à un, grâce aux secousses que tu ressens dans ta colonne vertébrale, tout en apprenant à sauter. C'est là que tu comprends qu'il te manque un casque pour protéger ta tête contre les assauts au plafond. Remarque, tu peux laisser ton crâne cogner le toit du combi ! C'est aussi un bon moyen de vérifier la concordance du nombre de coup reçus sur le crâne avec celui des secousses au plancher. Quant aux accélérations et aux arrêts brusques, ils t'aideront à parcourir le fourgon de bout en bout, et tu pourras mesurer sa longueur en une seule fois, à chaque freinage urgent. C'est l'idéal pour ceux qui ont mal au dos ».

La voix du policier chasse heureusement celle de ce compagnon persifleur :

— En fait, vous êtes libres, Messieurs, depuis votre arrivée, mais le problème qui se pose à nous est le danger que nous vous ferions courir si nous vous laissions partir à cette heure-ci, en plein couvre-feu. Vous risqueriez même qu'on vous tire dessus. Je vous suggère donc de rester ici, à l'abri parmi nous, et de rentrer chez vous après la levée du couvre-feu.

Pendant qu'il nous annonce cette bonne nouvelle, je me dis qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Plus vite nous quitterons ces lieux, mieux ce sera pour nous. Aussi, avant que le policier ne finisse sa phrase, la mienne jaillit aussitôt et chevauche la sienne, sans hésitation :

— Nous vous remercions infiniment, Monsieur, de votre bonne obligeance et de votre intérêt pour notre sécurité. Cependant, il y a quelques jours durant les JMC nous séjournions à l'hôtel, à l'invitation du gouvernement tunisien.

Il est seulement à 50 mètres d'ici, le personnel nous connaît et ce sera l'occasion pour moi de demander une aide médicale d'urgence, par téléphone.

— Sans problème, Monsieur, vous pouvez disposer.

Juste au moment où je tends la main pour prendre le trolley, voilà qu'un grain de sable vient gripper la mécanique et détruire toute ma stratégie. Et cette fois, cela ne vient pas de l'extérieur, mais de mon propre camp. C'est Karim… Il s'autorise à demander, sans mesurer la portée d'une telle sollicitation ni son impact sur des hommes fatigués, exténués et susceptibles, comme la plupart de nos compatriotes :

— Pourriez-vous nous conduire jusqu'à notre hôtel, s'il vous plaît ?

Le visage du policier devient tout rouge et je vois qu'il s'apprête à décharger sur nous toute sa colère. Toutefois, il la fait précéder des préparatifs classiques de celui qui s'apprête à déchaîner son courroux :

— Pardon ?

Je foudroie mon fils d'un regard glacial, mais il n'a ni l'intention ni le temps de le décoder, car il a déjà préparé un argument pour sa demande inopportune, mais logique.

— J'ai peur, Monsieur, et vous nous avez dit vous-même qu'on pourrait nous tirer dessus. Pas vous, mais ceux qui nous prendraient pour des hors-la-loi. Nous sommes encore sous couvre-feu et il est 3 h 30.

Je saisis la perche et m'y cramponne, car j'entrevois le danger que Karim veut nous éviter.

— Oui, s'il vous plaît ! Il n'y a que 50 mètres à parcourir et nous vous serions très reconnaissants. Je sais, par un membre de ma famille qui est un de vos collègues et qui n'a pas pu voir sa femme et ses enfants depuis plusieurs jours,

quelles sont les conditions dans lesquelles vous travaillez en ce moment, mais je vous demande un dernier geste, au vu de mon état de santé et de la réalité du danger.

En dehors du fait qu'un membre de la famille occupe effectivement une fonction importante dans un corps de police renommé, il y a surtout mon propre jugement sur les conditions de travail des forces de l'ordre, forgé il y a deux jours à peine à partir d'une situation que j'ai réellement vécue.

En effet, l'avant-veille, à La Marsa, devant la résidence de l'ambassadeur de France, un attroupement près d'un policier en faction dans sa guérite avait attiré notre attention. Des jeunes qui passaient devant lui étaient en train de le provoquer, en déversant sur le pauvre homme toute leur rancœur envers le régime. Je suis intervenu pour les raisonner et les faire partir. En restant seul avec lui pendant que Karim s'éloignait avec les jeunes excités, j'ai constaté qu'il tremblait ; ses yeux étaient rouges et la fatigue était bien visible sur son visage. Il semblait exténué. Alors que j'essayais de le réconforter en relativisant les choses, il m'a confié qu'il n'en pouvait plus, qu'il n'avait pas vu sa femme et ses enfants depuis plus de dix jours. Envoyé d'une zone à l'autre pour le maintien de l'ordre, en réponse à cette révolte, il n'avait pas pris un seul jour de repos. Il a précisé que tous ses collègues étaient logés à la même enseigne. Son chef direct, qui avait constaté son état d'épuisement à la limite de l'effondrement, était parvenu à lui trouver ce nouveau poste qui lui permettait de décompresser un peu, mais pour vingt-quatre heures seulement. Or, c'est le contraire qui s'est passé. Prisonnier dans cette guérite, tous les passants, ou presque, surtout les jeunes, n'arrêtaient pas de le fixer de leur regard réprobateur, comme s'il était responsable des problèmes imputés au régime.

Certains, sans même le regarder, choisissaient le moment où ils arrivaient à sa hauteur pour formuler des insinuations

sur le nombre de morts et de blessés. D'autres tournaient la tête vers lui juste au moment de cracher leur venin contre Ben Ali. Puis, dès qu'ils se sentaient assez loin et protégés par la distance, ils élevaient volontairement la voix et se livraient à des provocations, voire à des insultes. Le policier ne pouvait pas leur répondre, ni quand ils passaient devant lui ni après. C'est interdit par le règlement, et demander de l'aide en cette période est impensable.

— C'est un vrai calvaire notre métier, Monsieur, mais je dois pourtant gagner ma vie et nourrir ma famille ! a conclu le pauvre homme.

Que répondre à cette plainte légitime, sinon un silence chaleureux, un regard affectueux et un soupir réprobateur envers l'amalgame que font certains, consciemment ou inconsciemment, entre un régime dictatorial et les agents des forces publiques ?

Il demeure que ma sincérité n'était pas feinte lorsque j'évoquais les difficiles conditions de travail de la police, et mon interlocuteur s'en est bien rendu compte. Touché par mes paroles alors qu'il s'apprêtait visiblement à réagir à cette bravade de Karim, le voilà qui se ravise et informe son collègue qu'il va parcourir avec nous la moitié du chemin. Lorsque l'hôtel sera en vue, il nous l'indiquera et reviendra sur ses pas. Ouf…

En quittant cet endroit je me sens profondément soulagé. Ces quelques heures passées en « garde à vue » étaient les plus éprouvantes depuis notre « arrestation » jusqu'à la dernière minute de notre présence dans ces lieux.

***

Bien que le silence et le décor soient toujours les mêmes je ne les perçois plus comme un danger, et M. Froussard ne parvient plus à trouver le chemin qui mène à ma fragilité.

Avant même que nous n'arrivions à mi-chemin, notre accompagnateur me demande le nom de la personne de ma famille qui travaille au ministère, et je le lui dis. À son grand étonnement, il apprend qu'il s'agit du « big boss » d'un grand service de police, redouté aussi bien par la population que par ses collègues.

— Si vous me donnez votre nom, lui dis-je, je lui dirai que vous nous avez offert votre aide pour nous conduire jusqu'à la porte de l'hôtel, malgré les circonstances.

— Non, ce n'est pas la peine. Tout compte fait, d'ailleurs, je vais aller avec vous jusqu'à l'hôtel, des fois qu'on vous en refuserait l'entrée.

Heureusement qu'il est avec nous car l'hôtel est fermé, et le policier doit utiliser son portable pour demander au réceptionniste et au gardien de venir nous ouvrir. Au début, ils nous regardent à travers la vitre en cherchant à comprendre la présence de clients à cette heure tardive. Ils se demandent sans doute comment nous avons pu arriver jusque-là, pendant le couvre-feu, sans être arrêtés ou abattus. Ensuite, malgré nos gestes significatifs, ils refusent de nous ouvrir.

— Ce sont des diplomates étrangers, leur dit le policier. Laissez-les entrer, c'est un ordre de police, ajoute-t-il en montrant sa carte à travers la porte transparente.

Puis il rebrousse chemin, après avoir eu droit à nos remerciements les plus sincères et les plus reconnaissants.

Je le vois repartir seul dans la nuit, sans uniforme, sans protection, tout aussi exposé que nous l'étions, Karim et moi, sur ce même trajet. En l'accompagnant du regard, je prie pour qu'il regagne son poste sans encombre. N'est-il pas, lui aussi, mon compatriote ?

- 19 -

Dès notre entrée, le réceptionniste, qui nous reconnaît, me demande ce que nous faisons encore en Tunisie, puisque les autres artistes qui avaient participé aux Journées musicales de Carthage sont tous rentrés dans leurs pays respectifs depuis belle lurette. Je lui réponds que nous sommes restés en Tunisie quelques jours de plus pour nous ressourcer.

— Eh bien, là, vous êtes servis ! C'est le moins qu'on puisse dire.

Il demande ensuite à Karim de lui rappeler dans quelle chambre il était, pour voir s'il peut lui donner la même. Avant que mon fils ne lui réponde je lui précise que nous devons d'abord envoyer des messages à notre famille et à l'ambassade de Belgique, pour leur donner de nos nouvelles. Nous nous dirigeons alors vers les premiers fauteuils, tout en rallumant nos GSM pour envoyer des messages à Moune et l'informer que nous sommes libres et allons dormir à l'hôtel. Elle lira ces messages en se réveillant.

Dans le salon de l'hôtel, en face du comptoir de la réception, une journaliste américaine, envoyée spéciale d'un quotidien du Texas, vient juste de raccrocher après une communication avec sa rédaction. Elle lève la tête à notre passage

et nous gratifie d'un « Hello ! ». Le ton est amical, mais aussi interrogatif, compte-tenu de notre entrée à une heure si tardive et sous couvre-feu. Je lui explique, plus ou moins, notre situation. Elle sort un petit enregistreur et nous demande si nous acceptons de lui accorder une interview, comme ça, à chaud. Karim hésite un peu, puis il se lance le premier et lui donne un maximum d'informations. La manifestation qui a dégénéré, la course éperdue, l'abri de fortune, l'arrestation et la libération. Quand vient mon tour, je décide d'éviter les redites et le lui fais savoir. Je lui rappelle que dans quelques heures seulement, elle disposera d'un nombre illimité de témoins, plus qualifiés que moi pour répondre à toutes ses questions. Je lui précise que je ne vis plus en Tunisie depuis plusieurs dizaines d'années, mais en Belgique. Mon témoignage serait moins fiable que celui d'un autochtone.

— Au contraire ! s'exclame-t-elle, au contraire ! Cela m'intéresse beaucoup. Ainsi, je pourrai faire ressortir les différences d'opinion entre les Tunisiens du pays et ceux de la diaspora.

— Si cela peut vous intéresser, allons-y.

Elle appelle le serveur et nous offre à boire, puis elle me donne carte blanche afin que je me sente libre de commencer par ce qui me plaît.

— Bonjour, Monsieur. Vous vous appelez comment ?

— Gharbi, Khémaïs Gharbi.

— Vous êtes un Tunisien qui vit en Belgique depuis plus de cinquante ans, votre fils Karim vient de me le dire, et vous êtes venu en Tunisie pour l'accompagner à son concert donné aux Journées Musicales de Carthage, et aussi pour vous ressourcer. Quel a été, pour vous, le moment le plus fort de cette journée historique ?

Je ferme les yeux pour effectuer un tri dans toutes les images qui défilent dans ma tête, et je ne vois plus que ma main

qui touche celle du vieil homme qui trébuche. Alors, je commence à parler en oubliant complètement que je suis devant une journaliste et que tout est enregistré.

— Le moment le plus fort c'est quand ma main a voulu secourir un homme plus âgé que moi, qui venait de tomber à mes côtés… Quand ma main a touché la sienne…

Là, ma gorge se noue et j'éclate en sanglots, sans pouvoir continuer à parler. Je désigne l'enregistreur à la journaliste, pour l'inviter à le mettre sur pause, mais elle me surprend en me disant, d'une voix douce et engageante :

— Please, parlez ! Parlez, évacuez maintenant ce que vous avez vécu pendant cette journée difficile. Il est bon de parler sans retenue pour surmonter le traumatisme subi. Parlez en ordre ou en désordre, mes collègues feront le nécessaire au montage, à Houston, au Texas.

Je reprends mon souffle et ne vois plus, devant moi, que la main du vieil homme, elle se tend vers moi et cherche fébrilement à attraper la mienne, dans un geste de survie. Je me revois m'arrêter et me pencher vers lui pendant qu'une foule immense court derrière nous et autour de nous, une masse humaine désorientée qui nous frôle, qui nous bouscule, qui menace de nous faire chuter. Je revois cette main qui insiste et la mienne qui persiste pour assurer la bonne prise, sachant qu'elle n'aura pas droit à une deuxième chance. Je revois la foule innombrable qui nous dépasse, l'homme qui se redresse et reprend sa course à nos côtés.

— Il y avait aussi mes frères et mes sœurs, et tous les autres membres de ma famille qui couraient, devant moi, ou qui tentaient de me rattraper, dans cette course éperdue sur l'avenue Bourguiba, puis dans les rues avoisinantes… C'était pour moi, madame, la main de mon pays tout entier qui s'était agrippée à la mienne pour chercher un appui ! J'étais dans

un état second, partagé entre plusieurs sentiments et sensations : la peur, l'inquiétude, la suffocation, l'angoisse et puis… le contact de cette main, cette impression de retrouvailles, de retour aux sources, avec mon fils à mes côtés ! Une immersion totale dans un océan de bonheur, à la fois irréel et fantastique. Un fragment de temps où le nirvana est un mélange subtil de souffrance et d'extase, de paradis et d'enfer…

Je découvre alors que je n'ai plus de souvenir de ce qu'il est advenu de cet homme après qu'on l'a relevé, ni des autres qui sont tombés et qui n'ont pas été secourus. Aucune trace, le néant…

— Je ne voulais pas les abandonner, madame, j'aurais tant aimé que mes mains en fassent davantage pour sauver d'autres personnes, mais j'ai perdu tous mes points de repère pendant la fuite. Où sont-ils, maintenant ? Et Saber ? le blessé que nous avons laissé dans un sous-sol, à la merci d'une police impitoyable et dépassée par l'ampleur des événements. Et Tarzan, avec sa cheville enflée ? Et les deux autres blessés, l'un avec le bras gauche fracturé et l'autre, avec sa coupure au front ? Nous les avons trahis en les abandonnant près de la porte de l'enfer. C'est impardonnable. Regardez où je suis maintenant, avec mon fils : dans un hôtel cinq étoiles, alors que Saber est, lui, entre la vie et la mort. Il a urgemment besoin d'oxygène. Je veux qu'il voie la nouvelle Tunisie, ne fût-ce qu'un mois, une semaine, un jour. S'il vous plaît, faites quelque chose pour eux !

— Ne vous en faites pas, Monsieur Gharbi, donnez-moi l'adresse, je vous promets que je lancerai un appel à l'aide dès la levée du jour.

Pendant que je marque une pause, elle prend déjà note et réfléchit à haute voix :

— Dictez-moi, s'il vous plaît, le nom exact de l'endroit où se trouvent les blessés. Place de l'enfer ou porte de l'enfer, vous avez dit ? Épelez, s'il vous plaît.

Le réceptionniste, accompagné de Karim, vient alors nous interrompre. Il insiste pour être payé et nous remettre la clef de la chambre. Je consulte ma montre : il est 3 h 55. L'homme comprend la signification de mon geste et il nous signifie que nous devons régler immédiatement le prix de la nuitée ou bien quitter l'hôtel, sans quoi il se verra obligé d'appeler la police. Je sors ma carte bancaire et termine la formalité.

Après ce débordement d'émotion, je retrouve mes esprits et achève l'interview dans de plus ou moins bonnes conditions psychologiques. Nous échangeons nos adresses e-mail et nos coordonnées, puis je prends congé de la journaliste. Elle me serre fortement la main, et la garde dans la sienne plus que nécessaire.

— Allez vous reposer maintenant, me dit-elle.
— Merci, et bonne chance à vous, Madame.

- 20 -

Debout, côte à côte devant la fenêtre du dix-huitième étage, Karim et moi contemplons Tunis, qui s'étend devant nous à perte de vue. Quelques minces lueurs apparaissent déjà dans notre champ de vision, et nous restons ainsi, silencieux, pendant un long moment.

Karim rompt le silence le premier :

— Pourquoi as-tu accepté de payer ce gros montant, Papa ? Moins de deux heures à peine nous séparent de la levée du couvre-feu.

— Tu n'as pas entendu son avertissement ?

— Vous avez parlé en arabe.

— Il a menacé d'appeler la police. Et si je ne payais pas, nous devions quitter les lieux immédiatement. C'était donc le prix de notre sécurité.

— Du chantage, oui ! Cela s'appelle de l'extorsion de fonds. Elle commence bien cette révolution ! Il devrait avoir honte.

Sans empressement, plongés dans nos pensées respectives, nous nous dirigeons vers les lits jumeaux qui équipent la pièce. Moi, je passe en revue le déroulement de ces vingt-quatre dernières heures : l'arrivée de Karim en plein milieu

de la nuit pour nous faire part de sa révolte contre le régime de Ben Ali, la discussion animée aux petites heures, Facebook, France 24 et les autres chaînes… Puis le regard inquiet de Moune, le départ de La Marsa et la gare déserte. Notre arrivée à Tunis, la découverte de l'avenue Bourguiba pleine de monde, et l'enthousiasme du début. La soudaineté des tirs de bombes lacrymogènes et la suffocation, la fuite éperdue, la course folle dans les rues, la main du vieil homme tendue vers la mienne, le premier abri qu'on nous a refusé, à cause des blessés, et le terminus dans le cul-de-sac, avec sa fenêtre grillagée. Je revois ces bras qui se tendent et se contractent pour forcer l'accès au refuge de fortune, sans lequel certains d'entre nous seraient probablement morts ou blessés.

Je visualise facilement la descente dans l'abri, en file indienne. Puis la vie du groupe, « l'indic » et son comparse, le faux claustrophobe, Saber, Tarzan, Brahim, Slah et Mobtagha, le barbu et les deux jeunes filles ; je perçois le bruit des bottes dans la nuit, les tirs sommaires, nos tremblements à leur approche, le souffle coupé quand ils s'arrêtent à notre hauteur, la mort aux trousses, la porte de l'enfer… Tout me revient, à la vitesse de la pensée et presque dans l'ordre chronologique. Et enfin, notre hymne national chanté à voix basse, un instant magique qui unit et scelle des amitiés éternelles, nouées spontanément entre certains membres du groupe.

Plongé dans mes pensées, je ne me suis même pas rendu compte que Karim est allé prendre un bain pour se détendre et tenter de faire un peu le vide dans son esprit. Pour ma part, je consulte les sites d'informations pour élaborer des analyses, au pifomètre, en attendant de m'accorder aussi un moment de relaxation, indispensable à mon équilibre psychologique durement éprouvé. Quelques instants plus tard, nous sommes assis, chacun sur le bord de son lit, et nous échangeons nos sentiments sur cette journée hors du commun. Nos impressions

personnelles sur telle ou telle information, tantôt sur notre captivité, tantôt sur les nouvelles qui tombaient sur nos portables. À un moment, Karim me demande pourquoi j'ai décidé de laisser Brahim déplacer une grosse armoire alors que rien ne le justifiait. Je louvoie et dévie la conversation sur un autre sujet.

Puis il me demande si je suis vraiment sûr que l'endroit où nous étions cachés s'appelle la porte de l'enfer.

— Après tout, tu as quitté la Tunisie il y a plus de cinquante ans… Les noms de rues ont peut-être changé ?

— Sans doute, n'empêche que j'ai l'impression que nous n'étions pas loin d'un baril de poudre…

— Papa, j'ai le sentiment qu'on vient de l'échapper belle. Tu te rends compte ! On est là, dans un hôtel, alors que nos compagnons, Dieu seul sait où ils sont en ce moment.

Il réfléchit un instant, en silence, puis reprend :

— Quand je passe en revue tout ce qu'on a vécu, depuis vingt-quatre heures, on dirait qu'on est ensemble depuis un an, sans interruption. C'est magnifique, Papa, ce que je ressens. Tu te rappelles ce que je t'ai dit hier midi, pour t'arracher à ton travail ? Je t'ai dit : « Au lieu d'écrire les histoires des autres, viens avec moi vivre l'Histoire ».

— C'est exact. C'était prémonitoire…

— Eh bien, cette nuit, Papa, tu as fait une pause dans ton travail d'écriture pour participer à une écriture collective, plus exaltante et plus passionnante, car c'est celle de l'histoire de notre pays de référence, de notre port d'attache. Cette page d'Histoire, tu viens de la vivre avec moi à tes côtés.

Puis, après un nouveau silence :

— Heureusement qu'on est resté « groupir » pendant la course folle pour échapper aux tirs et aux gaz. Désolé quand même de t'avoir embarqué dans cette aventure et exposé au danger ! Tu devrais absolument aller voir ton cardiologue dès

notre retour à Bruxelles, pour te préserver contre un choc post-traumatique.

— Nous avons été exposés tous les deux, Karim. Nous sommes venus pour nous ressourcer. On a été servi par le hasard ou par la providence, en tout cas, on a eu droit à la totale. Tu as chanté ce que tu voulais et on a vécu le plus riche et le plus excitant des ressourcements. Il n'y a rien qui soit dû au hasard dans tout cela, il y a surtout de la détermination. Ce que le peuple tunisien vient de vivre, c'est aussi l'expression de sa volonté.

— On en gardera le souvenir notre vie durant. J'ai l'impression de te découvrir, Papa, après t'avoir vu faire face à l'adversité. Ils avaient du respect pour toi. C'est cela que j'aime en Tunisie : la considération envers les personnes plus âgées, une sorte de droit d'aînesse. « Papy, Ya Hadj… », on n'entendait que cela du début jusqu'à la fin. J'espère que tu auras le temps d'écrire un peu sur cette journée historique. Je suis sûr que tes lecteurs sentiront que c'est du vécu, du vrai de vrai.

— Et toi une chanson[1]

— Promis juré !

— Promis juré.

— Ah oui, Papa ! Je n'ai pas eu le temps de te dire que Mobtagha a finalement remis au jeune barbu les objets qu'il espérait obtenir de la part des deux filles.

— À la bonne heure ! Elles lui ont prêté les ciseaux ?

— Non, ce n'était pas des ciseaux, c'était un miroir et une pince à épiler.

Puis, il reprend :

— Heureusement que tu étais avec moi, Papa. Je ne peux pas un seul instant m'imaginer traverser cette épreuve tout seul. Pendant toute cette éternité où nous étions enfermés, j'ai parfois pensé au pire, mais je me suis interdit de t'en parler. Tu

1 *Poisson d'or*, Igloo Record, 2015.

étais toujours absorbé par la situation à gérer et j'étais content que cela t'occupe l'esprit. Je me suis aussi demandé comment j'aurai pu surmonter ma peur sans ta présence. J'aurais été mort d'inquiétude, pour moi d'abord, perdu dans cette galère où ma vie et ma liberté étaient en danger à tout instant, et pour toi ensuite : t'imaginer bloqué à La Marsa pendant toute la durée de ces événements, sans pouvoir intervenir !

— Je t'aurais quand même aidé, à distance. Ce que j'ai été capable d'imaginer pour mon père alors que je n'avais que 8 ans, j'aurais pu le faire pour mon fils, alors que j'ai maintenant 66 ans.

— Comment cela, à distance ?

— Comme je le faisais, enfant, quand mon père tardait à rentrer et que Ommi s'en inquiétait.

Karim se laisse choir sur son lit, met les mains derrière sa nuque et m'encourage à poursuivre :

— Raconte, Papa, cela m'intéresse.

J'essaie alors d'imiter Ommi, lorsqu'elle nous mettait au lit et nous racontait des histoires en modulant sa voix pour faire passer toutes sortes d'émotions. Instantanément la chambre se chargeait de mystères, ce qui nous mettait en condition pour accueillir ou affronter les personnages de ses histoires fabuleuses.

— Quand j'avais 7 ou 8 ans, ton grand-père a pris son vélo, un jour, pour rendre visite à un parent malade. Il est parti dans l'après-midi, pour pouvoir être de retour avant le coucher du soleil. C'était la règle, dans la famille. À la tombée de la nuit, tout le monde devait être rentré à la maison. Mon père était obligé de traverser, aussi bien à l'aller qu'au retour, un grand bois que la rumeur populaire avait baptisé « la forêt des ténèbres ». On la rendait responsable de tous les drames qui survenaient, même s'ils se produisaient très loin. Qu'un

enfant disparaisse ou qu'un crime soit commis, c'était toujours dans cette forêt que cela avait dû se passer, forcément. On lui attribuait tous les malheurs, petits et grands, et l'évocation de son seul nom annonçait une horreur ou une malédiction. Cela suffisait à nous faire trembler de peur. En tout cas, c'est ce que mon esprit d'enfant retenait de cette forêt lorsque, par imprudence, des adultes en parlaient en ma présence.

Ce jour-là, avant que le soleil ne se couche, j'avais remarqué la nervosité d'Ommi, qui scrutait le ciel à intervalles réguliers, tout en consultant l'horloge familiale fixée au mur. Il était clair qu'elle s'inquiétait du retard de mon père, soucieuse de dresser la table pour toute la famille alors que l'heure d'aller se coucher approchait. Constatant que la nuit commençait à tomber, elle s'est finalement résignée à nous servir à manger, murmurant aussi bien pour elle-même que pour nous que papa avait sans doute été retenu plus que nécessaire.

Une fois au lit, j'ai commencé à penser à mon père, en l'imaginant traverser seul cette maudite forêt, dense et obscure, éclairée par la seule petite lampe de son vélo. En attendant son retour, j'ai décidé de l'aider à distance pour ne pas le laisser affronter les mille et un dangers en solitaire. Et c'est ainsi que j'ai fini par développer une vraie faculté à me projeter dans mes rêves, pour triompher des loups et des chacals qui peuplaient, sinon cette région, du moins mon imagination d'enfant.

— Continue, Papa, j'aime bien.

Lorsque la nuit tombait et que mon père tardait à rentrer, je l'imaginais, seul sur son vélo, sifflotant pour se donner une contenance. Brusquement, une meute de loups surgissait sur son passage et tentait de lui barrer le chemin. Des dizaines d'effrayants prédateurs musclés, la gueule ouverte, laissaient entrevoir des mâchoires acérées tandis que leurs yeux phosphorescents brillaient dans l'obscurité. Selon mon état d'esprit du

moment, soit les arbres se transformaient en soldats volant au secours de mon père, soit ils devenaient les alliés des loups, rendant impossible pour mon père toute échappée salutaire. Dans ce dernier cas, je me portais alors à son secours, dans le rôle d'un chêne, pour tenter de convaincre les autres arbres restés neutres de se ressaisir, et de rejoindre mon armée. Fascinés par mon discours, captivés par mon audace, ils se rangeaient sous mes ordres. Ainsi, à la tête de mes troupes, j'engageais le combat au moment où mon père vacillait et tombait de son vélo. J'infligeais alors aux ennemis la plus humiliante des défaites ! La queue entre les jambes, les loups détalaient sans demander leur reste. Après les avoir suivis du regard pour m'assurer de leur débandade, je glissais ma main dans celle de mon père et traversais avec lui la forêt des ténèbres. Puis nous prenions la direction de la maison.

Une haie d'honneur formée par mes braves soldats nous ouvrait le chemin. Le vélo se transformait alors en un char ou en blindé, transportant le héros du jour. La poitrine bardée de décorations, le jeune commandant en chef de 8 ans, accompagné de son père, passait en revue sa grande armée formée de bouleaux, de châtaigniers et de hêtres. Derrière eux, le bon petit peuple de la forêt exprimait sa joie. Les fleurs s'agitaient en souriant, les tournesols dansaient en rond, les marguerites se faufilaient entre elles pour mieux nous voir. Quel spectacle ! Enfin, juchés sur les branches, les oiseaux se calaient à l'unisson pour nous chanter un air glorieux sur le rythme d'une marche militaire de circonstance.

Assoupi sur le canapé ou dans mon lit, je me réveillais en sursaut lorsque mon père ouvrait la porte et rentrait enfin à la maison. Le clin d'œil ou le simple salut qu'il m'adressait se transformait alors pour moi en signe de complicité et de gratitude pour le courage dont j'avais fait preuve, en sa compagnie, quelques instants auparavant sur le champ de bataille.

Que de combats gagnés à distance afin d'assurer le retour de mon père à la maison, sain et sauf, ou de tout autre membre de notre famille, en cas de retard inhabituel et inquiétant ! Que de plans machiavéliques élaborés par la faune et la flore de la « forêt des ténèbres », décodés par moi, à la dernière minute, puis contrecarrés pour être réduits à néant et livrés au feu de notre cheminée ! Et le lendemain matin, fier de mes exploits de la veille, je reprenais le chemin de l'école en compagnie de mes sœurs, Jamila et Latifa, à qui je veillais bien à ne rien raconter de mes exploits de la veille.

Comme Napoléon, je tenais à garder mes secrets militaires pour moi, tout seul, afin d'assurer la victoire de mes armées.

***

Malgré son intérêt pour mon histoire, Karim s'est endormi, comme il le faisait, petit, quand je le mettais au lit. Je me penche sur lui et tire la couette pour le couvrir. Au moment où je fais le tour pour regagner mon lit, j'entends la voix du muezzin appelant à la prière de l'aube, estompée par les fenêtres fermées et scellées de notre chambre, comme le sont toutes celles situées à une telle hauteur.

Allahou Akbar…

- 21 -

Ce chant me rappelle aussitôt la promesse faite le jour de mon départ, en entendant ce même appel à la prière. Je me souviens de toute la scène. Je longeais les murs de mon quartier, une valise à la main. La clarté irisée de l'aube dissipait progressivement les ténèbres, le calme autour de moi était impressionnant. J'étais seul en cette heure très matinale et je me dirigeais vers le port de Tunis. Tout à coup, ce chant montant du minaret de Souk el Bélat rompait ma solitude et me plongeait dans un sentiment de culpabilité. Quitter mon pays m'était apparu comme une trahison, comme si j'allais être amputé d'un morceau de mon être. C'est à ce moment-là que je me suis fait la promesse de rester attaché à ma terre ancestrale : même si je devais émigrer au bout du monde, je resterai toujours fidèle à ma patrie et je reviendrai m'y ressourcer, tous les ans[2].

Il est vrai que je quittais alors un pays stable, engagé sur la voie de la modernité, en pleine perspective de progrès et comptant une population de moins de cinq millions d'habitants, alors que celui que je quitterai demain est un pays de plus de onze millions d'âmes, qui ont vécu un demi-siècle sous un régime fort, à parti unique, puis une vraie dictature. Un

2 Une Parcelle de Lumière – Éditions Mémoires d'Hommes – 2004.

peuple qui, dans un sursaut de dignité, vient de tout secouer pour exiger son droit à la parole et rebattre les cartes, dans un contexte régional et international des plus incertains.

Je me relève et m'avance doucement vers la fenêtre pour regarder seul, cette fois, ma ville de naissance, Tunis. Je l'observe avec beaucoup d'inquiétude quant à l'avenir qui l'attend sous le futur régime politique. C'est la deuxième fois dans ma vie que je médite de si haut sur ma Tunisie. La première fois, c'était il y a quarante-six ans, mais j'avais 20 ans, à l'époque.

J'étais debout sur le pont du bateau qui s'éloignait du port de Tunis et je contemplais la ville tout en lui faisant mes adieux, convaincu de ne plus jamais y vivre, mais décidé à revenir, certainement en vacances. Je la regardais avec de nombreuses appréhensions, bien différentes de celles qui trottent dans ma tête à présent.

En quittant le port de Tunis le 2 août 1965, je laissais la ville entre de bonnes mains, en toute sécurité, j'étais rassuré sur son avenir. Toutes mes pensées étaient centrées sur le mien ! Que ferais-je de la liberté que ce départ m'octroyait ? Resterais-je fidèle à mes racines ? me demandais-je alors, en voyant sur le bateau un compatriote jeter par-dessus bord son couvre-chef, une chéchia rouge, dans un geste symbolique de rejet de son identité. Toutes mes craintes, ce jour-là, concernaient mon propre avenir et non celui de mon pays ou de ceux que j'étais en train de quitter.

Alors qu'à présent, à l'âge de 66 ans, debout devant cette fenêtre, c'est l'avenir de la Tunisie et de tous les Tunisiens qui me préoccupe, pas le mien. Quel lendemain les attend, après cette révolution et les multiples changements qui vont survenir, dans tous les domaines ? Mes compatriotes seront-ils tentés par les règlements de compte, qui suivent toutes les révolutions ? Seront-ils capables de rester unis et d'éviter des

divisions qui les conduiraient à des dissensions destructrices ? Quel leader pourrait émerger et canaliser cette énergie libérée, pour la transformer en un nouvel élan, un élan salvateur pour le bien du pays ? Ceux qui étaient dans l'opposition, privés de leurs droits les plus élémentaires et emprisonnés ou bannis du territoire, auront-ils suffisamment de valeur morale pour assurer la relève, sans haine ni vengeance ? Auront-ils, pour le pays, un projet réformateur et moderniste ou bien la tentation d'un retour en arrière vers l'obscurantisme ? La démonstration éclatante d'une maturité politique ou un désordre conduisant inévitablement à une nouvelle dictature ? Enfin, la Tunisie sera-t-elle capable de donner le bon ou le mauvais exemple aux autres pays arabes, qui vivent une situation similaire de despotisme ?

À l'instar de mes réflexions stériles, mon regard reste fixé sur les lumières de cette belle ville, incomparable et inoubliable pour tous ceux qui ont eu la chance d'y vivre. Chaque époque a, bien sûr, ses périodes de bonheur et d'insouciance et ses moments de troubles et de tristesse. La mienne fut celle des années cinquante, entre la fin du protectorat et le début de l'indépendance. Des communautés diverses se côtoyaient et cohabitaient dans une ambiance bon enfant. Tunisiens, Maltais, Français, Italiens, musulmans, chrétiens, juifs, nous vivions tous en bonne harmonie, bercés par le doux climat méditerranéen. Nos fêtes se suivaient, se chevauchaient parfois, et nous profitions de ces occasions pour partager tous ensemble des moments de joie et de bonheur.

Qu'en sera-t-il demain, quand il n'y aura plus de bouc émissaire pour endosser la responsabilité de tous nos déboires ? L'indépendance a fait partir les colons. À la bonne heure, ils n'avaient plus leur place dans un pays indépendant. La guerre de Bizerte a fait partir, hélas, des milliers de nos compatriotes de toujours, les juifs tunisiens, et tous ceux qui composaient

cette spécificité tunisienne de cohabitation multiculturelle. C'était une réaction due à un grand malentendu, lui-même fruit d'une peur injustifiée, des deux côtés. La collectivisation forcée de notre économie et l'appel du large, dans l'espoir d'une vie meilleure, ont fait le reste parmi la crème de nos autres compatriotes, les plus dynamiques et les plus entreprenants.

Depuis plusieurs années, même les dirigeants occidentaux les plus proches de la Tunisie agitaient sous notre nez le spectre de l'arrivée au pouvoir des extrémistes islamistes, si d'aventure nous tentions de nous débarrasser de la dictature de Ben Ali. On nous assénait qu'ils étaient dans une trajectoire ascendante, dans plusieurs pays arabes, et qu'il fallait en tenir compte dans nos revendications politiques.

Un président occidental, lors d'une visite officielle en Tunisie, insinuait clairement que les Tunisiens avaient le choix entre le régime de Ben Ali ou… celui des talibans

Le message était clair.

Nous voici donc devant le second terme de cette alternative, ou presque. Tout est en place. Les leaders islamistes, hébergés et protégés par les pays occidentaux qui les gardent bien au chaud, font déjà leur apparition dans les médias favorables à leur doctrine. Pour ceux qui tirent les ficelles, il ne reste plus qu'à attendre la bonne opportunité pour remplacer un pion par un autre, comme diraient les mauvaises langues.

***

Au lieu d'aller au lit, j'ai une pensée charitable pour Ben Ali. C'est dans ma nature de me mettre à la place de celui, ami ou adversaire, qui vient de subir une défaite ou un malheur, afin d'essayer de comprendre son état d'esprit du moment. Dans le domaine politique, c'est un moyen comme un autre pour ne pas juger les gens uniquement de l'extérieur. Après tout, je n'ai pas vécu en Tunisie sous sa présidence, mais

j'y suis seulement allé en vacances. Je peux, par conséquent, ne pas avoir de rancœur envers sa personne.

Comme je suis déjà au niveau du dix-huitième étage, je décide de me transporter depuis cette altitude, directement dans l'avion présidentiel, grâce aux ressources de mon imagination, afin d'observer de plus près ce départ annoncé quand nous étions à l'abri. Je me place discrètement au fond de l'aéronef et je regarde ce qu'il s'y passe. Je vois le Président monter lentement les marches de l'escalier mobile, escorté par un haut gradé qui l'accompagne jusqu'à l'intérieur. Ce dernier semble être un proche conseiller. Le Président s'installe directement sur son siège habituel, en première classe. Sa femme et son fils sont déjà sur place. Il discute longtemps avec son collaborateur avant de le congédier sans lui serrer la main, un détail qui attire mon attention et me donne l'impression qu'il ne lui fait plus confiance. Dès que le Président est assuré de son départ, il sort son portable et donne des ordres clairs et précis à son interlocuteur. Je le vois raccrocher et déposer son smartphone sur la petite tablette, à côté de son fauteuil, puis sortir un deuxième appareil de la poche de son veston. Il s'apprête à l'utiliser pour donner des instructions plus confidentielles, mais il constate qu'il a reçu plusieurs appels venant de chefs d'État amis qui s'inquiètent pour la Tunisie, et pour sa personne. Il a envie de ne pas leur répondre pour le moment, mais il se ravise, par respect pour la fonction présidentielle. Il leur envoie alors des textos plus ou moins rassurants. Il consulte maintenant sa montre, puis demande au steward qui se tient toujours à portée de voix de dire au pilote de venir le voir. Ce dernier arrive et se met au garde-à-vous devant son président. Ils échangent quelques mots sur l'heure du décollage, puis le pilote regagne sa cabine.

Leïla est souvent au téléphone depuis qu'elle est entrée dans l'avion, tout en veillant sur ses enfants, assis à ses côtés.

Je sens que nos illustres passagers, et même le personnel navigant, s'impatientent et ne comprennent pas les raisons de cette attente alors que d'habitude la décision du décollage leur appartient presque. En effet, le protocole exige, une fois l'autorisation de décollage accordée par la tour de contrôle, que le pilote se présente devant le président. Ce dernier en sa qualité de commandant en chef lui donne alors l'ordre en question. Or, ils sont dans l'avion depuis plus d'une heure sans que rien ne bouge.

Les deux téléphones du Président sonnent maintenant en même temps. Il décroche celui qui lui semble présenter l'appel le plus important. Les nouvelles qu'il reçoit concernent notre manifestation. On lui apprend qu'elle s'est transformée en un véritable soulèvement, étendu à tout le pays, que le nombre de victimes est important, qu'on le lui communiquera dès la centralisation des rapports mis à jour toutes les heures et approuvés par les gouverneurs.

Il se sent comme un lion en cage. Il a rarement été dans cette situation, dans sa vie. Il a presque toujours été aux commandes, mais cette fois, quelque chose commence à lui échapper. Il reprend l'autre téléphone et donne à nouveau quelques instructions. Puis le pilote vient lui annoncer qu'il a enfin reçu l'autorisation de s'engager sur la piste. Il attache sa ceinture, sourit à ses enfants et à sa femme et ferme ses yeux. Il est soulagé, car il ne comprenait pas tout ce retard avant le décollage.

Il regarde les nuages à travers les hublots et il passe en revue les derniers événements qui viennent de se dérouler, pour les analyser dans le calme, en toute indépendance d'esprit. Il se rend compte que depuis qu'il a pris les rênes du pouvoir, il est toujours entouré de conseillers. On lui soumet plusieurs solutions ou propositions, et c'est lui qui tranche. Son analyse est toujours tributaire de celles de ses ministres. Maintenant

qu'il est seul, il se sent libéré de toutes ces intrusions dans sa manière de voir les choses. À chaque fois qu'il prenait l'initiative de formuler une idée ou une solution d'un problème et qu'il les soumettait à ses conseillers pour en étudier la faisabilité, et l'impact sur la population, il était frustré de les voir écornées ou complètement modifiées, si elles n'étaient pas carrément abandonnées, pour une raison ou pour une autre.

Sans arrêt, il passe et repasse le fil des événements du dernier trimestre, pour élargir son champ d'analyse et tenter de détecter la faille dans le système, celle qui a conduit son régime à cette impasse politique. Quelles sont les erreurs qui ont été commises, et à quel niveau ? Quels sont les hommes à remplacer pour calmer une population en colère, qui réclame des têtes qu'il faudra bien accorder, de toute façon ? Quel personnel politique faut-il garder ou s'attacher pour lancer une dynamique indispensable et éviter une catastrophe pour le pays, sa famille politique, son régime, et sa propre personne ?

Il sait d'instinct que tous ses adversaires sont aux aguets depuis toujours, et qu'ils n'attendent que le moment propice pour lui donner le coup de grâce. Il se demande si ce moment n'est pas venu, aujourd'hui. Il sait, en tout cas, qu'il n'est pas loin. Qui pourrait l'aider à résoudre le problème endémique du chômage ? Le frère Kadhafi l'a promis, mais il n'est pas fiable, car il aurait pu le faire depuis vingt ans et il ne l'a fait que partiellement. Pourquoi le ferait-il davantage maintenant ? Les pays amis européens se protègent des partis d'extrême droite en réduisant l'émigration. La Tunisie ne peut, hélas, compter que sur elle-même, comme toujours. Elle sera seule, tout comme lui, exposée à tous les dangers et les rapaces se comptent déjà par dizaines. Ils seront plus nombreux désormais.

Il cherche à se reposer un peu, mais il n'y parvient pas. Trop de questions, trop d'interrogations, trop de pièges l'attendent et il faut qu'il soit en mesure de les détecter à temps.

Il tente d'identifier les personnalités et les pays sur lesquels il pourrait encore compter, mais il prend conscience que nombre d'entre eux ne sont plus fiables et qu'ils ont déjà commencé à retourner leur veste. Tous s'apprêtent visiblement à quitter le navire, et dans moins d'une semaine, se dit-il, ils seront innombrables à vouloir m'évincer. Il faut que je les prenne de vitesse, mais au lieu d'être sur place et à mon poste pour le faire, on m'a poussé dans cet avion pour m'en empêcher.

C'est peut-être déjà le début du complot ?

Il consulte sa montre et décide que, dès l'atterrissage, il donnera les ordres qui s'imposent pour contrecarrer toute tentative de sédition, d'où qu'elle vienne. Leur laisser le champ libre pendant quelques heures risque de leur donner de mauvaises idées. Il n'en est pas question. Il se lève et fait quelques pas entre les rangées, jusqu'au fond de l'avion, à la fois pour tromper son impatience et pour se dégourdir les jambes. Être loin de son poste de commandement, un jour comme celui-ci, est une vraie torture morale pour un homme d'action comme lui. L'avion lui apparaît comme une prison et ce vol lui semble interminable. Il ne tient plus en place et va lui-même se renseigner, cette fois auprès du pilote, sur le temps qu'il reste pour arriver à Djeddah. Il apprend que dans un peu plus d'une heure ils pénétreront dans l'espace aérien de l'Arabie Saoudite.

En regagnant son siège, quelques petites turbulences lui font légèrement perdre l'équilibre, mais sans aucun risque de chute pour l'homme qu'il est, sportif et toujours agile malgré son âge. Constatant que ces secousses s'accentuent, il attache sa ceinture, après avoir contrôlé que sa femme et ses enfants l'ont déjà fait, avec l'assistance du personnel navigant. L'avion commence à trembler, secoué par une forte tempête survenue sur la mer rouge. Le copilote est venu prévenir le Président. Les vents sont forts et les trous d'air nombreux. Des orages et des éclairs déchirent le ciel. Cette tempête accentue les turbulences

et met la stabilité de l'avion à rude épreuve. Le Président n'a pas peur, mais une petite anxiété lui occupe l'esprit, car son subconscient l'a associé à un autre événement similaire. C'est à partir de ce moment-là que cette appréhension passagère se transforme en inquiétude. Il essaie alors de la dissimuler à sa femme et à ses enfants, et fait semblant de chercher le sommeil en fermant les yeux. En réalité, il tente de chasser de son esprit le souvenir de cette dépêche que son chef de cabinet est venu déposer sur son bureau le matin du 10 avril, l'année dernière. Il visualise même son terrible contenu :

« Ce matin, 10 avril 2010 à 10 h 41, heure locale, le Tupolev 154 transportant le président polonais, M. Lech Kaczynski, a été surpris par une forte tempête. Il s'est écrasé lors d'une tentative d'atterrissage sur l'aéroport de Smolensk-Nord, ne laissant aucun survivant parmi les 96 personnes présentes à bord ». Des rumeurs à Varsovie parlent d'un attentat probable.

Soudainement, les lampes s'allument à l'intérieur de l'avion tunisien, les turbulences deviennent plus fortes, le personnel navigant cache difficilement son inquiétude. Les trous d'air sont quasi permanents et l'avion perd parfois de l'altitude, subitement. On sent des vibrations aussi bien sur le plancher que dans les casiers à bagages, dont deux ou trois se sont ouverts sous les chocs, créant un bruit affolant. Un steward, qui se dirigeait pour les refermer, n'arrive plus à rester en équilibre et valse d'un côté et de l'autre. Un de ses collègues lui vient en aide.

Le Président veut tout de même aller s'informer de la situation auprès du pilote. Cependant il se ravise, pensant qu'une telle intrusion, juste en ce moment, pourrait perturber le commandant de bord et lui faire perdre ses moyens. Des pensées alarmantes traversent son esprit et l'obligent à comparer sa situation avec celle du président polonais. Il y a trop de similitudes, en effet, entre les deux. En se remémorant ce

drame, une seule question lui vient sans cesse à l'esprit, qu'il s'était posée, parfois, dans les moments les plus difficiles de sa carrière :

— Qu'est-ce qui est le plus important dans l'existence d'un homme d'État ? Garder le pouvoir ou garder la vie ?

Son regard croise celui de son épouse et, pour la première fois de leur vie commune, Leïla décèle sur le visage de son époux une expression étrange, indéfinissable, qu'elle ne lui avait jamais connue auparavant. Lui qui d'habitude déborde d'assurance, de confiance en soi, et qui montre une détermination sans faille en toutes circonstances, semble traversé par un grand doute. Une sorte d'inquiétude qu'il tente maladroitement de dissimuler par un sourire emprunté.

Les yeux ne peuvent pas mentir et ce couple qui n'a pas besoin de paroles pour partager ses soucis réciproques, s'interroge visiblement sur son avenir, sans prononcer le moindre mot. Ils savent tous les deux que leur destin se joue ailleurs, hors de leur contrôle. Une nouvelle vie se profile déjà dans leur esprit, et chacun s'efforce de ne pas l'inclure, pour le moment, dans ses calculs ni même dans ses cauchemars.

Tout à l'heure, après le décollage de l'avion présidentiel, lorsque les rivages de la côte tunisienne, aux couleurs turquoise, se dessinaient sous leurs regards perdus, chacun s'était demandé intérieurement s'il reverrait un jour leur beau et cher pays, ou bien s'ils étaient en train de le quitter définitivement.

Au moment où les lignes de ces belles côtes s'estompaient et au fur et à mesure que l'avion prenait de l'altitude, le Président avait réalisé qu'il n'avait plus le moindre atout pour renverser le cours des événements qui s'étaient précipités ces jours derniers.

Il sait parfaitement, grâce à sa formation militaire, que ce n'est pas en s'éloignant d'un champ de bataille qu'un

commandant peut conduire ses troupes à la victoire. Or, l'avion est déjà au-dessus des nuages et il n'a plus aucun repère pour évaluer l'état d'esprit de ses partisans, ni les rapports de force sur le terrain. Il est trop tard pour élaborer des plans de reconquête.

Un commandant en chef sans soldats, ni officiers ni état-major, ni même un champ de bataille.

La voix de sa femme le tire de ses pensées :

— Détends-toi un peu ! Et essaie de te reposer aussi. Tu n'as pas beaucoup dormi ces derniers temps. Déconnecte-toi, s'il te plaît, de la politique et… reviens parmi nous.

Pour toute réponse, son mari lui prend la main et la garde dans la sienne. Il observe sa femme et ses enfants, assis en face de lui, et leur sourit pour essayer de détendre l'atmosphère très pesante qui règne dans l'avion depuis leur départ de l'aéroport de Tunis-Carthage.

Persuadé que son geste a eu l'effet escompté, mais que son regard pourrait trahir son agitation intérieure, il décide de l'accompagner par des paroles apaisantes :

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure, il s'agit d'un gros nuage et tout rentrera bientôt dans l'ordre.

En prononçant cette phrase, le Président sait que Leïla va l'interpréter au sens propre comme au sens figuré. Tel était le but qu'il voulait atteindre : insuffler un peu d'espoir dans l'état d'esprit de son épouse, chez qui il a perçu une inquiétude comparable à la sienne

En politique il y a souvent des nuages à traverser, et parfois même de « gros nuages » chargés de rancœur populaire à l'issue incertaine. Tous les chefs d'État le savent et le redoutent, mais les éloges spontanés ou orchestrées par les nombreux courtisans les trompent et les aveuglent bien souvent.

Même les plus incrédules des chefs d'État, ceux qui croient le moins en la « fidélité éternelle » de leur peuple, se projettent parfois dans l'avenir. Mais la nature humaine étant ce qu'elle est, ils écartent toujours de leurs prévisions l'insupportable image du chef d'État en exil ou en prison. Cette éventualité existe, bien sûr, et peut même certainement se produire, selon eux, mais dans d'autres pays, sur d'autres continents, sur d'autres planètes…

Chez eux, tout baigne : ils pourront déceler à coup sûr les signes avant-coureurs des « gros nuages » qui pourraient devenir menaçants et ils disposeront du temps et des hommes nécessaires pour remédier à de telles situations.

De leur poste de commandement, ils pensent détenir les instruments les plus efficaces pour prévoir l'arrivée de ces grosses tempêtes. Ils sont convaincus que, dans tous les cas de figure, leur fonction leur offrira, en permanence, une marge de manœuvre suffisante pour voir venir les événements et reprendre la situation en main.

Le limogeage de quelques personnalités en vue, voire un changement de gouvernement, des élections anticipées ou l'annonce d'une nouvelle politique, et le tour est joué pour reprendre la barre. Sans compter les boucs émissaires qu'on pourra toujours jeter en pâture, à tout moment, pour absorber la colère populaire…

Cependant, en Tunisie, depuis plus de trois semaines les protestations sont allées trop vite, au point que le pouvoir a épuisé toutes ses cartes en un temps record. Le Président se réveillait chaque matin avec de mauvaises nouvelles et s'endormait, très tard, avec d'autres nouvelles bien pires encore. Finalement, la peur a fini par atteindre la garde rapprochée du palais de Carthage.

Pourtant, le Président n'a jamais eu peur depuis qu'il fait de la politique. Il a toujours veillé à avoir à l'avance toutes les cartes en main avant de prendre ses décisions. Mais en ce moment, entre ciel et terre, son destin propre ainsi que celui de sa famille sont à la merci de toutes les turbulences, et il se trouve sur la touche.

Une consolation lui vient cependant à l'esprit, et ramène des pensées positives dans son raisonnement : sa femme et ses enfants sont à ses côtés, et ils sont en vie tous les trois… et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Je le vois reprendre la main de sa femme, comme pour mieux apprécier le moment présent. Il est reconnaissant de pouvoir être près de sa famille, qu'il continue à regarder en cherchant à lui transmettre tout l'amour qu'il ressent, et sa gratitude pour le bonheur qu'elle lui a apporté pendant toutes ces années. Des années où ils ont tout partagé, le pire comme le meilleur. Son regard exprime également un mélange de tendresse, d'affection et de confiance en l'avenir de leur couple et ce, quel que soit l'issu de cette « grosse tempête ».

Une nouvelle et forte turbulence survient, qui secoue les casiers des bagages, lesquels se rouvrent bruyamment presque tous. Une hôtesse ne peut s'empêcher de crier, elle se met à prier à voix haute, en évitant de croiser le regard du Président. Une forte secousse la fait vaciller. Le président lâche la main de sa femme, se lève précipitamment et sauve la jeune femme d'une chute certaine, puis il lui apporte le réconfort dont elle a besoin, alors que lui-même aurait besoin d'être réconforté, mais pour d'autres raisons.

C'était là son dernier geste présidentiel, celui de porter secours à une compatriote…

***

Témoin privilégié, je l'observe à ma guise, à m'en user la rétine. J'épie tous ses faits et gestes, mais je ne parviens pas à deviner ou à saisir un quelconque vœu de sa part, parce qu'il me tourne le dos. Il en a peut-être formulé un, comme tout un chacun dans de semblables circonstances, mais de peur qu'il n'ait pas fait le bon choix sur la question qui venait de lui traverser l'esprit au sujet de la vie et du pouvoir, je décide de le faire à sa place.

Je ne vois en lui, pour le moment, qu'un de mes plus illustres compatriotes, saisi par le doute et qui a besoin d'indulgence, d'empathie et surtout de quelqu'un qui trancherait pour lui cette question cruciale : garder la vie ou le pouvoir ?

Je le fais volontiers pour lui.

C'était le dernier vœu formulé par un citoyen anonyme à son président indécis.

***

J'aperçois maintenant l'avion qui se positionne dans l'axe de la piste d'atterrissage, éclairée des deux côtés sur une très longue distance. Je le vois désormais en sécurité, malgré la forte tempête qui frappe la capitale saoudienne et ses environs. Le tonnerre n'arrête pas de gronder, précédé d'éclairs qui zèbrent le ciel. Au sol, une bourrasque les accueille, comme pour leur rappeler qu'ils auraient pu être emportés par les très mauvaises conditions atmosphériques.

Je le suis du regard durant tout le parcours, depuis sa descente d'avion jusqu'à la salle d'honneur, où je le vois avec sa famille, tous sains et saufs, protégés à jamais par mon vœu sincère et désintéressé, qui vient d'être exaucé sous mes yeux attendris.

— *Carpe diem*, Monsieur le président.

- 22 -

Je suis toujours debout devant cette fenêtre, après mon intrusion imaginaire dans l'avion de Ben Ali. Le chant du muezzin s'est tu depuis longtemps, je contemple encore et encore la naissance du jour qui se dessine désormais devant moi. Les premiers rayons du soleil viennent de percer l'obscurité et apparaissent maintenant à l'horizon dans toute leur clarté.

J'assiste à une promesse de l'aube, pour tout un peuple qui se bat et qui espère que cette révolution lui permettra de briser les chaînes d'une dictature qui a mis sa patience à rude épreuve. Un peuple qui espère que la révolution dissuadera d'autres candidats-dictateurs de prendre la place de Ben Ali. Une promesse que cette aube nouvelle soit de bon augure pour dissiper à jamais les ténèbres de l'ignorance et de l'obscurantisme. Je formule volontiers ce vœu, malgré un avenir encore insaisissable et incertain.

Le soleil est bien présent, désormais, comme pour saluer à son tour ce nouvel élan pour mon pays. Il est 7 heures du matin et j'ai passé toutes ces heures, depuis notre arrivée à l'hôtel, à rêver seul, debout et admiratif de l'inéluctable avancée du temps sur lequel nul n'a prise. Pourtant je désire fortement l'arrêter un moment, faire une pause et nous permettre à tous de réfléchir avant d'aller plus loin. Non pas de revenir en

arrière, sûrement pas. La dictature est abolie, et c'est tant mieux pour la majorité du peuple, mais juste pour éviter la précipitation, pour ne pas se jeter dans les bras de n'importe qui sans avoir mûrement réfléchi, Irrésistiblement, et malgré toute ma lucidité, je ne peux m'empêcher de prononcer, quand même, face au jour qui se lève et poursuit sa ronde éternelle, les vers d'Alphonse de Lamartine dans le magnifique poème, Le Lac :

Ô temps ! suspends ton vol…

***

Les minutes s'égrènent dans la douceur du matin, et j'entends la sonnerie du réveil que Karim avait mis sur son portable. Elle vient mettre un terme à mes rêveries interminables. Je sens la fatigue accumulée, mais mon cerveau envoie des signaux à mon corps, pour lui dire de se maintenir en forme et de faire face à cette deuxième journée exceptionnelle. Je décide de prendre une douche froide pour activer l'organisme, pour me donner davantage de tonus musculaire et me remettre en mouvement. En sortant de la salle de bains, je vois Karim qui commence à émerger de son sommeil et se demande l'heure qu'il est.

Après le petit-déjeuner nous appelons Moune pour lui donner le tempo de la journée. Notre dernier texto, adressé au beau milieu de la nuit, l'avait avertie que nous étions libres de nos mouvements et que nous avions quitté le ministère de l'Intérieur pour passer le reste de la nuit dans une chambre d'hôtel.

— Prépare les valises, on vient te chercher pour partir à l'aéroport.

— C'est impossible ! Le décollage est prévu à 10 heures. Il est déjà 8 heures passées et il faut être sur place deux heures à l'avance, je n'ai pas fait les valises et il paraît que l'aéroport de Tunis-Carthage est fermé.

— Fais les valises, je te dis ! On vient te chercher et on rentre en Belgique, sans délai. Rappelle-toi grand-papa quand il était caserné en Allemagne. Tu as compris ?

— Bien compris, je fais les valises.

Mon beau-père, Henri Chantraine, a effectivement connu cette situation. Après sa captivité en Allemagne, pendant la guerre 1940-1945, il a fait partie des forces militaires belges affectées à l'Otan et casernées non loin du rideau de fer. Le risque d'un troisième conflit mondial entre l'Union soviétique et l'occident était réel, à cette époque. Pour faire face à un éventuel déferlement venant de l'Est, les forces militaires de l'Otan devaient être en mesure de se mettre en mouvement en quelques heures, après en avoir reçu l'ordre. Telles étaient les instructions de l'état-major. Par conséquent, mon beau-père avait prévenu son épouse de se tenir constamment en état d'alerte. Il ne fallait en aucun cas, et sous aucun prétexte, perdre du temps en lui posant des questions quand il lui demanderait de faire les valises pour partir au front. Connaissant ce détail évoqué plusieurs fois en famille du vivant de mes beaux-parents, j'ai appliqué la même consigne, et Moune l'a comprise sur-le-champ.

J'appelle ensuite ma sœur Jamila, pour lui demander de nous envoyer son taximan attitré. Ce dernier devra venir nous prendre place de l'horloge puisque le tronçon de l'avenue Bourguiba où se trouve l'hôtel est interdit à toute circulation.

À la sortie de l'hôtel, c'est un regard nouveau que je jette sur cette avenue. Elle me semble désormais différente, à plusieurs titres. En tout cas, je ne la vois plus de la même façon. Quelque chose en elle a changé, qui est invisible à l'œil nu tout en restant perceptible, saisissable par mes capteurs internes. Pourtant, elle présente toujours le même décor naturel, les mêmes arbres, la même chaussée, les mêmes lampadaires, et il fait clair à présent. On dirait que l'avenue s'est réveillée avec

la gueule de bois, comme groggy, assommée par l'ampleur des événements de la veille.

En nous dirigeant vers notre rendez-vous avec le taxi-man, je m'attarde sur les rares passants que nous croisons. Ils ont tous l'air d'attendre l'épisode suivant, la suite de ce qui s'est passé hier, en tout cas ils m'en donnent tous l'impression. Comme s'il s'agissait d'un feuilleton à la Dallas et que tous brûlent d'impatience de savoir qui a tiré sur J.R.

On monte dans la voiture et là le chauffeur, Si Mehrez, nous dit que nous avons eu beaucoup de chance car aucune de ses connaissances arrêtées dans la nuit par la police n'est encore rentrée chez elle. Les hôpitaux contactés refusent même de donner la moindre information sur les morts et les blessés. Quant à la police, qui d'ailleurs ne répond pas à ce genre de questions, elle a fermé tous ses postes, car plusieurs avaient été pris pour cible par la population, ou même saccagés.

— Il paraît, nous dit-il, qu'hier certains policiers ont reçu de leur hiérarchie l'ordre de ne plus circuler en uniforme, obligeant alors ceux qui avaient été surpris par cette instruction à troquer leur tenue contre des vêtements civils, en pleine rue. Il nous parle aussi des supermarchés qui ont été brûlés, notamment le Géant.

— Vous l'avez vu, ou entendu ?

— C'est de notoriété publique, cette info. Cependant, si vous voulez le voir par vous-même on peut faire un petit crochet pour nous en assurer, me dit-il.

— Nous perdrions combien de temps, en cas de détour ?

— 30 à 45 minutes.

— Non, laissez tomber.

En chemin, Karim reçoit un appel d'Imed, l'agent de Tunisair qui avait pris le TGM avec nous pour participer à la manif. Nous avions perdu sa trace quand les tirs avaient

commencé devant le ministère. Il s'enquiert de nous et aussi du trolley qu'il m'avait confié un instant pour aller prendre des photos de la voiture transformée en corbillard. Karim lui donne notre position et se renseigne sur la sienne. Il nous apprend qu'il est à l'aéroport, pour tenter de rejoindre Paris.

Je m'adresse aussitôt à Mehrez :

— Changement de direction, cap sur l'aéroport.

On arrive à l'endroit indiqué par Imed, légèrement excentré par rapport à l'entrée principale de l'aéroport, bien gardé lui, par des policiers et des militaires. Nous échangeons quelques infos et je lui remets son trolley.

— Quid de l'avion pour Bruxelles ?

— Il sera en retard, comme tous les autres vols. Pour le moment, aucun avion n'est autorisé à décoller ! Les guichets de la salle d'enregistrement sont tous fermés. À quelle heure est prévu votre vol pour Bruxelles ?

— À 10 heures, je crois.

— À mon avis, il ne partira pas avant 13 ou 14 heures.

— Tu seras là, tout à l'heure, quand on viendra pour l'enregistrement des bagages ?

— Oui, sauf si mon avion, prévu pour 13 heures, part avant le vôtre… mais c'est vraiment improbable.

On arrive à la maison. Moune est prête et les valises aussi. Karim et moi faisons un petit tour rapide pour nous assurer que rien ne traîne dans les chambres, que nous devrions emporter. Nous donnons ensuite les clefs de la maison à la voisine de palier, puis nous repartons pour l'aéroport dans une voiture de location qui sera conduite par Lotfi, le chauffeur de l'agence appelé dans l'intervalle.

À deux cents mètres du terminal, des cordons de police et l'armée contrôlent et fouillent toutes les voitures, quelles qu'elles soient. Les coffres sont ouverts, les passagers sont

fouillés et doivent descendre des véhicules ; les sièges sont soulevés et passés au peigne fin. Vient notre tour, et, bien que nous ayons remis nos trois passeports à un policier qui les a d'ailleurs ouverts et contrôlés sous la vigilance d'un de ses collègues, mitraillette au poing et regard en état d'alerte, nous sommes soumis à un interrogatoire en règle :

— Nom, prénom, date et lieu de naissance.

Surtout ne pas lui dire que tout est dans les documents qu'il tient en main. Il le prendrait pour une provocation. Il veut vérifier si nous sommes les véritables titulaires.

Puis, il me surprend par une avalanche de questions :

— Les deux personnes, avec vous, sont de votre famille ?
— Oui.
— Précisez, s'il vous plaît !
— Il s'agit de ma femme, et de mon fils.
— Il s'appelle comment votre fils ?
— Karim Gharbi.
— Date et lieu de naissance de votre épouse ? Vous allez où, et pourquoi ? Quand êtes-vous venus en Tunisie ? Pour quel motif ? Avez-vous des valises ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Les avez-vous remplies vous-même ou quelqu'un d'autre l'a-t-il fait en dehors de votre présence ? Avez-vous des objets de valeur sur vous ou dans vos valises ?

À la fin de cette longue audition, il nous remet nos documents et fait signe à un de ses collègues de déplacer les obstacles qui nous barraient la route.

Notre chauffeur, tout en redémarrant, nous dit que c'est la première fois de sa vie qu'il assiste à un interrogatoire aussi poussé, en pleine rue.

— Nous aussi ! répondons-nous, tous en chœur.

Nous progressons maintenant en direction de l'entrée principale de l'aéroport, dans une longue file donnant l'impression d'un départ massif. Je regarde à travers la vitre de la voiture pour évaluer, d'après leur allure, quelles personnes sont candidates à cette soudaine émigration, quelle couche sociale est concernée. Leurs habits, leur attitude et même leurs tics, tout est soumis à mon analyse. Cela m'aide à tromper l'ennui. À notre arrivée près de l'entrée principale, le chauffeur confie nos valises à un porteur le temps de se garer et de nous rejoindre.

On arrive enfin dans la salle d'enregistrement des bagages, où Imed nous attend déjà, après avoir reçu le SMS de Karim, envoyé il a quelques minutes. Les guichets sont toujours fermés. Imed prend nos billets et nos passeports, et saute de l'autre côté du comptoir. Bien sûr nous sommes tous surpris par cette manœuvre ! Il se tient debout et allume le terminal, devant des passagers médusés. Il fait alors l'enregistrement, pour nous, bien que nous constations qu'il nous manque une valise. Il nous remet quand même les cartes d'embarquement et nous dit de l'appeler sur son portable s'il devait y avoir un bagage supplémentaire à ajouter.

Quand Lotfi nous rejoint, il nous affirme qu'il n'y a plus rien dans le coffre de la voiture et là… Moune n'est plus sûre de rien ! On appelle la voisine pour lui demander d'aller vérifier si, par hasard, nous n'aurions pas oublié une valise à l'intérieur de la maison.

— Oui, elle est juste derrière la porte d'entrée.

— Lotfi, combien de temps te faut-il pour faire l'aller-retour, en partant maintenant ?

— Environ une heure… plus le contrôle de la police, qui reste variable, et sans compter la file d'attente à l'arrivée à l'aéroport.

On rappelle Imed sur son portable pour estimer avec lui l'ampleur du retard sur les départs et l'heure de l'ouverture des guichets. Après s'être renseigné, il nous assure qu'aucun vol ne sera assuré avant 17 heures, au moins

— OK, Lotfi, vas-y.

Il est à peine midi, nous nous sentons désœuvrés et nous attendons le retour du chauffeur. Moune propose qu'on aille prendre un café et on constate que la cafétéria de l'aéroport est bondée. Aucune place n'est libre, ni assise ni debout. On décide alors de faire du shopping et on envoie des messages aux amis, pour prendre de leurs nouvelles et leur en donner, à notre tour. Lorsque la valise arrive enfin, on retrouve Imed près du comptoir de l'enregistrement des bagages. Il réitère alors sa manœuvre, sous les yeux des mêmes passagers. Les gens nous fusillent d'un regard réprobateur très vite suivi de réflexions prononcées à haute voix, à notre intention :

— C'est révoltant ce genre de privilèges !

— C'est fini ce genre de passe-droit ! On ouvre un guichet spécialement pour une seule famille et on le ferme aussitôt ?

D'autres personnes se sentent alors encouragées et enchaînent sur le même ton :

— Et on s'étonne qu'il y en ait qui se fasse lyncher !

Nous faisons profil bas et décidons de nous éloigner, car notre position est inexcusable, il est inutile d'argumenter face à des gens exténués, énervés et tous impatients d'embarquer. Mais où aller ? Il nous est devenu insupportable de rester dans cette attente. Dès qu'Imed nous rejoint, nous nous excusons de l'avoir mis dans l'embarras et lui disons au revoir avant de passer le poste de contrôle de la police.

Quelques minutes après, nous voici dans la salle d'embarquement, pleine à craquer. Il y a là les passagers de plusieurs

vols, qui partagent tous le même espace. Un jeune homme, sans doute lassé d'attendre depuis si longtemps, profite de notre passage pour faire une bonne action et nous céder sa place, le temps que Karim parte à la chasse et nous trouve une table dans la cafétéria qui jouxte la salle d'embarquement.

Au bout de quelques instants, je cède à mon tour ma place à Moune. Je marche un peu pour me dérouiller les jambes tout en observant les alentours.

Toute une famille assise autour d'une table semble absorbée par une communication que le père est en train d'avoir avec l'extérieur. L'inquiétude transparaît clairement sur leur visage. Je n'entends pas ce que ce monsieur dit, mais, apparemment, il reçoit une information qui modifie son projet de voyage. Il raccroche. Aussitôt tout le monde se lève et quitte la cafétéria.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Karim et moi leur succédons, sans aucun état d'âme, et déposons ouvertement nos bagages à main sur trois des quatre chaises existantes, comme pour marquer notre nouveau territoire. La dernière chaise, restée libre, est vite repérée par quelqu'un, qui l'enlève dans la seconde qui suit.

Pendant que mon fils va chercher Moune, je reprends mon poste d'observation, tout heureux d'avoir enfin une place assise. Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux jours.

***

Je regarde, je scrute et je mémorise. On ne triche pas avec ses lecteurs, m'a conseillé un éditeur.

Partout des GSM crépitent. La mine déconfite de certains passagers révèle leurs angoisses, probablement des sympathisants de l'ancien régime ou bien des personnes haut placées. EIles ont l'air perdues et ont des mouvements de panique rien

qu'à la vue d'un uniforme. Ces gens essaient de passer inaperçus, en évitant de s'attarder sur quoi que ce soit.

En les observant, je me rends compte que je deviens physionomiste, car j'apprends à analyser les personnes au comportement différent. Leurs tics sont flagrants, elles ne tiennent pas en place et sont incapables de rester immobiles. Elles ignorent peut-être que leurs gestes les trahissent.

Au fond ce n'est pas sorcier de jouer au physionomiste. Il suffit d'appliquer à la réalité le principe de la comparaison du jeu des sept erreurs auquel je jouais dans mon enfance. La plupart des visages et des attitudes des gens se ressemblent, grosso modo, mais celles de l'intrus diffèrent des autres. Par conséquent, il est facile à repérer.

Les heures s'écoulent, mais aucun avion n'est annoncé pour décoller, les passagers s'impatientent. Il est 16 heures passées et les bureaux de renseignements ne peuvent que répéter leurs premières réponses. Débordés, ils ont fini par faire une annonce au micro dans tout l'aéroport : « Votre attention, s'il vous plaît. Aucun vol n'est autorisé à décoller par la tour de contrôle et ce, jusqu'à nouvel ordre. Nous vous demandons encore un peu de patience et de compréhension ».

Quelqu'un, à côté de nous, ajoute spontanément un commentaire personnel à ce que nous venons d'entendre :

— Au besoin, votre compagnie aérienne vous logera…

Une simple boutade lancée devant nous va devenir, en quelques minutes, une véritable rumeur, qui commence déjà à enfler et se répandre. Le risque de ne pas partir aujourd'hui s'immisce dans les conversations. À défaut de trouver un responsable pour obtenir une confirmation ou un démenti, les passagers finissent par se renseigner mutuellement. Chacun dispose de son information de dernière minute, recueillie dans la réserve inépuisable de sa propre imagination. Je participe

involontairement à la circulation des informations par ces médias improvisés.

C'est ainsi, sans doute, que certains médias manipulent les opinions pour parvenir à leurs fins. Le grand bouleversement qui vient de survenir en Tunisie en est un parfait exemple !

— Avez-vous des nouvelles, Monsieur, me demande une très jolie Française à l'accent marseillais très prononcé. On ne sait même pas si on dormira à Marseille ou sur un banc, ici, dans la salle d'embarquement !

Ce roulement des « r », qui résonne à mes oreilles, m'amuse, et puis la dame a l'air sympathique. J'ai envie de faire durer la conversation, pour la rassurer, d'abord, mais aussi pour mon plaisir et pour tromper l'ennui. Alors je prends le temps de lui répondre à mon aise, en puisant moi aussi dans mon réservoir de scoops.

— Je pense qu'ils vont passer au peigne fin tous les bagages des passagers, pour empêcher la fuite des devises, de l'or, de bijoux, d'objets de valeur… et au rythme où mes compatriotes travaillent, cela peut prendre beaucoup de temps.

— Alors on n'est pas encore sorti de l'auberge, c'est moi qui vous le dis !

Son mari, qui nous rejoint, apporte un scoop, lui aussi. Il s'adresse à sa femme, tout en m'incluant dans son auditoire :

— Il paraît que la douane a trouvé des lingots d'or dans une valise à destination de Marseille ! Si cela est confirmé, alors on n'est pas encore sorti de l'auberge, c'est moi qui vous le dis !

— C'est ce que je viens de dire à monsieur, reprend son épouse avec son accent savoureux, et confortée dans sa bonne réplique.

Soudain, les haut-parleurs, précédés du carillon, imposent le silence dans tout le hall d'embarquement.

— Les passagers du vol Tunisair à destination de Marseille-Marignane sont priés de se présenter à la porte A 14.

— C'est le nôtre ! réagit la bonne dame.

— C'est le nôtre, lui répond son époux, comme un écho.

Cette fois, tout en leur souhaitant bon voyage, je ne résiste pas à ajouter mon grain de sel :

— Maintenant, vous êtes sortis de l'auberge, Madame !

La dame – qui, comme toutes les femmes, garde en toutes circonstances le dernier mot, qu'elle soit tunisienne, belge ou marseillaise – trouve encore le temps de me répondre, en accélérant le pas.

— On n'est pas encore sorti de l'auberge tant qu'on n'est pas à Marseille !

Puis, les haut-parleurs qui étaient silencieux depuis un bon moment se réveillent tout à coup et semblent vouloir rattraper le temps perdu à en juger par la fréquence des appels :

— Les passagers à destination de Paris, les passagers à destination de Londres… de Rome, de Francfort…

La salle des départs, où s'étaient entassés les voyageurs de plusieurs vols, s'active instantanément et atteint très vite un haut niveau d'animation, et même d'excitation. Elle reprend vie : les passagers se lèvent, vont et viennent, se trompent parfois de direction, reviennent sur leurs pas, consultent le tableau d'affichage, se croisent, puis changent de chemin.

Une agitation qui redonne vie à tous, et qui ranime surtout mon regard qui enregistre à loisir : des gens pressés, certes, mais des mines apaisées, des attitudes neutres, des traits moins tirés que ce matin. Même les échanges entre les passagers sont plus cordiaux, ils font preuve d'humour sur le contenu de leurs sacs et de leurs trolleys. L'ensemble est plaisant et efface un peu nos récentes inquiétudes.

Un homme, qui cherche à faire de l'esprit pour tromper son impatience mise à l'épreuve par cette longue attente, se pose une question, à haute voix. Une question à laquelle il s'empresse lui-même de répondre, tout en cherchant du regard l'effet de son trait d'esprit sur un auditoire incertain, mais espéré :

— En tout cas, ils ne trouveront pas d'or dans mon sac, ni dans mon bagage ! Vous savez pourquoi ? Ma femme a tout pris avec elle avant de me quitter !

Un autre lui succède :

— Moi, on m'a rapporté tantôt, de source sûre, que la femme d'un ancien ministre de Ben Ali a mis un lingot d'or dans la couche-culotte de son bébé et lui a ajouté un somnifère dans son biberon !

— Ah, bon ?

— Oui, Monsieur ! Et elle pensait que la police n'oserait jamais fouiller dans un couffin de bébé et prendre le risque de le réveiller. Eh bien… c'est raté ! Pauvre bébé !

On tente d'échapper à l'ennui comme on peut. La nature humaine est réceptive à ce genre d'anecdotes, vraies ou fausses ; elles permettent des échanges spontanés qui détendent l'ambiance et rendent les situations les plus stressantes un peu plus supportables et conviviales.

À notre tour, nous embarquons.

- 23 -

Dans l'avion, on ferme les portes et on attache nos ceintures avant même d'y être invité par l'hôtesse de l'air. Et l'attente reprend de plus belle… avec l'inconvénient, cette fois, d'être enfermé et immobilisé sans la possibilité de bouger pour se dégourdir les jambes.

Une heure s'écoule, puis deux, sans le moindre signe d'un départ imminent. Les voyageurs commencent à s'agiter. Certains interpellent constamment le personnel navigant, d'autres sortent leur portable pour prévenir leur famille du retard important. Pour répondre à ce questionnement général, le pilote prend le micro et intervient lui-même. Il nous informe qu'il attend toujours l'autorisation de la tour de contrôle pour s'engager sur la piste et recommande la patience.

On nous distribue une collation pour nous distraire un peu. Soudain, contrairement à toute logique, l'escalier mobile vient se repositionner devant la porte de l'avion, qui s'ouvre à nouveau. Les hôtesses, elles-mêmes, ont l'air étonnées. Elles nous disent ignorer les raisons de cette visite.

Des policiers en civil montent et procèdent à une identification au faciès. Un agent se présente devant chaque passager, réclame son passeport, le prend en main, ouvre la page de la

photo et la compare avec le visage de la personne qui le lui a remis. Arrivé à notre rangée je suis surpris de voir l'inspecteur s'approcher de moi à moins d'une vingtaine de centimètres tout au plus, ce qui est très gênant car je sens presque sa respiration. Surprise par cette approche insolite, Moune réagit par un « Oh ! » audible de toutes les rangées avoisinantes.

— Pardon, Madame ? lui dit le policier qui s'estime contesté dans l'exercice de sa mission souveraine.

— Je croyais que vous connaissiez mon mari et que vous alliez lui faire la bise ! lui répond Moune avec sa spontanéité habituelle, et déclenchant un fou rire chez tous ceux qui l'avaient entendue.

Karim non plus n'a pas pu se retenir, ce qui m'oblige à intervenir rapidement, avant que le policier ne réagisse.

— C'est vrai, monsieur ressemble beaucoup à notre cousin, le commissaire de police. C'est vraiment extraordinaire comme ressemblance !

— Ah, oui ! c'est vrai ! reprend Moune qui saisit la perche que je lui tends en s'adressant au policier, vous avez un sosie, Monsieur, c'est ce qui m'a induite en erreur.

Être confondu avec un commissaire de police désarme l'agent le plus prompt à faire du zèle car il pense avoir affaire à la famille d'un collègue.

Le contrôle méticuleux des passagers nous éprouve tous. Certains d'entre nous sont dans l'attente depuis tôt ce matin, et il est presque 19 heures. Le personnel s'en rend bien compte, alors un steward annonce au micro que la police recherche des personnes qui tentent de fuir le pays. La compagnie présente ses excuses pour le retard et toutes les contrariétés occasionnées, mais elle nous demande de faire preuve de compréhension et de tenir compte des circonstances.

Après l'inspection au corps à corps, on se relâche un peu et nos rires deviennent contagieux. Les langues se délient. Il ressort de ces échanges que l'inspecteur en question venait juste de casser ses lunettes au moment où il a pris l'échelle conduisant à l'avion. Une hôtesse a assisté à la scène. Par conscience professionnelle ou peut-être déjà par conscience « révolutionnaire », le pauvre homme a décidé de continuer à faire son travail malgré tout, sans lunettes.

***

Nous retrouver ensemble Moune, Karim et moi, nous permet de partager nos impressions sur les heures qui ont précédé notre départ.

— Moune, devine comment le fiston s'est endormi hier, à l'hôtel ! Il m'a demandé de lui raconter une histoire, comme quand il était enfant, et puis le sommeil est intervenu avant la fin, comme autrefois.

Karim se défend :

— Non ! ce n'est pas vrai ! J'ai écouté l'histoire jusqu'à la fin et j'ai même senti lorsque tu es venu tirer la couette sur moi. Je peux même te dire comment elle se termine : c'est quand grand-papa rentre à la maison et que tu lui fais un clin d'œil, n'est-ce pas ?

— Exact.

— J'espère que tu as fait de beaux rêves ? Lui dit Moune.

— Justement, j'ai rêvé de mon grand-père paternel ! nous dit Karim en se redressant.

— Ah, bon ! lui dis-je, très intéressé. Raconte !

— J'étais dans ma loge… Il est apparu pour me féliciter et me dire qu'il avait apprécié mes chansons et mes textes et… Ah, oui ! il m'a aussi remercié d'être venu me recueillir sur sa tombe, la semaine dernière. C'est drôle, car je l'ai reconnu toute de suite alors que je ne l'ai pas connu vivant.

En écoutant le récit de ce rêve, je suis resté bouche bée tellement il était semblable à l'apparition de mon père dans mon propre songe, dans notre abri de fortune, avant l'arrivée de la police.

Il n'y a rien qui soit dû au hasard, en effet, me dis-je.

***

Au travers du hublot, mon regard plonge maintenant dans les nuages et je remonte le temps.

Il y a moins d'un mois seulement, j'étais avec Moune dans le même vol pour faire le trajet en sens inverse. Karim et ses musiciens devaient rejoindre Tunis au départ de Stockholm où ils avaient un concert à donner. Comme ce moment m'apparaît lointain ! Il me semble que cela date d'une autre époque, d'un autre régime, un autre siècle, une autre vie… On était tout feu tout flamme en venant aider à organiser ce premier concert de Karim en Tunisie. C'était, pour le père que je suis, une apothéose, une vraie consécration de ramener mon fils dans mon pays d'origine pour d'autres raisons que pour y passer des vacances ! Karim avait reçu un accueil très chaleureux de la part du personnel en charge du protocole au ministère de la Culture. Ensuite, avec ses musiciens, il avait tôt fait de transformer le bus de luxe en une vraie scène, pour un concert improvisé, inoubliable. Ce merveilleux souvenir efface de mon esprit tous les désagréments de la censure et les péripéties qui ont suivi.

Notre séjour à La Marsa… Le mystérieux colis que Karim m'a demandé d'ouvrir, et dont je découvre le contenu : un seau et une brosse… Mon interrogation devant ces objets insolites, et sa réponse qui m'a tant ému lorsqu'il m'a dit vouloir désormais prendre la relève pour l'entretien de la tombe des grands-parents… Notre recueillement au cimetière, et puis… le grand jour du concert, et sa phrase sur la Tunisie

qui sera toujours dans son cœur… Que de souvenirs pour ce séjour ! Un séjour d'à peine quatre semaines, marqué à jamais par cette journée du 14 janvier qui nous a placés aux premières loges pour assister à un tremblement de terre politique là où, précisément, nous étions venus pour nous ressourcer ! Quel événement majeur pour la Tunisie ! Et pour nous, quelle réserve de souvenirs ! Ma mémoire s'est déjà enrichie de nombreux décors visuels, sonores, de sensations diverses, sans parler des personnages qui peuplent déjà mon esprit, Slah, Mobtagha, Brahim, Tarzan, et même la jeune blonde, Zeineb, avec sa pince à épiler, et sa copine Malika, avec son miroir. Tous occupent une place si sympathique qu'elle atténue le souvenir des angoisses de la porte de l'enfer.

***

On débarque à Bruxelles et on se dirige vers le tapis roulant pour récupérer les valises. Surprise ! Aucun bagage n'est arrivé ! Et pour cause… l'avion a décollé de Tunis sans aucun chargement. La douane tunisienne, débordée par l'obligation de contrôler systématiquement tous les bagages, a préféré abréger l'attente des passagers en autorisant le décollage de l'avion avec des soutes vides, sans en avertir les voyageurs. Après moult vérifications, on nous informe que les bagages suivront dans un prochain vol qui arrivera dans trois heures, environ.

« On n'est pas encore sorti de l'auberge, tant qu'on n'est pas arrivé à Marseille ! » avait dit la jeune femme, à l'aéroport de Tunis. Comme elle avait raison !

Il nous faut de nouveau attendre, et attendre… Le dicton qui dit : Jamais deux sans trois devrait être changé en un : Jamais trois sans quatre… et jamais quatre sans cinq, et ainsi de suite pour l'adapter à chaque situation. Dans notre cas, on bat probablement des records !

Il est 23 heures et on décide de rester sur place. On reprend nos portables, mais la fatigue devient pressante, insoutenable. Pour ma part je commence à somnoler, même debout. Karim me confie son ordinateur pour aller faire un tour. Je le dépose à côté de moi et j'essaie de rester éveillé. À son retour, un quart d'heure plus tard, mon fils me demande où j'ai mis son ordinateur.

Je m'apprête à lui répondre : « Là, à côté de moi ! », mais il n'y est plus. Un voleur a profité de ma distraction. Tristesse générale et désappointement.

— Papa ! toutes mes chansons sont dedans ! Mes projets, mes rendez-vous, mes contacts, les coordonnées des directeurs de salles, tout ! tout ! tout !

Il faut se rendre à l'évidence : on a été volé, et toutes les lamentations du monde ne feront pas revenir l'ordinateur. Le responsable de la sécurité dans l'aéroport nous confirme que cela est malheureusement courant, même entre passagers, et que les ordinateurs portables sont très prisés. Après ce nouveau coup porté à notre moral, le temps nous semble passer encore plus lentement, même si nous avons maintenant l'habitude… Les événements récents nous ont enseigné la patience et nous avons plus progressé en quelques jours qu'au cours de toute notre existence.

— Karim, nous sommes en vie et libres. Le matériel, ça se remplace.

Constatant que ma remarque n'a pas eu sur lui l'effet désiré et pour le protéger contre un choc psychologique à cause de cette grosse perte, venant s'ajouter à ce que nous venons de vivre, je décide de créer une diversion :

— Karim, il y a quelque chose que je ne t'ai pas dit quand on était dans les locaux du ministère de l'Intérieur ?

— Ah bon ! lequel ?

— Est-ce que tu te souviens quand j'étais aux sanitaires ?

— Oui, bien sûr.

— Par la fenêtre des W.-C. j'ai entendu distinctement une voix qui nous était familière dans notre abri…

— Je t'écoute, Papasario.

— Une voix forte, puissante, une voix de stentor…

— Oh là, là, je suis stupéfait.

Après quelques secondes de silence qui m'ont paru très longues, il ajoute :

— Moi j'ai soupçonné plutôt le paparazzi ou celui qui prenait des notes.

***

Les valises arrivent, et on se dirige alors vers la station de taxis. On rentre enfin chez nous après avoir déposé Karim chez lui, à sa demande.

Curieusement, une fois à la maison on n'a plus sommeil ni même envie de dormir. On allume les ordinateurs et on fait le tour des chaînes d'informations arabes, françaises, américaines, anglaises, toutes. On recoupe les infos, on analyse et on reste scotché aux écrans. Moune apprend sur Facebook que la fille de Slah a lancé un avis de recherche pour son papa, lequel n'est pas rentré depuis qu'il est parti pour la manifestation sur l'avenue Bourguiba. On lui donne le maximum d'informations sur ce sujet et, avant d'aller dormir, on relaie cet appel pour le partager avec d'autres personnes, afin qu'il soit diffusé le plus largement possible.

Le lendemain matin, on va aux nouvelles pour constater que Slah n'est pas encore rentré chez lui, le surlendemain non plus. Sa fille nous envoie un message inquiétant, indiquant que quelqu'un l'avait appelé la veille depuis le portable

de son papa. Cette personne lui a dit que son père avait été libéré. Or il n'est jamais rentré à la maison. Notre inquiétude grandit en apprenant que l'appel provient, étrangement, du portable de Slah. On diffuse cette info partout et on la fait parvenir à la Croix-Rouge belge, aux associations de défense des droits de l'homme, à Amnesty International. Au fil des heures nous montons toute une organisation pour rassembler le plus grand nombre de journalistes influents et d'hommes politiques sensibles à la question des droits humains, dans le but les alerter de cette inquiétante disparition. On sollicite leur appui pour ne pas laisser retomber la pression. Un flottement sécuritaire profiterait à ceux qui détiendraient Slah. La liste des personnalités contactées s'allonge au fur et à mesure que le temps passe, jusqu'à provoquer la libération de ce compagnon d'infortune, quelques jours plus tard.

***

Nous sommes le 16 janvier, c'est-à-dire moins de quarante-huit heures après la chute du régime, et les journalistes sont à l'affût d'informations toutes fraîches. Karim est déjà sollicité pour donner des interviews, à chaud, et il le fait de bonne grâce. Un journaliste, ayant appris que son père était avec lui à Tunis, me contacte aussi pour me demander une interview. Il souhaite disposer de mes clips et de mes photos pour mieux illustrer son reportage. Il s'offusque lorsque je lui oppose un refus net et sans appel :

— Dans quelques jours, Monsieur, vos photos n'auront plus aucune valeur !

Pauvre homme au jugement hâtif ! La valeur sentimentale de ces souvenirs n'est pas tributaire du temps, éphémère de toute façon, mais elle dépend de la place qu'elle occupe dans le cœur de celui qui a personnellement vécu ces événements, en compagnie de son fils, et les a éprouvés dans sa chair et dans son esprit.

Le 18 janvier, les cours reprennent à l'institut Cooremans, où j'enseigne en 1re et 2e année de master d'interprétation. Heureusement pour moi, les enregistrements de mes cours ont été préparés avant mon départ en vacances, précisément pour éviter le stress de la rentrée. Pour faire bénéficier mes étudiants de la meilleure des formations, je me suis connecté, via Internet, au site de l'Organisation des nations unies. Je dispose donc à tout moment d'un accès direct aux discours à l'assemblée générale et au conseil de sécurité.

De plus, je peux consulter les textes de ces interventions traduits dans les cinq langues officielles de l'organisation. Mes étudiants peuvent contrôler eux-mêmes leur progression. Lorsqu'on a créé cette nouvelle section d'interprétation, la direction, qui m'a choisi en raison d'une expérience de quarante ans dans le domaine, m'a donné carte blanche pour tendre vers l'excellence. Pour y parvenir, j'ai demandé dès le début à mes étudiants de disposer d'un enregistreur MP3, et de le mettre en marche à chaque exercice.

Ainsi, à la fin de chaque cours, je leur remets les textes écrits des discours qu'ils viennent d'interpréter dans les deux langues, source et cible. En rentrant chez eux, ils disposent, avec leur enregistrement, de l'ensemble des moyens pour vérifier et améliorer leurs travaux.

Le premier jour de la rentrée, j'arrive donc à l'institut sans aucun stress. Néanmoins, en entrant dans la salle des profs je constate que mes collègues m'attendaient avec impatience pour recueillir « de source sûre » les infos sur la Tunisie, ce qu'il s'y est passé et ce qu'il s'y passe encore. Ils sont surpris par ma barbe de quelques jours.

Le premier qui m'aperçoit c'est Mohsen, il me lance :

— Comment vas-tu ? Tu as la tête de l'événement, mon ami ! C'est incontestable.

— Il fallait s'y attendre ! Lui rétorque un autre.

— Si tu l'as fait exprès pour nous épater, tu as réussi ton coup, reprend Mohsen.

— Un révolutionnaire doit avoir la tête de l'emploi, voyons !

— On va t'écouter, maintenant, avec plus d'attention que sans ta barbe.

— Tu nous as fait peur avec ton premier message de captivité. On a fait ce qu'on a pu sans savoir si cela allait produire quelque chose, tant l'événement est colossal ! Enfin, tu es parmi nous, c'est l'essentiel !

Je découvre alors, ébahi et satisfait, l'étendue de la chaîne de soutien qu'ils ont lancée pour déclencher un mouvement de solidarité en ma faveur, en cas d'arrestation. Tous débordent d'une admiration non feinte pour la révolution déclenchée par le peuple tunisien. Nous sommes le 18 janvier, c'est-à-dire quatre jours seulement après le séisme politique qui a surpris le monde entier. Je suis heureux qu'ils aient appris par la même occasion que la Tunisie est le premier pays arabe à s'être doté d'une constitution, le premier qui a libéré l'esclavage, le premier qui a eu un parlement, le premier qui a interdit la polygamie, etc. Et *last but not least,* le premier qui vient de déclencher une révolution populaire pacifique.

— Vous êtes les premiers partout, mon vieux !

— Vous allez provoquer des jalousies.

— C'est la Tunisie qui doit être la locomotive du monde arabe. Il y a longtemps que ce type de révolte manque à notre décor contemporain.

— Et sans un seul coup de feu tiré par la population ! Chapeau !

À cette dernière affirmation, mon esprit galope et visualise la porte de l'enfer ainsi que les caisses qui se trouvaient derrière…

Les questions sont innombrables et le temps nous semble encore plus court que d'habitude pour terminer notre échange. On se sépare, bien que la plupart des questions de mes collègues soient restées sans réponse.

Je monte rapidement les escaliers vers l'auditorium et je dépasse un de mes collègues qui venait de quitter la salle des profs avant moi.

— Ça y est ! Les Tunisiens veulent aussi être les premiers à monter les escaliers, dit-il en rigolant !

On dirait que les félicitations de mes collègues pour ma participation à cette révolution me donnent des ailes, tout comme le qualificatif de « révolutionnaire » dont ils m'ont affublé. Mes étudiants sont tous présents et m'attendent. Ils sont impatients de me revoir et surtout de grappiller aussi quelques infos récentes sur la Tunisie.

Je reprends les cours à l'institut, mais ma tête est ailleurs, une partie de moi est restée en Tunisie. Tout autour de nous, et chaque jour, on ne parle que de la Tunisie : les médias, les journaux, chaînes de télévision, radios et autres sources. En plus des questions de mes collègues, il y a celles des amis, bien sûr, mais aussi celles, inattendues, de mon pharmacien, des médecins, du libraire, du marchand de journaux, du boulanger… et tous ceux qui savent que je suis tunisien de souche. On me félicite, on me demande les dernières nouvelles, on dirait que je suis devenu, du fait de ma nationalité, plus présent sur la scène internationale et plus crédible que les médias. On essaie de sonder mes réponses pour connaître la bonne analyse, les bons pronostics. Dès que je rentre à la maison, Moune me donne, de son côté, les toutes dernières informations, les plus fraîches, recueillies sur les réseaux sociaux pendant les dernières minutes ou celles provenant de notre

famille ou des amis restés sur place. On n'a jamais été aussi tunisiens et patriotes que depuis cette journée historique du 14 janvier 2011.

La Tunisie devient le sujet principal et même le seul sujet de nos conversations. Mon fils, à Lausanne, à qui je reprochais, comme tous les parents, de ne pas nous téléphoner assez souvent, nous appelle désormais quotidiennement pour nous donner l'état de l'opinion dans ce pays neutre, en complément des liens qu'il nous envoie par e-mail pour nous aider à compléter notre analyse.

Certes, nous sommes physiquement en Belgique, mais notre cœur, nos pensées, nos craintes, nos doutes, nos espoirs sont restés là où l'Histoire demeure en marche. Là où, par sa révolte, la Tunisie est en train d'entrer par la grande porte, sans se douter qu'elle va servir d'exemple à d'autres pays arabes. Là où elle occupe la première place dans l'actualité mondiale et met tout un peuple sous le feu des projecteurs.

On regrette maintenant d'être rentré en Belgique, on compense notre « désertion du champ de bataille » par le combat d'un soutien à distance, tout en programmant un voyage pour les vacances de Pâques, dans les dix semaines à venir, puis un autre de deux mois pleins pour les grandes vacances. Les réservations sont faites aussitôt, et le bureau de Tunisair à Bruxelles s'étonne de mon insistance à vouloir recevoir la confirmation écrite de la réservation pour Pâques.

— Il n'y a pas d'encombrement dans le sens Bruxelles-Tunis. Soyez sans crainte, monsieur Gharbi ! C'est plutôt dans l'autre sens que ce risque pourrait exister.

Pour le voyage en voiture, prévu en été, je vais moi-même à l'agence maritime chercher les billets, alors que nous sommes encore au mois de janvier.

— Revenez vers les mois d'avril-mai pour retirer les documents de voyage, pas avant. C'est encore trop tôt.

On suit heure par heure tout ce qu'il se passe sur ce petit point du globe terrestre, au nord de l'Afrique, celui que Karim avait perdu de vue lorsque la mappemonde avait tournoyé, mais qui occupe aujourd'hui la place principale dans nos cœurs et sur la scène internationale.

***

On continue à suivre régulièrement les actualités, mais, petit à petit, les mauvaises nouvelles commencent à apparaître et à se succéder, notamment au sujet de l'insécurité dans laquelle le pays est plongé depuis le 14 janvier. Les snipers font leur apparition en haut des immeubles et sur les toits des maisons. Des victimes tombent chaque jour, certaines sont tuées sur leur propre balcon ou sur leur terrasse. Les consignes données par la police et l'armée sont de signaler leur présence en utilisant un numéro de téléphone spécial, mais cela ne donne pas de grands résultats. La police demande à la population d'éclairer les balcons, les terrasses et les jardins pour empêcher les tireurs de se cacher à la faveur de l'obscurité. Nos voisins, à La Marsa, nous préviennent qu'ils ont dû entrer chez nous pour appliquer ces consignes.

Les jours suivants, les choses ne s'améliorent pas, bien au contraire. Le nombre des victimes augmente. Les premiers soupçons sur les commanditaires de ces meurtres apparaissent, mais ils se noient très vite dans les multiples hypothèses qui en découlent. À l'analyse, les conjectures s'avèrent tellement contradictoires qu'elles s'éliminent les unes les autres, laissant de nouveau la place aux rumeurs.

Certains prétendent que ce sont les irréductibles du régime déchu qui veulent semer le désordre, afin de préparer leur retour. D'autres pensent que c'est l'armée, qui aurait peur

d'une vraie révolution populaire à l'iranienne et qui voudrait contraindre les gens à rester chez eux pour ne pas avoir à les affronter dehors. Des règlements de comptes personnels ne sont pas à exclure non plus, avancent d'autres encore. Une vraie guerre de l'ombre fait régner la peur dans les grandes villes, sans que personne n'en trouve les causes ni les solutions. La psychose apparaît et finit par s'installer dans tous les esprits. Dans un sursaut naturel pour sa survie, la population réagit avec les moyens du bord. Des comités de quartier se forment instantanément et se font connaître par les réseaux sociaux. Les médias les répercutent ensuite, pour les porter à la connaissance du grand public.

Cette insécurité empêche la reprise normale des activités du pays et la police est mise à l'index. D'aucuns saisissent cette occasion pour régler leurs comptes, accusant les autorités d'avoir rançonné la population sous Ben Ali. Les agents se défendent et des manifestations des forces de l'ordre s'organisent. Certains exhibent même leur fiche de salaire devant les caméras, pour « sensibiliser » l'opinion en leur faveur. On découvre, stupéfait, leur traitement de misère. Insultée dans la rue, raillée et humiliée, la police finit par se mettre en grève générale alors même que la sécurité n'est pas encore rétablie. Tout le monde redoute le pire, sauf les anarchistes qui prétendent qu'on peut se passer des forces de l'ordre dont la présence et les agissements engendrent aussi du désordre. La circulation automobile, livrée pourtant à elle-même, fait l'objet d'une prise de conscience de la part des conducteurs, qui évitent les risques encourus, font preuve de prudence et sont plus attentifs que jamais. Les gens, médusés, découvrent après quelques jours qu'il y a moins d'accidents de la circulation qu'auparavant. De leur côté, les comités de quartier obtiennent aussi de bons résultats.

Par ailleurs, la population, grâce à ces initiatives citoyennes et spontanées, retrouve la valeur des contacts humains, la solidarité et le sens de l'abnégation. L'adage « Un pour tous et tous pour un » trouve une vraie renaissance. Les citoyens reprennent confiance en eux et en leur capacité à peser sur les événements. La sécurité se rétablit et tourne à présent en automatique. Quant au gouvernement formé après la révolution, il est rejeté par le peuple. Un sit-in occupe la place de la Kasbah. L'impasse politique, née le jour de la révolte, persiste. Les Tunisiens veulent avoir leur mot à dire. Ils désirent faire table rase du passé et demandent la dissolution du parti de Ben Ali, le RCD ; le départ et le jugement des caciques du régime que le peuple vient de destituer. Un nouveau gouvernement finit par voir le jour, mais il est aussitôt combattu par un deuxième sit-in, organisé au même endroit que le précédent. L'instabilité politique perdure et semble s'installer. Des émissaires étrangers commencent à débarquer en Tunisie, pour jouer les bons offices et placer leurs pions. Pour débloquer la situation, certaines mesures sont prises. D'abord l'amnistie générale, réclamée par tous les courants pour les prisonniers politiques, est décrétée. On assiste alors à des situations étonnantes et singulières. Des détenus sortent de prisons et passent subitement de l'ombre au grand jour. Des hommes politiques, exilés de gré ou de force à l'étranger, rentrent précipitamment en Tunisie.

D'autre part, certaines grèves aboutissent à des résultats, de vrais avantages sont consentis, mais sous la contrainte. Comme les débrayages font fléchir les patrons, les grèves se généralisent. Partout, on exige des augmentations de salaire, le personnel reprend du poil de la bête et chacun dégage son directeur d'hier. Aucun secteur n'est épargné. Dans les administrations publiques, les banques, les usines, les écoles et même dans les hôtels et les entreprises privées, tout le monde est touché par le slogan désormais répandu sur la terre entière,

un slogan inventé et utilisé en premier par la Tunisie, avec le formidable résultat qu'on lui connaît : « Dégage ! »

Le pays est paralysé alors que tout, en son sein, s'anime, s'éveille, se déploie et se fait sentir. Chacun secoue les poussières de son apathie d'hier, se réveille après une longue somnolence et décide de participer activement à toutes les revendications liées à ses préoccupations immédiates. On raisonne et on agit à courte vue, personne ne veut voir plus loin que le bout de son nez.

L'impassibilité et l'indifférence face à la chose publique et l'intérêt général, qui caractérisaient autrefois une grande partie de la population, ont disparu. Tout le monde, ou presque, veut s'exprimer et donne désormais son avis sur tout. Pour mieux se faire entendre, on commence, passage obligé, par la critique impitoyable du passé. Tout était médiocre, corrompu et par conséquent, tout ce qui existait doit être aboli. On ne fait pas du nouveau avec de l'ancien. Il faut de nouvelles idées, de nouveaux partis, de nouvelles têtes.

Cette situation me rappelle les événements de mai 1968, à Paris. La seule différence, et elle est d'importance, c'est qu'à cette époque, dans la capitale française, je n'avais que 23 ans et qu'aujourd'hui j'en ai 66 ! Tout est dans cet écart temporel, dans la perception des événements et de ce qu'il y a lieu de faire ou de ne pas faire pour réussir une révolution. Cet empressement à effacer le passé ne me plaît pas et va à l'encontre de mes idées.

Je vois un nombre démesuré de politiciens, et même d'hommes d'affaires, qui se bousculent pour assurer la relève du pouvoir. Les uns avancent des idées magnifiques, belles à entendre et belles à épouser. Les autres, à l'instar des oligarques russes, après la chute du communisme, leur préfèrent la ruée vers l'or, tête baissée, pour tenter de faire fortune

en profitant du flottement existant. Enfin, il y a ceux qui misent sur l'avenir de la Tunisie, comme s'ils étaient à Longchamp et qu'ils jouaient au tiercé. Quelques fanatiques en profitent pour occuper la rue ou les mosquées, et pour régler leurs comptes aux inquisiteurs d'hier.

Les plus terre à terre se précipitent vers les constructions anarchiques, sans demander l'autorisation de bâtir à qui que ce soit. La liberté de construire où on veut, comme on veut, et quand on veut. C'est un droit que la révolution finira par nous reconnaître, disent-ils, et le cas échéant elle entérinera quand même ce qui aura été bâti dans l'intervalle !

L'avenue Bourguiba devient le lieu symbolique de la liberté, tout le monde veut y être pour porter ses revendications à la connaissance du plus grand nombre. Les journalistes se frottent les mains. Plus besoin de se déplacer sur le théâtre des événements. Tous viendront tôt ou tard sur l'avenue Bourguiba. Cette belle artère est, pour la troisième fois, au cœur de l'histoire de la Tunisie. Après s'être appelée avenue Jules Ferry, sous l'occupation étrangère, elle a été rebaptisée après l'indépendance, et à juste titre au nom du libérateur de notre pays. Et la voilà, encore aujourd'hui, devenir le berceau d'une révolution qui marquera notre histoire. Elle est désormais l'endroit le plus médiatisé de toute la Tunisie. Une vraie foire d'empoigne. Un vrai cirque ! diront les caricaturistes.

Face à cette liberté exprimée partout et sur tous les tons, de nouveaux censeurs font leur apparition. Certains libraires sont sommés, par des inconnus, de retirer de leurs vitrines les livres aux couvertures provocantes. Les photos de la statue de Vénus de Milo ou d'Appolon n'ont plus leur place dans les devantures des magasins. Le port du foulard, longtemps récusé par l'ancien régime, retrouve toute sa vigueur. Les circonstances sont favorables pour le porter au grand jour, sans

crainte des harcèlements arbitraires de la police et de certains extrémistes de l'autre camp.

On assiste alors à la multiplication de ce type d'expression, longtemps refoulée, et même à l'accentuation du phénomène. Le foulard est lui-même rapidement remplacé par le hijab ou le niqab. Une sorte de compétition semble opposer ces trois signes extérieurs de la foi. La piété devient proportionnelle à la longueur du morceau de tissu qu'on utilise pour se voiler le visage. Le port du voile ayant été trop longtemps rejeté, il est normal que ses adeptes se vengent, que dis-je, se libèrent, se défoulent. Alors qu'une simple barbe causait jadis des ennuis, quand la plupart la portaient naturellement sans être nécessairement extrémistes, les hommes se mettent aussi de la partie et on assiste à des excès. Me revient à l'esprit la remarque de Bourguiba, qu'on rapporte à ce propos. On raconte que, recevant au palais de Carthage un brillant étudiant qu'il souhaitait récompenser, le Président constata qu'il affichait ses convictions en portant une barbe épaisse. Le Président le lui fit observer en lui tapotant sur l'épaule : « Charlemagne, mon fils, avait aussi une grande barbe, comme toi, mais il n'était pas musulman pour autant ».

Le kamis, un habit traditionnel étranger, devient un vêtement « tunisifié » et bien visible à la sortie des mosquées. Face aux remarques sur cet accoutrement étranger à notre culture, des donneurs de leçons et des imams, venus on ne sait d'où, se déchaînent contre les nostalgiques de Ben Ali, ou pire, contre les « orphelins de la France ». Subrepticement, et parfois même avec violence, ils investissent les mosquées et puis : vite à chacun son minaret transformé en porte-voix.

Pour les épauler, outre leurs soutiens locaux, ils peuvent compter sur d'autres imams plus médiatiques, qui viennent à leur rescousse. Provenant notamment des pays du Golfe ou bien d'Égypte, ils débarquent à Tunis pour nous apprendre,

entre autres, comment laver nos morts pour leur garantir un accès assuré au paradis. « Vous rendez-vous compte, semblent nous dire ces savants autoproclamés, que depuis quatorze siècles des millions de vos compatriotes, bien que musulmans et malgré une vie pieuse, pleine de dévotion, ont peut-être raté le firdaws à cause de votre incompétence en science des pompes funèbres ! »

Pour la toilette des morts, certains imams très consciencieux sont venus, me dit-on, avec leurs propres ustensiles de lavement, pour mieux illustrer leur leçon. Les nôtres n'étaient pas suffisamment « halal » pour assurer le voyage vers l'au-delà, selon leurs convictions.

D'autres « coopérants », parfaitement étrangers à nos coutumes, à nos traditions et à notre culture méditerranéenne, viennent chez nous pour donner des conférences sur l'excision des filles. La question de cet acte purificateur inconnu dans nos contrées attire curieusement du monde et remplit les salles. Le vrai débat sur la liberté et les droits de l'homme est occulté, et cède malheureusement le pas à des discussions stériles sur le sexe des anges, la circoncision des garçons, l'excision des filles ou la toilette des morts.

La Tunisie devient, sous nos yeux incrédules, un grand laboratoire des pratiques religieuses, dans lequel nombre de nos compatriotes ne savent plus distinguer le licite de l'illicite, ce qui est toléré ou interdit par la religion, à tel point que certains d'entre nous se posent presque la question de savoir si nous étions, jusqu'ici, de vrais ou de faux musulmans.

Depuis Bruxelles, je suis tous ces changements avec intérêt, mais dans la position d'un homme bloqué par la distance. Je suis déstabilisé dans ma foi par tant de révélations jusqu'ici inconnues de moi, de mes parents ainsi que de tous mes ancêtres. Je me plonge dans la relecture du Coran, que je

termine en moins de trois semaines. J'achète aussi les classiques de la Sunna et l'ouvrage le plus connu sur ce sujet, Sahih Al-Boukhari, traitant de la vie du prophète dont la conduite sert d'exemple aux musulmans. Je ressors de ces lectures tout à fait renforcé dans mes convictions, heureusement, et sans aucune égratignure. Tous ces donneurs de leçons n'ont manifestement jamais lu le Coran. Mon ami Youssef Seddik, philosophe bien connu, attentif aux courants politiques et religieux de son siècle écrira quelques années plus tard un livre qui aura pour titre cette affirmation évidente : *Nous n'avons jamais lu le Coran*. Il sera publié dans les deux langues, arabe et française, pour le plus grand bien de tous ceux qui, comme moi, se sont interrogés un instant sur la sincérité de leur foi face au matraquage idéologique. Un battage à des fins politiques, et tout à fait dépourvu de spiritualité. Cet acharnement a pour but de vous faire douter de vos convictions, pour mieux s'emparer de votre pensée et laver votre cerveau. Cette pratique permet de vous soumettre au pouvoir de marionnettes qui sont elles-mêmes, sans le savoir, au service de puissances étrangères qui croient que la richesse pétrolière les autorise à s'emparer de pays entiers, à la civilisation millénaire. Ces pétromonarchies détournent une religion de paix, de tolérance et de miséricorde en un outil de soumission, d'intolérance et de haine entre les citoyens d'un même pays ; dans le seul but de sauver leur trône.

Une partie importante de la population est assommée par les inquisitions qui s'abattent sur nos habitudes spirituelles, une vraie tentative de déstabilisation et de viols de nos esprits. Heureusement, nos savants les plus éclairés, les plus visionnaires, interviennent dans ce débat identitaire soutenu par une société civile en pleine révolte contre ces intrusions extérieures.

La Tunisie est prise dans un vilain tourbillon, mais, passé le moment de surprise, elle se ressaisit, se regarde dans le miroir de son histoire trois fois millénaire, mesure le chemin

que les peuples qui l'habitent ont parcouru depuis l'époque de Carthage. Ils ont réussi, malgré les vagues successives d'envahisseurs, à maintenir leur unité pour vivre libres. Les siècles ont pétri l'identité de ce peuple et façonné un caractère qui le distingue des autres, avec sa spécificité tout imprégnée du climat de la *mare medi terra*.

Depuis l'Antiquité, ce peuple vit au milieu de ces importantes voies de transports maritimes et d'échanges de toutes sortes. Son territoire, dont les limites ont toujours bougé en fonction des conquêtes et des invasions diverses, inhérentes à l'histoire des hommes, est devenu, à travers le temps, le véritable creuset des cultures phénicienne, carthaginoise, berbère, grecque, romaine, arabe.

Cette diversité lui a permis d'acquérir un art de vivre qui lui est propre ; une ouverture d'esprit qui refuse les extrêmes ; une pratique religieuse qui rejette le fondamentalisme ; une tolérance qui apaise les esprits, le tout dans une atmosphère sociale dépourvue d'un quelconque fanatisme.

Trois semaines à peine après le 14 janvier, une action citoyenne est lancée via les réseaux sociaux pour gagner la ville de Sidi Bouzid, d'où tout est parti. La population veut rendre hommage aux habitants de cette cité où l'un des leurs s'est immolé par le feu, acte qui a sorti tout un pays de sa léthargie. Cette initiative citoyenne prend la forme d'une caravane, neutre et libre de toute obédience politique, religieuse ou autre.

À tous ceux qui désirent se joindre à cette action les organisateurs donnent pour consigne de venir avec le seul drapeau tunisien, symbole de l'unité nationale. Les dons ne sont pas sollicités, cependant ceux qui le souhaitent peuvent faire preuve de générosité, mais en veillant à bien respecter la dignité de ceux à qui elle est destinée.

Cette première grande mobilisation depuis la révolution déclenche une vague de soutien incontestable, à travers tout le pays. Des milliers de participants se portent volontaires pour y participer. Le convoi partira de Tunis et les gens le rejoindront en cours de route, pour former une longue caravane au fur et à mesure de son parcours, en direction de Sidi Bouzid.

Nabeul, Sousse, Mahdia, Sfax, chaque ville traversée fournit son contingent de participants bénévoles et solidaires avec Sidi Bouzid. Partout, le groupe est accueilli par une population en liesse, enthousiaste et heureuse d'avoir l'occasion de participer à une action citoyenne de grande ampleur.

Dès l'annonce de ce rassemblement, Moune se connecte à la page Facebook créée pour la circonstance et suit quotidiennement l'avancée de la caravane, pour lui donner le maximum de résonance. Cette page donne en direct les infos sur la progression des participants motorisés. Plusieurs « facebookistes » postent des photos, des vidéos, des spots et des commentaires sur les colonnes de voitures parées du drapeau tunisien, qui progressent et klaxonnent pour manifester leur joie.

Certains passagers chantent en frappant dans leurs mains ou en lançant des youyous. Ceux qui sont juchés sur des camionnettes dansent à l'approche des attroupements de gens venus les acclamer. Des milliers de sympathisants suivent cette caravane devant leur écran d'ordinateur, échangent leurs impressions, tout en faisant connaissance les uns avec les autres.

« Vous êtes arrivés où, maintenant ? » « Que se passe-t-il sur votre itinéraire ? » « Racontez-nous cela dans un post ! »

Chacun répond à sa façon, avec des mots simples qui viennent directement du cœur. Les abonnés finissent par se tutoyer : « Nous sommes à tel endroit, nous quittons telle ville, nous serons à telle autre à telle heure ». Puis, quand il n'y a

plus d'infos, quelques-uns s'inquiètent. « Que se passe-t-il ? » « Où êtes-vous ? » « Nous sommes inquiets ! » « Donnez de vos nouvelles, vite ! » Quelqu'un prend le relais pour remplir ce vide et répond : « Le convoi s'est arrêté pour faire une halte. Je vais te tenir au courant, attends, voici une photo de l'endroit où nous sommes pour le moment ».

Les participants cessent parfois d'envoyer des posts et descendent des voitures pour s'aérer, se restaurer et parler aux habitants de la localité. Ils découvrent la région, mais observent aussi une grande misère quand ils traversent des villages reculés et abandonnés par le « miracle » tunisien. Alors, ils cessent de communiquer pendant ces pauses, et ceux qui suivent la caravane derrière leur écran n'ont plus de nouvelles et s'en inquiètent.

À la demande insistante de Moune, un des correspondants maintient le contact et continue de lui donner les infos même pendant les haltes. Il s'appelle Walid, comme notre fils, et il est aussi enseignant. Walid est originaire de Sidi Bouzid et il nous apprend, au fil des discussions, qu'il va bientôt se marier. Il nous invite à son mariage, par courtoisie et sans trop y croire, mais surtout sans imaginer l'importance que nous attachons, nous, à nos paroles lorsque nous répondons favorablement à une invitation. D'autres initiatives et d'autres actions voient le jour, se multiplient dans ce pays où la population a longtemps été frustrée d'être mise à l'écart de toute mobilisation citoyenne d'envergure.

La censure ayant été abolie, ou plutôt, les censeurs ayant disparu, tout devient à la portée de tous. Les journaux pullulent, les fausses infos aussi. On découvre que des régions entières ont été marginalisées et qu'une grande pauvreté a été cachée aux Tunisiens et au reste du monde. La société civile progresse, se transforme en profondeur, s'organise et évolue

à toute vitesse. Les contacts avec la diaspora se nouent rapidement et se fortifient.

Des appels aux dons sont lancés et en peu de temps, grâce aux réseaux sociaux et à la générosité de nos compatriotes, des biens de toutes sortes affluent. Des comités se forment pour regrouper et trier les colis envoyés de toute l'Europe, depuis les pays arabes, mais aussi en provenance de l'Amérique du Nord.

Des convois s'organisent. Les premiers se mettent en route moins d'un mois après le début de cet élan patriotique. Moune y participe activement. Elle m'informe que nous devons acheminer nos propres dons à Lille, où un convoi se prépare à rallier Marseille, cela permettra de gagner du temps. D'autres Tunisiens bénévoles assureront le transport des colis récoltés, qu'ils achemineront par bateau vers la Tunisie.

À Lille, je profite de ma présence pour aller voir Mobtagha, mon camarade de captivité que je n'ai plus revu depuis. Grâce à un échange d'e-mail, je savais qu'il s'est inscrit à l'université de Lille pour suivre des études d'ingénieur.

De nombreux autres convois se forment au départ d'Amsterdam, de Lyon, de Montpellier ou d'ailleurs. L'enthousiasme est toujours intact, mais les rabat-joie font leur apparition aussi et jouent les trouble-fêtes :

« Attention ! Les dons que vous envoyez sont réceptionnés par des associations caritatives qui travaillent pour le compte des islamistes. Les donations sont distribuées au profit de leur parti, et en prévision des prochaines élections. Faites gaffe à qui vous envoyez vos dons ! »

Personne n'est tout à fait insensible à ces arguments, d'autant qu'il semble que les islamistes aient le vent en poupe depuis le retour d'exil de leurs leaders et la libération de leurs dirigeants à la faveur de l'amnistie générale. Ils partent gagnants

pour l'élection de l'assemblée constituante, au mois d'octobre prochain. Il ne faut surtout pas consolider leur avance, ils sont déjà majoritaires.

Soyons quand même attentifs aux associations destinataires de nos dons. Nous réalisons qu'il est impossible de connaître la couleur politique ou idéologique des institutions caritatives en Tunisie. Elles sont très nombreuses et sur ce plan-là, parfaitement non identifiables, comme si les islamistes nécessiteux n'étaient pas des Tunisiens comme nous. Nous décidons qu'un pauvre est un pauvre et qu'il faut le secourir sans tomber dans le piège de la discrimination. Les trouble-fêtes ont réussi, quelque part, à semer des doutes dans nos esprits.

Par précaution quand même, on décide de garder avec nous les plus gros dons, pour les distribuer nous-mêmes sur place à qui bon nous semblera.

Le temps passe lentement, malgré cette occupation, et on brûle d'envie d'y retourner. Il nous paraît s'étirer incroyablement et je ne tiens plus en place. C'est en Tunisie que se déroule maintenant le combat crucial et nulle part ailleurs ! Il faut y aller. Les derniers jours qui nous séparent de notre départ sont les plus longs. Enfin, le moment arrive ! On saute pratiquement dans le premier vol pour Tunis.

À peine assis dans l'avion, on demande des nouvelles du pays à l'hôtesse, au steward, aux passagers voisins. Le voyage nous semble durer plus longtemps que d'habitude. On essaie de dormir, on se réveille pour constater qu'on est encore loin de la Tunisie. Heureusement qu'on n'est pas sur la route… dans une voiture, on aurait roulé trop vite ou demandé au chauffeur d'augmenter sa vitesse ! La voix de l'hôtesse, qui annonce l'atterrissage et nous demande de boucler nos ceintures, nous fait un immense plaisir. On a envie de la remercier.

Nous sommes impatients d'avoir des nouvelles, comme si, en quelques heures de vol, des bouleversements majeurs pouvaient se produire. Dès notre arrivée au poste de contrôle de police, à l'aéroport de Tunis, je m'empresse de poser au policier une avalanche de questions, tout en lui remettant mon passeport :

— Comment va notre pays ? Comment allez-vous, mon fils, après tout ce chamboulement ? Comme si je m'adressais à un membre de ma famille pour lui demander des nouvelles de notre maman ou de notre tante.

Il me répond sur la même longueur d'onde :

— Ça va, Ya Hadj, c'est trop dur pour nous, mais on se relèvera.

Puis, mêmes questions au douanier, au taximan, au voisin, à l'épicier, au primeur, à Si Lotfi, le libraire des Mille Feuilles à La Marsa, à la famille, aux amis, à Touhami, à Raoudha, à Si Nja Mahdaoui. Une soif de nouvelles, impossible à étancher.

Dès le lendemain matin, nous sommes déjà dans les rues de Tunis pour voir à quoi ressemble ma ville natale après cette révolution. Nous nous promenons sans aucun but précis et admirons certains murs couverts de tags et de graffitis, à la gloire de la révolution. De véritables fresques, des esquisses de tableaux offerts à nos yeux avides et admiratifs d'une expression populaire enfin libérée. Quelques-unes sont marquantes, d'autres moins, mais toutes sont belles et portent une profonde signification :

« Ben Ali Baba est en fuite, mais les quarante voleurs sont encore en Tunisie ». « Get our money back ! » « Attention ! peuple en colère »… Des photos de Che Guevara me rappellent de nouveau mai 1968, et les murs du quartier Latin.

Quel bonheur d'avoir vécu les deux en témoin direct.

Certaines illustrations racontent presque la genèse de cette révolution. L'une d'entre elles, publiée dans plusieurs magazines, restera toujours gravée dans ma mémoire : celle d'un homme, genoux à terre, pointant sa baguette de pain comme un revolver en direction d'un policier qui lui fait face dans la même position, arme au poing.

L'image même d'un western américain adaptée à la journée de la révolution tunisienne, mais avec une profonde portée humaniste. Celle aussi d'une cage de Sidi Bou Saïd, avec la petite porte ouverte d'où s'échappe un oiseau… vers la liberté. On découvre des expressions artistiques très fortes, longtemps muselées, et qui explosent maintenant au grand jour, révélant une créativité et un sens de l'humour insoupçonnés. Certaines légendes valent des pages entières d'analyses et peuvent inspirer l'écriture de plusieurs romans.

Nous rentrons à la maison, riche d'avoir lu à livre ouvert cette nouvelle page de l'histoire de la Tunisie, comme si on venait de visiter plusieurs musées à la fois, sur l'art ancien, contemporain ou avant-gardiste…

Deux jours plus tard, nous sommes déjà en route pour Sidi Bouzid, la ville symbole, et pour joindre l'utile à l'agréable, nous envisageons de remettre les dons à une école de Bir El Hafey. Nous sommes aussi invités à assister au mariage de Walid, l'enseignant rencontré sur Facebook lors du lancement de la caravane.

C'est dans cette cité que le jeune Bouazizi s'est immolé par le feu, après qu'un agent de police lui a confisqué sa balance. Il a refusé l'humiliation et mis fin à ses jours. Les cicatrices de la répression ne sont pas encore refermées et des troubles surviennent de temps en temps, çà et là.

Certains nous ont déconseillé ce pèlerinage.

Quelques-uns ont même franchi le seuil de la décence en insinuant que lors du sit-in à la Casbah, les gens venus de cette région étaient infréquentables : « Songez, Monsieur, qu'ils mangeaient et dormaient à même le sol ! »

On a préféré ne pas leur répondre pour éviter de les gifler. Les entendre parler ainsi de leurs compatriotes nous a révoltés. On est venu de si loin, plein d'enthousiasme et d'amour, malgré un fameux cambriolage dont nous avons été victimes l'avant-veille de notre départ. Nous avons parcouru cette grande distance en chantant et en brûlant d'impatience de revoir notre nouvelle Tunisie, celle d'après le 14 janvier, celle où il n'y a plus de castes, ni de famille princière, une Tunisie pour tous, fraternelle, généreuse, accueillante pour tous ses habitants ! Et voilà qu'on essaie de briser notre élan.

Moune et moi décidons de ne rien changer à notre programme, bien au contraire, nous avons envie de saluer chaque Tunisien et chaque Tunisienne, de leur serrer la main, de leur donner l'accolade et leur souhaiter bonne chance. Qu'il soit barbu ou pas, qu'elle porte le foulard ou le niqab ou bien les cheveux au vent, ils sont toujours nos concitoyens ! Pourquoi cesseraient-ils de l'être à cause d'un vêtement ou de leur application à vivre leur foi ? Du moment que personne n'impose rien à personne, chacun mérite le respect auquel a droit tout être humain. N'est-ce pas cela la liberté ?

Exclure certains de ses propres compatriotes pour leurs idées, c'est comme bannir un de ses enfants de la maison familiale. Ceux qui prônent ce genre de séparation mettraient sans aucun état d'âme leurs propres parents à la porte de leurs villas de parade, juste parce qu'ils ont « gâché leur décor » par leur tatouage ou parce que leur invalidité les empêcherait d'être plus libres de leurs mouvements.

Pourtant, l'histoire vient d'offrir à ces personnes une occasion unique de se racheter, d'effacer leurs erreurs passées, leur négligence, leurs insuffisances, leur médiocrité et leur lâcheté pendant la révolution et les jours qui l'ont précédée. Ils ont vécu les journées et les nuits les plus cruciales bien au chaud, sous leurs couvertures, après s'être assurés que toutes les portes étaient bien fermées à double tour.

Et maintenant que la parole s'est libérée, que le dictateur et ses acolytes ont disparu de la scène, et qu'ils ont un boulevard ouvert devant eux pour leur permettre de faire preuve de patriotisme, de fraternité et retrousser leurs manches pour aider leurs compatriotes qui sont dans le besoin, ils préfèrent se recroqueviller davantage et s'enfermer chez eux, comme le ferait un étranger dans sa chambre d'hôtel en affichant sur la porte : « Ne pas déranger ».

Heureusement pour notre Tunisie, des milliers d'autres se sont levés pour offrir au monde entier l'image d'une société civile active, dynamique, patriote, généreuse, volontaire et sincère. Ceux-là ont foncé tête baissée, malgré des débuts difficiles et les risques divers. Ils ont montré la voie et donné le bon exemple. Ils ont mis la barre tellement haut, portés par leur élan de générosité, de solidarité et de charité, qu'ils n'ont pas même réalisé qu'ils écrivaient, pour nous tous, les plus belles pages de notre histoire contemporaine.

Ils l'ont fait, et le font encore, sans autre but que de servir leur pays, leurs concitoyens et dans l'espoir de les aider à trouver les solutions médianes, les compromis, l'entente, le goût du travail d'équipe, l'ambiance chaleureuse et la fraternité. Au point que, quelques années plus tard, les partisans les plus audacieux d'entre eux pour les compromis décrocheront, pour notre plus grande fierté à tous, le Prix Nobel de la paix.

Rejetant tous ces avertissements, Moune et moi tenons bon. Notre cœur est toujours aux côtés de nos frères et sœurs de Sidi Bouzid et d'ailleurs, aux côtés de tous nos compatriotes stigmatisés ou pas sous l'ancien régime.

Je n'oublie jamais d'où je viens, ni qui je suis. Moune est solidaire, mieux que moi et souvent plus que moi. On a fait ensemble le serment d'aller à Sidi Bouzid, pour voir la ville d'où est partie l'étincelle qui a provoqué le déclenchement de la révolution.

Nous partons en convoi avec des amis : Karim Jaffel, sa femme, et une représentante d'une ONG internationale dans leur voiture, et nous dans la nôtre. Sur l'autoroute il y a très peu de circulation, et tout au long des 270 kilomètres qui séparent Tunis et Sidi Bouzid, force est de constater que peu de monde recherche cette destination.

En arrivant sur place, on fait la connaissance de gens pauvres, mais dignes. Ils nous accueillent avec le sourire et sont visiblement honorés de notre présence. Walid nous attendait et nous sert de guide. Partout, l'accueil est chaleureux, les enfants nous embrassent, les adultes nous saluent et nous parlent de tout. Ils nous racontent leur vie, leur calvaire et leur révolte : « Pas pour la démocratie, nous disent-ils tous en chœur, ni pour l'islam qui n'a jamais été ici en danger, ni pour la gauche, ni pour la droite, ni pour personne. Nous nous sommes révoltés pour notre dignité, pour avoir du travail, pour pouvoir nourrir nos familles, habiller nos enfants, alors que tous les jours à la télévision on voit défiler les images de compatriotes qui vivent dans l'opulence, dans les grandes villes côtières ».

Avec beaucoup de gêne et un sentiment de culpabilité, nous découvrons alors tous les déséquilibres sociaux que le régime n'a pas été capable de redresser. Un jeune nous dit qu'il n'a même pas de quoi acheter des médicaments pour sa

maman diabétique, alors qu'il possède un diplôme universitaire. Des gens sont obligés de mendier pour se faire soigner et satisfaire leurs besoins les plus élémentaires. Des situations révoltantes et aussi dramatiques les unes que les autres. On voit alors et on touche du doigt tout ce que le régime et l'orgueil mal placé de certains de nos concitoyens nous ont caché. On mesure l'ampleur de la contrepartie de la réussite de la Tunisie et la responsabilité indirecte de tous ceux qui nous sermonnaient lorsqu'on abordait cette question avec eux. On a envie de prendre ces pauvres gens dans nos bras et de les secouer pour leur crier notre rage de ne pas nous avoir alertés plus tôt, afin qu'on puisse les aider.

« Surtout, n'y allez pas, là-bas, dans le Sud ! C'est sale et dangereux ».

Pour les nantis, seul leur environnement immédiat compte. Ils sont impatients que tout redevienne comme avant. Il y a trop de désordre avec cette révolution, trop d'insécurité, trop de baisse du pouvoir d'achat. « Tu as vu l'indice de la bourse ? Vite, le retour à la normale ! ». Des interrogations que je traduis à ma façon : « À quand les riches devant et les pauvres derrière, bien cachés de nos regards ? »

La chanson de Karim, inspirée par la crise financière de 2007, était prémonitoire. Elle résonne dans ma tête, dans toute sa dimension sociale et sa profondeur humaine. Des sentiments contradictoires m'envahissent, comme si j'étais déchiré entre deux positions inconciliables.

J'ai envie de repartir loin, pour ne pas avoir à punir un frère dans l'erreur ni couvrir un autre qui le traite par le mépris. Les deux sont mes frères et on ne déchire pas sa famille pour mieux la rassembler. Comment faire ? Le dilemme est terrible, je me sens enfermé dans un labyrinthe. Il faut pourtant en sortir… Il y a bien une issue, mais laquelle ? Et comment ? La

susceptibilité des uns n'a d'égale que celle, encore plus forte, des autres.

Si je m'approche de l'un, l'autre me boude, et si je serre la main de ce dernier, le premier me fuit. Les deux ont tort, car ce n'est que dans l'union qu'un pays peut se redresser, ce n'est que dans le rassemblement qu'on peut discuter pour résoudre nos problèmes et apaiser nos tensions. Or, il me semble parfois que tous les deux raisonnent comme des enfants. Cela me rappelle un proverbe libanais qui dit : Le juge des enfants a préféré se pendre plutôt que d'arbitrer entre eux.

Le soir du mariage de Walid, on prend la route pour aller à Bir El Hafey, chez ses parents. Nous empruntons des chemins impraticables, mais nous faisons aussi l'expérience de la solidarité entre les gens de la région et découvrons leur ingéniosité. De grosses pierres signalent aux conducteurs les nids-de-poule, les virages dangereux, les affaissements de terrain, etc. Magnifique leçon d'abnégation et belle démonstration de ce que l'on peut faire avec rien ! De simples gros cailloux deviennent des signaux routiers prévenant les usagers des dangers existants, afin d'éviter les accidents. On finit par s'habituer à cette signalisation précaire, mais combien efficace ! On cherche même à la repérer de loin, et on a envie de dire « merci » à tous ceux que l'on croise, pour cette attention citoyenne.

On décide de saluer tous les gens en agitant la main : les passants, les agents de police, les militaires, les personnes attablées aux terrasses des cafés, les autres automobilistes, motocyclistes, cyclistes, paysans à dos d'âne, tous ceux à qui on peut exprimer notre sympathie à coups de klaxon ou d'appel de phares. On a envie de leur serrer la main, de les réconforter, de les remercier de nous avoir ouvert les yeux sur nos insuffisances, nos négligences, notre égoïsme. Merci de nous avoir rendus à notre humanité. Votre âme est plus propre que la nôtre, souillée par notre recherche effrénée de confort et de

tranquillité. Nous nous sommes égarés dans nos prétentions, nous nous sommes isolés de vous, sans nous rendre compte que nous nous renfermions sur nous-mêmes.

À quoi bon être repu quand celui qui est juste à côté de vous souffre de la faim ? Quel plaisir est-il de rouler en voiture décapotable quand un enfant marche pieds nus sur la route et que vous le voyez être à la peine ? Ne ressentez-vous rien en croisant son regard ? Oseriez-vous lui demander de bien se laver les pieds avant de daigner le laisser monter dans votre limousine ? Certes, l'humanité est variée et diverse, mais n'y a-t-il pas un sentiment de compassion qui transcende l'ensemble de la création ? Nous avons sûrement tous vu, à un moment ou à un autre, dans notre misérable vie, un chien, un chat ou un autre animal porter secours à un de ses semblables, en difficulté. Des clips qui font le tour du monde et qui pourraient servir de leçon de solidarité à certains êtres humains au cœur de pierre…

Ce voyage est pour nous comme un acte de purification, qui nous fait découvrir les « faux propres » et les « vrais sales ». J'ai l'impression que je ne vais plus voir de la même façon ceux qui m'ont déconseillé de l'entreprendre. Ceux qui, malgré la possession de nombreux biens, sont les derniers à aider leurs propres parents, quand ils ne s'en débarrasseraient pas pour garder leur tranquillité ! Alors que les pauvres de Sidi Bouzid ou d'ailleurs ont su, eux, conservé un cœur intact et partager un quart de pain ou une gorgée d'eau, sans se poser la moindre question.

***

Depuis notre retour en Tunisie pour ce nouveau pélerinage aux, nous avons arpenté des dizaines de fois la belle artère de l'avenue Bourguiba. À chaque fois que nous passons à proximité du ministère de l'Intérieur mon regard se tourne

inévitablement vers le côté opposé, celui de notre abri de fortune, la nuit de la révolution.

Automatiquement, je scrute les bâtiments alentour à la recherche de points de repère, essayant de retrouver celui de cette inoubliable nuit, lorsque la peur et l'espoir s'étaient relayés dans notre groupe de fugitifs pour finir par notre arrestation à tous et, m'a-t-on rapporté depuis, à quelques condamnations lourdes pour certains récidivistes.

Des souvenirs furtifs me reviennent en mémoire. La manifestation devant le ministère, les premiers tirs surprenant tout le monde, les suffocations, la course éperdue, la main du vieil homme tendue dans un appel au secours, les blessés et le piège qui se referme derrière la fenêtre grillagée, démontée à la force des bras.

Que sont-ils devenus tous ses compagnons d'une nuit ? Et les blessés, laissés entre les mains de la police ? Je revois notre descente dans le sous-sol, en file indienne, pour échapper à l'intoxication des gaz lacrymogènes, puis la peur sur nos visages à la vue des policiers qui tabassaient les manifestants dehors. Plus tard, au milieu de la nuit, le bruit des détonations et des tirs qui nous glaçaient l'échine. Plusieurs de mes questions ont, par la suite, trouvé une réponse… sauf une seule.

Elle continue de me tarauder et de me hanter l'esprit. Je resterai probablement sur ma faim tant que je n'aurai pas percé le secret de ce qu'il y avait réellement derrière « la porte de l'enfer ».

Brahim a eu beau, cette nuit-là, me certifier avoir vu une lettre à l'entête du ministère de l'Intérieur sur une caisse en bois portant l'inscription « ARMS », en lettres capitales, il n'en reste pas moins qu'un grand doute s'est installé en moi depuis cette affirmation et surtout après avoir entendu et identifié

sa voix dans les locaux du ministère de l'Intérieur à travers la fenêtre des sanitaires.

Maintenant que je suis sur place, pourquoi ne pas y aller et apaiser mon esprit une bonne fois pour toutes ?

Quelques jours avant notre retour en Belgique, je demande alors à Moune de m'accompagner pour aller revoir cet endroit où nous nous étions cachés, la fameuse nuit de la révolution. On arrive presque devant et Moune essaie encore de me dissuader d'entrer, en attirant mon attention sur le risque encouru :

— Ne tente pas le diable ! tu es fou ! Si tu insistes, alors je vais t'attendre un peu plus loin. C'est un bâtiment sensible, tout de même.

Je ressens une sorte d'aimant qui m'attire vers ce sous-sol. Je veux percer le secret de cette porte de l'enfer. Je veux la voir de plus près. C'est plus fort que moi, il faut que j'y retourne. Je reviens à la charge pour convaincre Moune de m'accompagner.

— Je n'entrerai pas à l'intérieur, je veux seulement la repérer de l'extérieur !

Elle finit par me suivre, avec beaucoup d'hésitation et sans grande conviction sur l'utilité de ma démarche. Je m'approche de notre repère et prends le bâtiment du ministère de l'Intérieur comme point de départ, pour m'orienter. Je refais, dans ma tête, le chemin entre l'abri et l'entrée du ministère, et je finis par localiser le bâtiment que je cherche. La fenêtre grillagée n'est pas visible depuis l'endroit où je me trouve, car une porte a été installée juste devant l'entrée du cul-de-sac. Je retrouve cependant tous mes autres points de repère.

— Maintenant que tu as réussi ton repérage, on peut rentrer à la maison ! Insiste Moune, désireuse de quitter cette zone au plus vite.

Pour ma part je voudrais faire le tour du bâtiment pour voir la fenêtre principale, celle qui avait des volets baissés, mais qui nous permettait d'avoir quelques centimètres de visibilité pour suivre les policiers qui rôdaient, même en n'apercevant que leurs bottines.

— Juste cinq minutes, s'il te plaît.

On fait ce tour ensemble. J'arrive devant la porte principale et je vois les deux volets. Je découvre une quincaillerie. Je la dépasse pour regarder le bâtiment suivant, qui se révèle être une banque. Lorsque je recule, je vois un immeuble dépourvu de volets. Ce ne peut donc être celui que je recherche. Je retourne à la quincaillerie, je regarde, je calcule, je me remémore et je visualise.

C'est bien dans ce magasin qu'on s'était réfugié. Je demande à Moune de m'attendre un peu plus loin, car je dois aller au bout de ma démarche et percer cette énigme. J'entre d'un pas décidé, je salue le patron et lui demande s'il a eu des dégâts le jour de la révolution. Il me regarde, me jauge et me répond, après une petite hésitation :

— Oh que oui ! J'ai eu droit à la totale, on a arraché ma fenêtre grillagée, pourtant en fer forgé, celle qui se trouve de l'autre côté et qui donne sur l'avenue Bourguiba ! Les assurances ont refusé de nous indemniser au motif qu'il s'agit d'une émeute. Et je ne vous raconte pas la suite… Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous êtes journaliste ?

— Parce que je pense que c'est grâce à votre local que je suis encore en vie, ainsi que beaucoup d'autres de nos compatriotes qui se sont réfugiés, comme moi, dans vos locaux

afin d'échapper à la police et surtout pour se protéger des gaz lacrymogènes.

— Ah bon ! Vous y étiez, ce jour-là ?

— Oui, et je suis revenu exprès, de l'étranger, pour vous remercier de vive voix et m'excuser pour les dégâts occasionnés.

L'homme me dévisage un moment, comme pour s'assurer de mon sérieux. Venir de si loin, intentionnellement, lui semble exagéré et, en plus, il ne souhaite pas être victime d'un canular. Il regarde par-dessus ma tête pour voir s'il n'y a pas de caméra cachée, puis il me pose à son tour une question piège, à laquelle ne peut répondre que celui qui connaît la vérité :

— Vous y avez passé toute la nuit, dites-vous ? Alors vous pouvez me donner l'emplacement des toilettes ! À droite ou à gauche, lorsque vous tournez le dos à la fenêtre grillagée démontée ?

Je réfléchis pour essayer de visualiser l'ensemble du sous-sol et bien me repérer avant de répondre à sa question. Un flou persiste dans mon souvenir parce que j'ai passé la plus grande partie du temps dans la grande pièce qui se trouve, elle, à ma gauche lorsque je tourne le dos à la fenêtre en question. Je n'ai jamais été aux toilettes en partant de la pièce où se trouve la fenêtre grillagée, mais toujours en partant de la grande pièce où nous étions rassemblés, mes compagnons et moi.

Je fais plusieurs fois le trajet dans ma tête entre ces deux points, je peux répondre correctement à sa question, mais pas précisément depuis la pièce où il tente de m'enfermer.

Alors que j'essaie de m'assurer de mes points de repère pour partir cette fois de l'endroit qu'il m'a indiqué. Ces points s'embrouillent dans ma tête et il le remarque aussitôt. Il semble maintenant douter de ma sincérité.

— Vous avez pourtant une chance sur deux de tomber juste. Je répète une dernière fois. En tournant le dos à la

fenêtre, les toilettes se trouvent à droite ou à gauche ? Attention, le temps réglementaire va s'écouler !

Pour ne pas mettre sa patience à bout, je décide de lui répondre en deux temps :

— Premièrement, les toilettes ne sont accessibles que par le grand hall.

— Exact.

— Lorsque vous vous trouvez dans n'importe quelle pièce, que ce soit celle avec la fenêtre grillagée ou tout autre pièce, vous devez d'abord la quitter pour accéder au hall.

— Exact.

— Quand vous êtes dans le hall, vous devez marcher droit devant vous, et les toilettes sont situées sur votre droite.

— Correct.

— Les toilettes ne sont donc ni à gauche ni à droite lorsqu'on tourne le dos à la fenêtre grillagée, Monsieur.

— Correct ! C'était ma question piège ! Vous prenez un café ou un thé ? Vous êtes mon invité, vous venez de loin, dites-vous ?

— Volontiers, mais, si vous me permettez, je voudrais aller chercher ma femme pour lui montrer l'endroit où j'ai passé cette fameuse nuit du 14 janvier.

— Quand reviendrez-vous ?

— Dans deux minutes, elle n'est pas loin.

— Super, je croyais que c'était pour plus tard !

Je cours vers Moune, je la mets au courant et lui demande de m'accompagner.

— C'est quoi cette histoire ? Tu nous as dit que c'était l'armurerie du ministère de l'Intérieur, et tout le bazar ! À toi seul, tu avais sauvé le pays d'un bain de sang ! C'est une quincaillerie, je l'ai vue ! Vous avez confondu des foreuses avec des revolvers ? Je ne comprends plus rien…

— Justement, pour nous, c'est l'occasion de percer ce mystère.

— Ce n'en est déjà plus un ! C'est même plutôt rassurant même si je devine que pour toi c'est la grosse déception. N'oublie pas que c'était la nuit de tous les dangers et de toutes les hallucinations.

— Tu te rends compte, on aurait passé une grande partie de la nuit à garder des clous et des chignolles et si ça se trouve ils se révéleront être en chocolat.

Moune semble déçue aussi que l'armurerie du ministère, chargée de mystère, que je lui évoquais à chaque fois qu'on en parlait en famille, s'avère n'être qu'une banale quincaillerie.

Quelques secondes s'écoulent puis contrairement à ce que je craignais, je la vois avancer de pied ferme vers le magasin en m'annonçant avec beaucoup d'assurance :

— Je t'accompagne, car c'est une nouvelle occasion pour moi de se marrer.

***

Le patron nous attend pour nous faire cette visite. Je reconnais les lieux et je constate que la « porte de l'enfer » est grande ouverte. J'y entre cette fois avec empressement. Il y a effectivement un comptoir et des étagères, de part et d'autre, qui correspondent exactement à la description de Brahim. Je dis au patron que cette porte était fermée la nuit de la révolution et je remarque l'existence des caisses scellées avec un cerclage. Je décide d'avancer et je me penche sur l'une d'entre elles. Je lis alors sur le côté, écrite en caractères d'imprimerie, l'inscription : *Lifting Arms*. Les lettres s'étalent très largement sur un côté de la caisse, accompagnées du nom du pays d'origine de la marchandise : *Made in China*.

— Les produits chinois envahissent tous les marchés, lui dis-je, en désignant les caisses. En Europe aussi.

— Cela ne m'étonne pas, leurs produits sont moins chers. Tenez, par exemple, les bras de levage que vous voyez dans ces caisses, ils sont trente pour cent moins chers que le même article fabriqué dans les pays de l'Est ! J'en vends même aux services techniques du ministère de l'Intérieur, des ingrats.

***

Autour d'une petite table nous dégustons le café offert par notre guide. À un moment donné, je me hasarde à l'amener à me donner certains éléments qui manquent à mon puzzle :

— Pauvre monsieur, je vous plains ! Non seulement les assurances ne vous remboursent pas les dégâts, mais en plus votre client de référence est ingrat, dites-vous…

— Mais, oui ! Car en plus d'avoir subi ces déboires, j'ai eu droit, au lendemain du 14 janvier, à une perquisition plutôt musclée de la part de la police.

— Ah, bon ?

— Oui, Monsieur ! Ils sont venus en nombre pour une perquisition en règle, ils s'étaient munis d'un mandat avec plein de cachets. Ils ont passé au peigne fin tout le magasin, soi-disant pour relever les empreintes des pilleurs, mais en fait ils se sont surtout intéressés à ces deux grandes caisses, qui pourtant leur étaient destinées. Allez comprendre ! Leur chef, un grand chauve, à la voix forte et puissante était le plus impatient du groupe à vouloir inspecter ce qu'il y avait dedans.

— Merci beaucoup, Monsieur !

— Merci de quoi ?

— Merci… de nous avoir permis de faire ce petit pèlerinage, c'est important pour nous, sur le plan psychologique.

***

Lifting Arms veut tout simplement dire : « bras de levage », Brahim n'avait rien inventé. Il faisait noir et il était entré avec son seul portable-torche pour s'éclairer, et dans des dispositions

psychologiques fragiles. Ne connaissant pas l'anglais, son idée s'était construite sur une erreur de traduction, et son imagination avait fait le reste, sur la base des quatre lettres : A.R.M.S.

Cette nuit-là, M. Froussard avait été, à coup sûr, aussi le compagnon de Brahim lorsqu'il était entré dans cette pièce à la recherche d'une porte de secours, dans le but de la bloquer et d'interdire tout accès, non pas à ma demande mais… sur ordre de sa hiérarchie. Ses collègues, Slim et Slimane avaient pour mission de nous empêcher de sortir, plutôt que le contraire. Il fallait garder les manifestants bien au chaud, en attendant de pouvoir les sortir par petits groupes, pour les arrêter et les interroger à loisir, selon le planning des autorités compétentes. C'est ma conclusion logique, en dehors de toute influence de M. Froussard.

Je quitte la « porte de l'enfer », satisfait d'avoir percé l'énigme, mais aussi frustré de trouver, en tout et pour tout, une simple quincaillerie. Ma découverte n'est pas vraiment à la hauteur de la peur et des angoisses qu'elle avait suscitées chez Brahim et moi, cette nuit de la révolution. Tant s'en faut. Je suis même déçu par ce mince résultat telle une montagne qui venait d'accoucher d'une souris.

Mon imagination avait construit tout un mythe passionnant sur cette « armurerie », dans lequel je me voyais en gardien intraitable, chargé d'empêcher que cette révolution pacifique ne soit entachée et se termine dans un bain de sang ! Dans mes hallucinations à la Don Quichotte, tout était donc faux… Tout le scénario ficelé pour cacher son existence à nos compagnons, tous les efforts physiques déployés pour déplacer l'armoire métallique, tout ce secret bien gardé, même après notre libération, tout cela pour une simple quincaillerie !

« *Lifting Arms*, bras de levage ».

Ces noms résonnent dans ma tête, presque en boucle, pour me rappeler ma grande naïveté, cette nuit-là. Croyant avoir joué un rôle de premier plan, en ce jour inoubliable du 14 janvier 2011, je découvre que j'ai plutôt tenu celui d'un simple figurant, crédule et victime d'une intoxication multiple, diverse et généralisée.

Il faut bien reconnaître l'état de fragilité dans lequel nous étions plongés ce jour-là ! Tout un peuple, ou presque, était sous l'emprise de rumeurs, nous faisions tous l'objet d'une manipulation de masse, bien orchestrée.

Un matraquage médiatique en règle avait précédé cette journée du 14 janvier 2011, pour soigneusement préparer l'opinion, la formater, l'intoxiquer et la rendre manipulable à loisir. Un vrai travail de fondation, réparti sur plusieurs années, l'avait devancé. Des plans pernicieux avaient été mis à exécution, tous nourris de mensonges et de rumeurs savamment dosés et distillés.

Patiemment, méthodiquement, les architectes de l'ombre avaient travaillé la population en permanence, en saisissant la moindre erreur du régime, le moindre faux pas, la plus petite des maladresses. Des rumeurs insidieuses, des révélations trompeuses, de fausses informations, des contrevérités circulaient en toute impunité. Une vraie stratégie de lavage de cerveau avait préparé le terrain, sans aucun scrupule, aidé par un déficit démocratique et l'entêtement du régime à faire cavalier seul et à vouloir tout contrôler.

Des paroles en l'air, ou de simples plaisanteries lancées sans en mesurer les conséquences, devenaient des vérités incontestées du fait même de leur diffusion à grande échelle. Plus besoin de faire des recoupements ou de vérifier l'information ! Dès qu'on l'avait entendue de plusieurs sources c'est

qu'elle était véridique, estampillée « halal ». On se saisissait des fake news, on les amplifiait et on les propageait, en y ajoutant chacun une nouvelle composante, sans que personne ne se rende compte que c'étaient des bombes à retardement destinées à faire imploser le pays. Chacun y contribua, à sa manière, souvent à son insu, à la déflagration citoyenne qui surviendra le 14 janvier 2011.

Il est vrai que tout cela a pu se faire et s'étendre parce que le terreau était propice. Le régime en place porte en cela une grande responsabilité tant son obstination était grande de refuser les ouvertures nécessaires quand cela était possible. Personne ne dispose de la science infuse, mais certains des dirigeants de cette époque se croyaient seuls détenteurs de la vérité, et surtout les seuls capables de trouver des remèdes aux maux dont le pays souffrait. Et malheur à celui qui oserait les contredire ou s'opposer à leur savoir-faire d'hommes providentiels.

Ils ont fini par adopter un comportement qui me rappelle la fameuse théorie de l'instrument d'un célèbre psychologue américain, du siècle dernier, Abraham Maslow, qu'on pourrait résumer par cette phrase : « Tout ressemble à un clou pour celui qui ne possède qu'un marteau ».

Cette attitude est allée renforcer une opposition, elle-même aussi certaine de détenir le feu sacré. Ainsi, au fil du temps, le fossé s'est creusé entre les deux grands courants politiques, jusqu'à devenir un gouffre infranchissable entre ceux qui se disputaient la conduite des affaires du pays. Au refus de dialogue de l'un s'est opposé l'aveuglement de l'autre, et l'intérêt suprême du pays est passé au second plan, occulté par leur profonde rivalité.

La rumeur est devenue l'arme redoutable de tous les protagonistes, et c'est la course à qui mieux mieux pour saper la crédibilité du camp adverse.

En politique, plus qu'ailleurs, surtout en l'absence de liberté de la presse, c'est « radio-trottoir » qui fait les plus grands ravages. Mais lorsque les chaînes de télévision prennent le relais et deviennent elles-mêmes des actrices des fake news, il n'est plus étonnant que des franges entières de la population tombent dans le piège, trompées par leurs propres peurs qui nourriront la psychose générale.

Que reste-t-il aujourd'hui du ranch de mille hectares, de Ben Ali en Argentine ?

Je ne dis pas cela pour absoudre l'ancien régime de quoi que ce soit, des tribunaux compétents s'en sont chargés de le faire. Je le relève seulement pour illustrer mes propos sur les rumeurs dévastatrices dont on ne s'en rendra compte que plus tard, bien plus tard… quand on ne pourra plus faire marche arrière et réparer les dégâts.

Je ne suis pas historien, la méthode scientifique pour faire ce travail m'est inconnue. Pour juger le régime déchu, il faut disposer des instruments et des méthodes spécifiques, propres à la réalisation de cette tâche. Je laisse donc ce travail aux spécialistes de cette discipline.

Cependant, je me dois d'honorer ma place de témoin direct et contemporain de toutes les périodes qui ont précédé l'indépendance de la Tunisie et qui s'étendent jusqu'à ce jour du 14 janvier 2011. Une journée que la providence m'a permis de vivre « au cœur de l'événement », avec mon fils Karim.

J'ai vécu, en effet, les douze dernières années du règne de Sidi Lamine Bey, sous le protectorat français, puis les premières années de l'indépendance, la proclamation de la République et l'avènement de l'ère Bourguiba. Le destin a voulu que je quitte

mon pays en 1965, pour des raisons étrangères à la politique, ce qui m'a donné l'occasion de suivre son évolution de l'extérieur, à l'abri des influences.

De ma position de citoyen, et après avoir vu défiler tous ceux qui se sont succédé au pouvoir pour diriger notre pays, je peux dire avec conviction que nos problèmes n'ont jamais découlé de la profondeur de la foi de nos dirigeants.

Nos problèmes sont et resteront ceux que partagent avec nous les autres pays de notre condition, c'est-à-dire ceux des pays en voie de développement.

Pour les résoudre je ne connais pas de recette miracle. En revanche je sais quel est le cadre propice à tout progrès, c'est celui de l'unité, de la discipline et de l'ordre. Tout le reste sera une perte de temps, un combat des ego.

Les puissances étrangères, grandes ou petites, seront *ad vitam æternam* ce qu'elles ont toujours été, constamment en embuscade pour guetter le moindre de nos faux pas, la moindre de nos erreurs pour s'emparer de nos richesses, de notre territoire et en disposer à leur profit.

Diriger un pays n'est pas une mission facile et si l'on demande à nos responsables de faire preuve de compétence, de lucidité et de sagesse, pourquoi oublie-t-on de donner le même conseil aux peuples concernés ? Qu'est-ce qui nous empêche de le leur dire, pour équilibrer notre raisonnement et nous encourager à un peu plus de sagesse ?

L'histoire ou la légende nous rapporte que Pierre le Grand, empereur de toutes les Russies, dans son combat politique pour la modernisation de son empire, a dû faire face à plusieurs oppositions plus ou moins violentes, tout au long de son règne.

Un jour qu'on l'informait de l'arrestation de l'un de ses plus farouches détracteurs, après une longue traque, il demanda aussitôt qu'on le conduise à la prison où l'homme était détenu.

En voyant le tsar entrer dans sa cellule, le prisonnier le reconnut tout de suite, car l'empereur était doté d'une grande taille, de plus de deux mètres.

— Je suis venu vous voir, lui dit l'empereur, parce qu'il m'importe de savoir quels sont les griefs que vous avez contre mon régime, sans passer par des intermédiaires. Je pourrais peut-être modifier certaines lois, lesquelles, visant à protéger le plus grand nombre, ont peut-être lésé les droits de certains. Je vous accorde d'avance ma grâce en échange d'une discussion honnête et sincère entre nous, et comme vous le constatez, sans aucun témoin.

Frappé par la sincérité du tsar, l'opposant politique passa en revue tous les changements introduits par l'empereur depuis son accession au trône. Il critiqua point par point la gestion du pays par son gouvernement, et par l'empereur, en premier lieu. Il instruisit son souverain des injustices qui frappaient les plus faibles dans beaucoup de domaines économiques et sociaux, tout en reconnaissant certaines réformes qui lui semblaient justes et utiles pour la catégorie de la population auxquelles elles étaient destinées. Il informa aussi l'empereur des arrestations arbitraires, des faux procès, des condamnations excessives par rapport aux délits commis. Il lui brossa un tableau complet de ce que ressentait le peuple russe, dans toute sa diversité.

Une discussion franche, enrichissante et instructive entre un empereur et un de ses sujets, sans la moindre arrière-pensée.

À la fin de leur discussion, le tsar demanda à son interlocuteur quel métier il exerçait :

— Je suis enseignant, Majesté.
— Êtes-vous satisfait de vos élèves ?

— Non, Majesté, ils pourraient mieux faire, mais nos classes sont surchargées et on perd beaucoup de temps à maintenir la discipline pour progresser.

— Vous arrive-t-il de punir, parfois ?

— Oui, certainement ! Sinon comment voulez-vous qu'on puisse tenir une classe de plus de quarante élèves ?

— Pensez-vous avoir été injuste, parfois, dans vos décisions à l'égard de quelques-uns ?

— Probablement, Sire, car pour maintenir l'ordre, certaines de mes punitions affectent des innocents, comme lorsque j'attrape deux élèves qui bavardent. Je les punis tous les deux, sans chercher à savoir qui a parlé le premier.

Sur ce, le tsar se lève, lui serre la main et lui dit :

— Sachez, Monsieur, que je suis dans la même situation que vous, mais avec cette différence que dans ma classe à moi, j'ai deux cents millions d'élèves. Il m'arrive forcément d'être injuste, parfois, pour maintenir l'ordre et faire progresser mes sujets.

- 24 -

C'est le début de l'automne, je fais ma promenade quotidienne dans le bois de la Cambre, à Ixelles, à quelques minutes de marche de mon domicile bruxellois. Après avoir traversé un pont pittoresque qui enjambe un petit vallon, j'avise un banc, en face du chalet Robinson, construit sur un îlot relié à l'autre rive par deux petits bacs à propulsion électrique.

Ce grand parc arboré s'étend sur plusieurs dizaines d'hectares, parsemés de pelouses, de chemins et d'allées cavalières, propices à la marche et aux rêveries. Les feuilles mortes tapissent le sol, au pied des arbres et des arbustes, et leur donnent des couleurs chatoyantes au moindre rayon de soleil qui parvient à percer, en cette saison.

Je décide de faire une halte, pour joindre l'utile à l'agréable. Me reposer un peu, après cette longue balade, admirer le paysage et réfléchir à la fin du récit de cette journée mémorable du 14 janvier 2011.

Tout en regardant le paysage, j'essaie de passer en revue les principaux événements de ces dix dernières années, en quête de réalisations remarquables ou concrètes à mettre au crédit du nouveau régime. Mon objectif est de donner à mon roman une conclusion heureuse pour notre

pays et sa révolution. Les éditeurs et les lecteurs apprécient les happy ends. Il faut veiller à ne pas les décevoir.

Malgré ma volonté manifeste et mes bonnes dispositions, voire ma persévérance, il n'y a rien, à mes yeux, qui puisse justifier une telle conclusion, bien au contraire.

Au lendemain de cette révolution, nous avons assisté au déploiement d'une volonté politique constante, visant au bouleversement de notre mode de vie habituel. On ne comptait plus les émeutes contre les symboles de notre mode de vie, ouvert et tolérant. Destructions de mausolées, réactions violentes contre la projection de films ou la tenue d'expositions artistiques jugées blasphématoires, attaque contre l'ambassade des États-Unis à Tunis, assassinat de deux hommes politiques influents, attentats contre le musée du Bardo et un hôtel de touristes, à El Kantaoui. Même la garde présidentielle n'a pas été épargnée. Les morts se comptaient par dizaines, dans le pays, auxquels sont venus s'ajouter les autres actes criminels perpétrés à l'étranger, portant des coups irréparables à la réputation de notre pays et de nos compatriotes.

Ce projet sociétal inavoué, mené tambour battant, s'est également manifesté au sein de l'université de la Manouba où le doyen de la faculté des lettres, des arts et des humanités, M. Habib Kazdaghli a dû affronter, à son corps défendant, les assauts des obscurantistes qui voulaient imposer le port du niqab au sein de sa faculté… Le livre[3] écrit par Habib Mellakh, sur cet épisode, est à la fois instructif et époustouflant, tant il décrit parfaitement le dur combat qu'il a dû mener, à cette occasion.

Le désenchantement s'avère donc total et la déception est à la hauteur des attentes que cette révolution avait fait naître, dans la population en général et parmi la jeunesse en

3 *Chroniques du Manoubistan*, Tunis, Cérès Éditions, 2013.

particulier. La plupart des gens sont désespérés et au bord de la crise de nerfs, tellement la situation s'est aggravée, en dix ans.

De mon poste d'observation, à l'étranger, je lis, je m'informe et j'analyse. Je compare aussi l'avant et l'après 14 janvier 2011. Un débat intérieur s'est installé dans mon esprit. Il ressurgit à intervalles réguliers, comme en ce moment, alors que je suis assis sur un banc, au bois de la Cambre, à regarder les petites vaguelettes danser, au gré du vent, sur un lac déserté en cette période de confinement dû au coronavirus.

La Tunisie semble, en effet, s'effondrer encore davantage, en cette fin d'année 2020, et rien, à l'horizon, n'indique une éventuelle sortie du long tunnel dans lequel elle s'est enfermée depuis sa révolution. Neuf gouvernements se sont succédé, à son secours, sans qu'aucun d'eux ne soit capable de l'aider à se relever.

La réflexion d'un de mes amis, quelques mois seulement après la survenance de cette « révolution du jasmin », me vient à l'esprit, comme pour m'aider à vaincre mes scrupules et lever mes dernières hésitations.

— Tu verras que dans quelques années seulement, toute cette révolution n'aura servi qu'à remplacer les anciens dirigeants par des nouveaux ; les profiteurs d'hier par leurs successeurs d'aujourd'hui et que la situation des autres, de tous les autres, restera inchangée. Tôt ou tard, ta prétendue révolution se révélera être ce qu'elle fut, en réalité : une grande tromperie, une fameuse mystification collective. Tu constateras par toi-même, si Dieu te prête vie, que les nouveaux dirigeants s'accrocheront au pouvoir de toutes leurs forces, comme leurs prédécesseurs. Leur priorité absolue sera de s'y maintenir, à n'importe quel prix, comme les autres. Prépare-toi, mon ami, à un réveil brutal, à la hauteur des espoirs suscités.

Ce sera une très grosse farce, où les dindons se compteront par millions. Tu seras parmi les premiers et tu regretteras d'avoir participé à cette manifestation du 14 janvier 2011, qui fait encore ta fierté aujourd'hui. Puis, mêlant son accent tunisien à l'accent marseillais, mon ami avait ajouté, pince-sans-rire :

— Ce sera, de ce côté-ci de la méditerranée, le pendant de l'histoire de la sardine qui a bouché le vieux port, mais en plus « énoooooorme ».

Je ferme les yeux pour chasser ces mauvaises pensées, avec l'espoir de les rouvrir sur d'autres idées plus positives, plus encourageantes, de nature, en tous cas, à ne pas déprécier mon acte « héroïque » et celui de mon fils Karim, d'avoir bravé le danger et participé à cette journée mémorable du 14 janvier.

En les rouvrant, quelques instants après, je découvre que je partage désormais le banc avec un jeune homme, arrivé sans faire le moindre bruit, à moins qu'un bref assoupissement ne m'ait extrait un moment de la réalité.

Portant une cape rouge, mon voisin inattendu semble particulièrement impatient d'engager la conversation avec moi.

Après m'avoir scruté longuement, le voici qui m'interpelle, le visage grave, dépourvu du plus léger sourire :

— Bonjour Papy, est-ce que vous me reconnaissez ?

Je m'attarde, pour le dévisager davantage, avant de lui faire un signe négatif de la tête. Mais pour ne pas le décourager, je l'engage à continuer à me parler pour tenter de le reconnaître, peut-être par la voix, en lui posant, à mon tour, une question très banale :

— Seriez-vous, par hasard, un de mes anciens étudiants ?

— Non, mais plutôt un de vos complices, le jour du fameux hold-up du siècle.

— Ah bon, dans une autre vie, peut-être, car votre voix non plus ne me dit rien !

— C'est exact. En fait, vous ne m'avez jamais entendu parler. Nous avons commis l'irréparable et passé ensemble une nuit maudite, enfermés dans le même local. C'était vous seul, d'ailleurs, qui me parliez. Quant à mon visage, vous ne m'avez jamais vu de face, non plus. Il faisait sombre et j'étais allongé sur ce qui me tenait lieu de civière. Je respirais difficilement, car j'étais intoxiqué par les gaz lacrymogènes.

Puis, après avoir marqué un temps d'arrêt :

— La mémoire vous revient-elle, maintenant, Papy ?

— Saber ! Mon compagnon d'infortune ! Comme je suis heureux de vous revoir ! Mais, dites-moi d'abord, pourquoi aurions-nous été des complices, selon vous, pour un jour pareil ?

— Parce que je regrette profondément ce que j'ai fait, ce jour-là, et mon imprudence à participer, malgré mon état de santé, au déclenchement de ce tsunami. Il ne s'est plus arrêté, depuis, et il continue à tout renverser sur son passage, rendant notre pays tout à fait méconnaissable, en si peu de temps.

— Vous regrettez à ce point notre présence à cette manifestation historique, alors qu'elle a fait l'objet de l'admiration de tant de gens, de par le monde ?

— Non seulement je la regrette mais je m'en repens et je me lamente chaque jour à ce sujet. J'aurais mieux fait de mourir, cette nuit-là, dans notre refuge et vous êtes un peu responsable de ma situation.

— Comment « responsable » ? Expliquez-vous.

— J'étais entre la vie et la mort, allongé sur un matelas de fortune, mais parfaitement conscient de ce qu'il se passait autour de moi. L'écho de notre hymne national, que vous veniez tous de chanter dans une autre pièce, m'était parvenu. J'étais en train de me laisser partir mais ce chant a fait redémarrer mon cœur. Vous vous êtes agenouillé près de moi, vous avez pris ma main dans les vôtres, pour m'annoncer l'incroyable nouvelle. Je me souviens encore

de vos phrases poignantes qui m'avaient remis sur orbite. Voulez-vous que je vous les répète ? Je ne les oublierai jamais.

— Pourquoi pas ?

— Mon frère, mon ami, mon camarade, la révolution a réussi. Le dictateur a quitté le pays. Une aube nouvelle nous attend, dès demain. Dorénavant, personne n'aura plus peur ni de la police ni de qui que ce soit. Nous aurons tous droit à la liberté, au travail et à la dignité. Personne ne quittera plus ce pays sur une embarcation de fortune, au péril de sa vie.

— Je…

— Vous vous souvenez de ces belles paroles ?

— Je m'en souviens parfaitement.

— Je suis venu vous dire que la révolution n'a pas réussi, c'était un leurre. Nous avons été bernés. Nous étions des figurants dans une pièce dont le synopsis avait été écrit et orchestré par d'autres ; des marionnettes dont chaque membre bougeait selon le bon vouloir de ceux qui en tiraient les ficelles. Nos têtes, nos bras, nos gestes, nos slogans, tout, absolument tout était manipulé par d'autres.

Réalisant sa détresse et souhaitant orienter la conversation sur un sujet susceptible de lui rappeler de meilleurs souvenirs, je lui dis avec résignation :

— Oui, Saber, je continue à suivre les événements de notre pays de très près. Racontez-moi d'abord, s'il vous plaît, comment vous vous en êtes sorti, après l'arrivée de la police. C'est une information qui me manque vraiment.

— Dites plutôt que c'est une information qui manque à votre roman. Vous pensez à la fin de votre livre, n'est-ce pas ? Alors que moi je suis venu vous parler de la fin de nos espoirs, de la fin de nos rêves, et de l'absence de toute issue à notre souffrance, à notre attente, à notre calvaire.

Nous étions un peuple soudé, uni, solidaire, bien que vivant sous une dictature, mais à présent, que sommes-nous

devenus ? Nous sommes déchirés, désunis, désorientés, appauvris et plus que jamais vulnérables bien que, je vous le concède, nous disposions à présent de notre droit d'expression. Autrement dit, de la liberté de nous plaindre. Notre seul lot de consolation.

Pendant ces dix années, j'ai vu mon grand frère, militaire de carrière, être égorgé par nos propres compatriotes, dans une embuscade à la montagne Chaanbi. J'ai vu mourir ma mère, faute d'avoir les moyens d'acheter des médicaments pour se soigner. J'ai vu dépérir mon père de chagrin, à cause de la disparition de mes deux frères, engloutis par la mer en tentant de gagner l'autre rive de la méditerranée, pour échapper à une vie qui ne mérite plus son nom.

Quant à moi je suis un mort-vivant et je suis venu vous dire d'écrire tout cela, en conclusion de votre récit, si le cœur vous en dit, ou plutôt si vous en avez encore un, vous qui vivez à l'abri, en Europe.

— Je…

— N'enjolivez pas cette révolution pour sauver votre « acte de bravoure », au cours de cette journée maudite du 14 janvier 2011. Dites la vérité telle quelle est, pour vous sauver vous-même et pour sauver votre âme. Dites ce qu'il est advenu de ce beau pays paisible qui était le nôtre et qui est en train de nous filer entre les doigts. Dites ce qu'il en est de notre sentiment national, de notre patriotisme, de notre attachement à notre mode de vie ancestral. Soyez honnête avec vous-même, décrivez seulement votre propre ressenti.

— Je…

— Même si vous ne vivez plus en Tunisie, reconnaissez-vous encore ce pays, sa douceur de vivre, la bonne humeur de ses habitants, l'ouverture d'esprit de son peuple ? Où sont-ils, à présent ? Où sont-ils ?

Même là où vous êtes, maintenant, ne voyez-vous pas notre course vers l'abîme ? À votre arrivée en Europe, être

tunisien ne vous faisait-il pas gagner l'estime et la considération des autochtones ? Le nom de la Tunisie ne suffisait-il pas, à lui seul, à aviser vos interlocuteurs qu'ils allaient avoir affaire à des gens civilisés, instruits et bien éduqués ? Et aujourd'hui, oseriez-vous décliner spontanément notre nationalité, sans appréhension, après tous ces attentats ? Tous ces actes barbares ?

Rendez-vous compte, Papy, c'est la descente aux enfers et on touche le fond sur tous les plans, politique, économique, social et je m'arrête là car je suis désespéré et fatigué de me plaindre, depuis tant années.

Mon visiteur impromptu se lève sans attendre ni solliciter de réponses à toutes ses interrogations. Il s'apprête visiblement à me quitter mais il ajoute, en guise de conclusion :

— Ah oui ! j'ai oublié de vous dire que le policier m'a raconté, en m'extrayant de notre cachette, le lendemain à l'aube, qu'une journaliste américaine avait remué ciel et terre pour qu'on m'envoie une ambulance et me conduise à l'hôpital. Je n'ai jamais cherché à la retrouver, pour la remercier, ni à savoir qui l'avait informée de mon état de santé. Ils m'ont sauvé la vie mais pour me faire connaître les affres de mourir à petit feu et de voir disparaître, un à un, les membres de ma famille ainsi que plusieurs de mes amis, et voir notre Tunisie tomber en décadence.

« Encore une information : savez-vous, Papy, que pendant que nos compatriotes échouent par centaines sur les côtes de Lampedusa et que le pays entier poursuit sa descente aux enfers, les nouveaux dirigeants discutent encore pour savoir si la femme doit être considérée comme l'égale de l'homme ou simplement comme son complément ?

Sur ce, Saber part sans me saluer et se dirige vers une sorte de falaise dont l'extrême partie est disposée comme un promontoir donnant sur le vide. Sa cape rouge dévoile le drapeau tunisien, imprimé au dos.

Je suis du regard sa silhouette aux couleurs nationales, avec un profond désarroi, mes yeux embués de larmes ne distinguant plus correctement ce point de repère rouge et blanc, qui symbolise mon identité.

En le voyant rétrécir, en s'éloignant, je suis saisi d'une angoisse et me sens déséquilibré, désorienté comme si j'allais perdre à jamais ma boussole. Je suis dans la même situation que celle évoquée par mon fils Karim, à la fin de son concert donné à la salle Ibn Rachik, lorsque la mappemonde avait commencé à tournoyer, tournoyer, et qu'il ne voyait plus la Tunisie.

Soudain, je suis pris d'une immense frayeur, car je m'aperçois que le petit point rouge et blanc ne va pas tarder à atteindre l'extrémité du grand rocher qui surplombe le grand vide. Je bondis aussitôt de mon banc et m'appuie sur ma canne, pour accélérer mes pas et arriver à temps pour empêcher l'irréparable de se produire. J'entonne aussi l'hymne national, pour me donner du courage.

Au fur et à mesure que la mélodie prend de la puissance, dans ma tête, ma vue s'éclaircit et j'avance ainsi vers mon objectif, en chantant le refrain :

Ô Défenseurs de la Nation, rassemblons-nous pour faire de notre présent un temps de gloire.

Je vois maintenant le petit point rouge et blanc s'agrandir, progressivement, dans mon champ de vision. Aidé de ma canne, je continue à marcher de pied ferme, en terminant le couplet :

Mourons mourons pour que vive la patrie.

J'arrive à quelques mètres de mon point de mire alors que ces deux vers décuplent mon courage :

Que le tonnerre gronde dans les cieux !
Et que la foudre nous lance ses flammes !

Encore quelques pas et je parviens presque à atteindre mon but, soutenu par l'un des derniers couplets :

Nous avons hérité parmi les nations
La force des puissants rochers
Nos bras porteront notre drapeau
Symbole de notre fierté commune

Mes larmes ont complètement séché, à présent, et ma vision est redevenue nette.

Et je le vois. Il est là. Il est beau. Il est grand. Il est majestueux. Il est impérial. Il est unique.

Le drapeau est devant moi, dans tout son éclat, solidement arrimé à un grand mât. Il flotte fièrement au sommet du grand rocher, caressant le ciel et narguant les étoiles.

Je suis revigoré par ce spectacle, rajeuni, remis d'aplomb, et je ne ressens plus le besoin de m'appuyer sur ma canne pour garder mon équilibre. Je la jette dans le grand vide, sans la moindre hésitation, pour libérer ma main droite et la porter à mon front, pour exécuter le salut au drapeau.

Les yeux rivés sur cette couleur rouge et blanche, j'entonne avec un orgueil non dissimulé le dernier couplet de notre hymne national :

Si un jour, le peuple veut vivre libre !
Il forcera le destin à lui répondre !
Et les ténèbres à se dissiper !
Et les chaînes à se briser !

F I N

Bruxelles, le 20 janvier 2021

REMERCIEMENTS

Je remercie tout particulièrement mon épouse, Moune, première et fidèle lectrice ; mes enfants et petits-enfants Hédi, Sonia, Karim, Walid, Sandra, Arthur et Alexandre, mes sœurs Jamila et Latifa ainsi que mesdames Laura de Lucia, pour la couverture de ce livre, et Élisabeth Lafin, pour la correction orthographique du manuscrit. Je n'oublie pas mes deux irremplaçables conseillers et amis de toujours, Serge Paulus et Jean-Luc Denbroeder, qui ne m'ont jamais privé de leurs précieux conseils infographiques ni de leur aide dévouée.

J'exprime toute ma reconnaissance à mes amis de Tunisie et de la diaspora, qui m'ont beaucoup apporté, d'une manière ou d'une autre, par leurs réflexions sur la vie politique et économique de notre pays, lors de nos échanges. Qu'ils me pardonnent de les citer dans le désordre : Youssef Seddik, Habib-Kazdaghli, Mounfi Kilani, Moncef Ben Abbès, Mustapha Khayati, Issam Fakhoury, Mohsen Hantout, Karim Jaffel, Fethi Bchir, Abdelhakim Ben Romdhane, Touhami et Raoudha Kochbati, et j'en oublie certainement beaucoup d'autres.

Comment ne pas remercier, aussi et surtout, mes compagnons d'infortune de cette fameuse nuit du 14 au 15 janvier 2011 ? Imed, Mortadha, Slah, Tarzan, ainsi que celles et ceux qui ont partagé avec Karim et moi ces impérissables moments de notre histoire commune ?

Enfin, je suis infiniment reconnaissant au destin et à la providence, qui m'ont offert la chance d'être ce jour-là, à cet endroit, pour vibrer à l'unisson avec ceux que j'ai quittés physiquement, mais qui n'ont jamais cessé de faire partie de moi-même.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN FÉVRIER 2021

N° d'impression : 97716
Dépôt légal : février 2021
Imprimé en France